

VIE ET MORT

DE RICHARD III.

VIE ET MORT
DE RICHARD III.

TRAGÉDIE EN 5 ACTES DE W. SHAKESPEARE.

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

Traducteur de "Macbeth," d' "Hamlet," de "Julius César," de "La Tempête,"
du "Marchand de Venise," d' "Othello," &c. &c.

PRIX UN FLORIN.

LONDRES :
THOMAS HAILES LACY, 89, STRAND, W.C.

1872.

DÉDICACE.

À NOTRE FRÈRE ÈS LETTRES. ET ÈS POÉSIE,

L'AUTEUR D' "ORION,"

OF THE "DEATH OF MARLOWE,"

AND OF THE "NOBLE HEART,"

À R. H. H. HORNE,

EN TÉMOIGNAGE D'ESTIME ET D'AMITIÉ,

NOUS DÉDIONS

CETTE NOUVELLE ÉDITION DU

RICHARD III. DE SHAKESPEARE.

CHEVALIER DE CHATELAIN.

23 *Avril*, 1672,

Anniversaire de la Naissance de Shakespeare.

EN GUISE D'INTRODUCTION :

SUSPENSION D'ARMES.

Aujourd'hui 23 Avril, 1872, où nous publions à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Shakespeare une nouvelle édition de Richard III, nous prenons congé de nos lecteurs jusques et y compris le 23 Avril, 1873. A cette époque, si nous sommes encore citoyen de ce monde, nous publierons la traduction de ce que nous regardons comme le chef-d'œuvre de Shakespeare, la traduction du "Roi Lear"—aujourd'hui terminée, mais que nous avons l'espoir d'améliorer d'ici là.

Ce qui reste de la présente année 1872 sera employé par nous à préparer une édition des "Beautés de la Poésie Allemande," pour faire suite à nos "Fleurs du Bords du Rhin." Toutefois aucune de ces fleurs refera partie du nouveau volume. *Non bis in idem!* Nous chercherons à compléter cette année ce qui sera sans aucun doute le dernier volume de poésies originales qu'il nous sera donné d'écrire, nos "Châteaux en Espagne," dont nous avons posé la première pierre le 19 Janvier, 1871, à la suite de notre "Testament d'Eumolpe."

Donc—si Dieu nous prête vie, nous remontrons sur la brèche littéraire le 23 Avril, 1873 — prenant cette fois pour notre étendard—Le Roi Lear.

Sic volo—sic spero!

CHEVALIER DE CHATELAIN.

CASTELNAU LODGE,

23 Avril, 1872.



TABLE DES MATIÈRES.

	Page
DEDICACE	v
EN GUISE D'INTRODUCTION	vii
RICHARD III	1
BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE :—	
CINQUIÈME VOLUME. OPINIONS DE LA PRESSE	175

VIE ET MORT
DE RICHARD III.

VIE ET MORT DE RICHARD III.

PERSONNAGES.

LE ROI, *Edouard IV.*
EDOUARD, PRINCE DE GALLES, *plus tard le Roi,* }
 Edouard V. } *Fils du Roi.*
RICHARD, DUC D'YORK. }
GEORGE, DUC DE CLARENCE. }
RICHARD, DUC DE GLOSTER, *plus tard le Roi* } *Frères du Roi.*
 Richard III. }

UN JEUNE FILS DE CLARENCE.
HENRY, COMTE DE RICHMOND, *plus tard le Roi Henry VII.*
LE CARDINAL BOURCHIER, *Archevêque de Canterbury*
THOMAS ROTHERAM, *Archevêque d'York.*
JEAN MORTON, *Evêque d'Ely.*
DUC DE BUCKINGHAM.
DUC DE NORFOLK.
COMTE DE SURREY, *son Fils.*
COMTE RIVERS, *Frère de la Reine du Roi Edouard.*
MARQUIS DE DOBSET et LORD GREY, *Fils de la Reine.*
COMTE D'OXFORD.
LORD HASTINGS.
LORD STANLEY.
LORD LOVEL.
SIR THOMAS VAUGHAN.
SIR RICHARD RATCLIFF.
SIR WILLIAM CATESBY.
SIR JOHN TYRREL.
SIR JAMES BLOUNT.
SIR WALTER HERBERT.
SIR ROBERT BRACKENBURY, *Lieutenant de la Tour*
CHRISTOPHER URSWICK, *Prêtre.*
UN AUTRE PRÊTRE.
LE LORD MAIRE DE LONDRES.
LE SHERIFF DE WILTSHIRE.

ELISABETH, *Femme du Roi Edouard IV.*
MARGUERITE, *Veuve du Roi Henri IV.*
LADY ANNE.
DUCHESSE D'YORK, *Mère du Roi Edouard IV., de Clarence, et de Gloster.*
UNE JEUNE FILLE DE CLARENCE.

Lords et Suivants, deux Gentilshommes, un Héraut d'Armes, des Scribes, des Citoyens, des Assassins, des Messagers, des Renvoyés, des Soldats, &c. &c.

SCÈNE. EN ANGLETERRE.

VIE ET MORT DE RICHARD III.

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1^{RE}.

Londres. Une Rue.

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

Grâce à ce soleil d'York, voilà que cet hiver
De mécontentement sur nous planant hier,
Est devenu soudain un été magnifique,
Nos troubles dans la mer ont mis leur polémique.
De palmes aujourd'hui tous nos fronts sont couverts,
Nos glaives suspendus parmi les lauriers verts.
Ce qui pour nous n'était que de chaudes alarmes,
C'est sujet de chansons, et d'amoureuses larmes;
La guerre au gant de fer, la guerre au front ridé,
Pour un charmant boudoir a laissé là son dé,
Au son d'un luth lascif comme au doux chant des merles
Laisant du vif plaisir éparpiller les perles.
Mais moi qui ne suis pas, pour des ébats joyeux
Taillé le moins du monde,—et c'est fort ennuyeux....
Moi, qui n'ai de l'amour rien pour porter au culte,
Que l'aspect d'un miroir provoque, même insulte....
Qui suis estampillé tout à fait à rebours,
Pour pouvoir courtiser les grâces, les amours,
Moi.... pauvre inachevé,—de par Dame Nature
Enfanté,—pour la voir.... ma propre sépulture....
Et si mal façonné, qu'aboyent après moi
Les chiens à mon aspect, sans trop savoir pourquoi....
Moi, qui n'ai de loisir, que voir ma silhouette
Danser sous le soleil d'une façon follette,
Pour discourir encor sur ma difformité,
Des amours me disant pour moi l'inanité!

Si je ne suis taillé pour les amours éclabrés,
 Je veux être du bois, moi, des complots funèbres,
 J'ai conçu des desseins faits à donner l'effroi,
 Pour mettre dos à dos et Clarence et le roi ;
 Que si le Roi, mon doux et mon honoré maître
 Est juste, autant que moi je suis faux, je suis traître.
 Ce jour même verra mon Clarence engagé
 Parce que du destin l'oracle dit . . . que G
 Sera des fils d'Édouard le meurtrier licite.
 Mes pensers cachez-vous—ah ! oui, cachez-vous vite,
 Au profond de mon cœur.

(*Entrent CLARENCE entouré de gardes, et BRACKENBURY.*)

Très cher frère, bonjour !

Que font ces gardes ?

CLARENCE.

Ils me mènent à la tour,
 Sa majesté pour ma sûreté personnelle,
 Me donne cette escorte, et cette escorte est belle !

GLOSTER.

Et pour quelle raison ?

CLARENCE.

Pour quelle déraison ?
 Je ne saurais le dire.—On me mène en prison
 Parce que, je le crois, las ! mon prénom est George.

GLOSTER.

Mais c'est un guet-apens, mais c'est un coupe-gorge !
 Ce n'est pas votre faute, à vous, mon cher seigneur,
 Mais à votre parrain qui fut l'instigateur
 De ce nom déplaisant. Mais notre roi, peut-être,
 Se propose en la tour vous donner le bien-être
 D'un baptême nouveau. Clarence ! qu'y-a-t-il ?
 Puis-je moi le savoir ? . . . Pour vous sans nul péril ?

CLARENCE.

Vous sauriez tout, Richard ! . . . Oui dà ! tout et le reste.
 Si moi je le savais, mais ici je proteste,
 Que vrai, je ne sais rien. On dit, en verité,

Que notre digne roi, sa grave majesté,
 Ecoute avec plaisir les oracles, les songes,
 Les divinations, la foule des mensonges,
 Et dans tout l'A B C—pour lui la lettre G
 De tous les maux futurs renferme l'abrégé.
 Un sorcier,—un fameux,—lui dit en confidence,
 Que par la lettre G—sans aucune espérance,
 Tomberait sa lignée—et parce que mon nom
 Commence par un G—George étant mon prénom,
 Je dois être traqué, mis en prison d'urgence,
 Voilà mon cher Gloster, le sort que moi Clarence
 A mon corps défendant, je dois pourtant subir
 Parce qu'il plaît au roi de sonder l'avenir.

GLOSTER.

Oui, voilà ce que c'est, alors que par des femmes
 Les hommes sont régis ; les femmes sont infâmes !
 Vous allez à la tour, mais non de par le Roi,
 Mais de par Dame Grey, sa femme, croyez-moi.
 A cette extrémité, c'est sa femme, Clareuce,
 Qui le pousse le roi, de ce n'avez doutance ;
 N'était-ce donc pas elle, et son frère odieux
 Le Woodville qui firent mettre tous deux
 Lord Hastings à la tour ? . . . Ce jour on le délivre ;
 Clarence ! en sûreté, nous ne pouvons plus vivre ! . . .

CLARENCE.

Je pense, par le ciel, que nul en sûreté
 Ne peut être aujourd'hui—de la reine excepté
 Le parentage, et puis, le dis sans métaphore
 Ces héraults de la nuit, suivants de Dame Shore,
 La maîtresse du roi. N'avez-vous donc appris
 Quel humble suppliant s'est fait, foin des mépris !
 Près d'elle, Lord Hastings pour obtenir sa grâce . . .
 Une telle conduite, est m'est avis, disgrâce !

GLOSTER.

A force de se plaindre à la divinité,
 Le seigneur chamberlain obtint sa liberté.
 Savez-vous une chose ? . . . ô mon imprudent frère !

Dans la faveur du roi—c'est là, la grande affaire,
 Si voulons nous ancrer—il nous faut de par Dieu !
 Dà ! . . . porter sa livrée . . . oui, c'est là notre jeu.
 Cette veuve jalouse, et qui pis est, usée,
 Aussi bien que sa suite, en tout mal avisée,
 Une escorte femelle, escomptant ses succès,
 Depuis que mon doux frère a dû faire les frais
 De leur donner brevet de dames,—sont commères
 Avec qui nul ne peut jamais s'entendre guères !

BRACKENBURY.

J'en demande pardon à vous deux, hauts seigneurs,
 Du roi je voudrais bien mitiger les rigueurs,
 Mais son ordre est précis, et cet ordre sévère
 Est que nul ne devra parler avec son frère.

GLOSTER.

En est-il donc ainsi ?—S'il plaît à votre honneur
 Sir Robert—vous pouvez déguster la saveur
 De ce que nous disons.—Nul de nous n'est un traître,
 De la Tour nous pouvons parler devant le maître.
 Que disons-nous du roi ? . . . Rien que d'avantageux,
 Qu'il est sage toujours, et de plus vertueux,
 Que son auguste reine est avancée en âge,
 Mais qu'elle est belle encore, et pas du tout volage ;
 Nous disons que la femme à Shore a joli pied,
 De cerise une lèvre, et cela ne messied ;
 Une langue agréable et surtout bien pendue ;
 Un œil sentimental qui fait rêver la nue ;
 Que de la reine ils sont faits nobles les parents,
 Dites, ne sont-ce pas, messire, faits patents ?

BRACKENBURY.

Avec tout ça, seigneur ! moi je n'ai rien à faire !

GLOSTER.

Avec la Dame Shore . . . oh ! c'est une autre affaire,
 Celui-là qui pourrait avoir affaire—un seul
 Hormis,—ferait très bien,—à peine d'un linceul
 De faire cette affaire indiscreète . . . en cachette !

BRACKENBURY.

Et quel est cet—“ *Un seul* ? ”

GLOSTER.

Cet “ *Un seul* ” . . . en vedette
C'est son mari parbleu ! . . . Voudrais-tu me trahir ?

BRACKENBURY.

Pardonnez-moi, seigneur ! Daignez vous abstenir,
D'avoir en ce moment plus longue conférence
Avec le noble duc, mon prisonnier, Clarence !

CLARENCE.

Nous savons ta consigne—et devons obéir.

GLOSTER.

Il nous faut obéir,—fut-ce, avec déplaisir.
Nous sommes les valets, les *abjects* de la reine,
C'est pis que les sujets qu'à sa suite elle entraîne.
Frère Clarence ! adieu ! Je vais trouver le roi,
Dans ce que vous voudrez, de moi, faites emploi.
Fallut-il appeler *sœur* d'Edouard la veuve,
Pour vous, je le ferai, c'est vous donner la preuve
Que je veux vous servir. Mon frère assurément
Je sens cette disgrâce et très profondément.

CLARENCE.

Je sais que nul de nous ne peut se satisfaire
D'un pareil traitement.

GLOSTER.

Calmez-vous, mon bon frère !
Il ne sera pas long votre emprisonnement,
Je vous délivrerai, bien sûr, prochainement ;
Il faut en attendant, il faut, mon cher Clarence
Patienter . . . Adieu !

CLARENCE.

Je subis l'endurance !
(*Clarence, Brackenbury et les gardes sortent.*)

GLOSTER.

Va ! foule le sentier que ne pourras jamais
 Rebrousser—ingénu Clarence—mon niais,
 De mon amour pour toi, si vivace est la flamme,
 Qu'avant peu, vers le ciel—, je dépêche ton âme,
 Si de nos mains le ciel accepte un tel cadeau !
 Mais qui vient ?... C'est Hastings !... Le revenu sur l'eau !..

Entre HASTINGS.

HASTINGS.

A mon noble seigneur, que le jour soit propice !

GLOSTER.

J'aime Lord Chambellan vous revoir en office !
 Soyez le bien-venu dans ce recoin plein d'air
 Certes, qui de la Tour vaut bien mieux que l'enfer !
 Comment de la prison portâtes vous la gêne ?

HASTINGS.

Avec grand' patience, et le eroirez sans peine.
 Avec beaucoup d'ennui ; mais, je vivrai, seigneur,
 Pour rendre grâce à ceux qui m'ont fait ce malheur !

GLOSTER.

Sans doute, oh ! oui, sans doute ; et mon frère Clarence
 Fera de même aussi. C'est de toute évidence
 Que tous vos ennemis sont devenus les siens,
 Aboyant après vous comme dogues et chiens.

HASTINGS.

C'est dommage vraiment que soit engagé l'aigle,
 Quand milans et busarts, ainsi que c'est la règle,
 Butinent effrontés en pleine liberté.

GLOSTER.

Est-il à l'étranger du neuf ?...

HASTINGS.

En vérité !

Il n'est à l'étranger nouvelle aussi mauvaise,
 Que chez nous, monseigneur. Faible, et mal à son aise

Est aujourd'hui, le roi; son état maladif
Inquiète beaucoup, le fait est positif.

GLOSTER.

Par Saint Paul ! oh ! c'est là très fâcheuse nouvelle !
A travailler par trop on s'use la cervelle !
Çà fait mal d'y penser. Est-il au lit le roi ?

HASTINGS.

Oui, certe !

GLOSTER.

Allez devant, je vais vous suivre moi ! (*Hastings sort.*)
Il ne saurait pas vivre . . . oh ! du moins—je l'espère !
Mais il ne doit mourir avant que mon bon frère
George, ne soit conduit en poste vers les cieus !
Je vais entrer chez lui, je le sais rancuneux.
Je m'en vais raviver sa haine de Clarence.
Que si je réussis, Clarence, sans doutance
Aura vécu demain. Après ce bel exorde,
Que Dieu prenne le roi dans sa miséricorde,
Et me laisse le monde où me trémousserai.
La fille de Warwick lors je l'épouserai.
J'ai tué, c'est très vrai, son époux, et son père,
Mais qu'est-ce que çà fait ? Je veux cette héritière
Je deviendrai son père, ainsi que son mari.
Non par amour, mais pour un dessein favori
Que je désire atteindre, et qu'en secret mijote.
Mais ne voilà-t-il pas qu'avec moi je jabote,
Que je cours au marché bien avant mon cheval,
Clarence vit encore, et le trône royal
N'est pas encor vacant . . . Lorsque les deux chers frères
Ils auront disparu . . . prendrai mes honoraires ! . . . (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Londres. Une autre Rue.

Entre en scène la dépouille mortelle du Roi Henri VI., portée sur un cercueil ouvert. Des Gentilshommes, hallebardes en mains, lui serrent d'escorte. LADY ANNE conduit le deuil.

LADY ANNE.

Posez à terre votre honorable fardeau
Si l'honneur, toutefois loge dans un tombeau :

Pendant qu'avec un doux respect je me lamente,
 Du noble Lancaster sur la chute récente ;
 Que j'incline mon front avec componction
 Devant ce grand cercueil vase d'élection.
 D'un sage et digne roi pâle et froide effigie,
 Cendres de Lancaster, quand je fais la vigie
 Sur ces restes sans sang, naguère sang royal,
 Dois-je évoquer ton ombre en cet instant fatal,
 Pour qu'elle puisse entendre hélas ! de la pauvre Anne
 Le sanglot douloureux qui de son cœur émane,
 De la pauvre Anne, qui, de ton fils égorgé,
 Fut la femme, est la veuve, et qu'un monstre enragé
 Au trépas a conduit par des milliers d'injures....
 Et, c'est la même main qui te fit tes blessures !...
 Dans la béante plaie où ton sang s'est enfui
 Je les verse tes pleurs amers d'un long ennui.
 Maudite soit la main qui l'a fait sa victime,
 Maudit soit-il le cœur oseur d'un si grand crime !
 Maudit soit-il celui qui fit couler ce sang
 Qui nous fait malheureux—ce sang de si haut rang.
 Que sur sa tête tombe un faisceau de misères,
 Le venin des crapauds, le venin des vipères,
 Qu'il ait, s'il se marie, un avorton pour fils,
 Dont l'aspect repugnant provoque le mépris ;
 Qu'en le voyant sa mère en rêvant l'espérance,
 Epreuve le dégoût, un émoi d'abhorrence :
 Que sa femme à jamais ressente par sa mort
 Un malheur plus cossu, que l'infortuné sort
 Qu'il m'a fait, le vilain ! l'abominable traître !
 Par la précoce mort du doux seigneur mon maître !
 Maintenant vers Chertsey que ce noble fardeau
 On le porte en passant par Saint Paul—au tombeau !
 Quand serez fatigués du poids—mettez à terre
 Ce fardeau précieux, pendant que ma prière
 Au ciel s'élèvera.

(Les porteurs soulèvent le corps et se mettent en marche.)

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

Vous ! Arrêtez-vous.... Vous !

Qui portez ce cadavre . . . et craignez mon courroux,
Si de suite, à ma voix, ne le posez à terre !

LADY ANNE.

Quel noir magicien ! quel infâme sorcière !
Fait surgir ce démon pour arrêter le cours
D'un noble dévouement envers royaux amours ?

GLOSTER.

Manants ! posez ici ce cadavre, bien vite,
Ou bien de par Saint Paul, je le dis, c'est licite,
Du non obéissant, je fais de suite . . . un mort !

PREMIER SEIGNEUR.

Arrière monseigneur ! . . . Laissez passer le sort . . .
Ce sort est un cercueil ! . . .

GLOSTER.

Vilain chien ! sans manière,
Alors que je commande, arrière, et vite arrière ! . . .
Si ne me rends respect, ta hallebarde en main,
Je te piétinerai . . . vil chenapan ! . . . vilain !

(Les porteurs posent le cercueil à terre.)

LADY ANNE.

Hé quoi ? Vous avez peur ? . . . Las ! point je ne vous blâme,
Car vous êtes mortels ;—même la plus belle âme
Ne saurait supporter l'œil malin de satan . . .
Ministre de l'enfer . . . en arrière ! va-t'-en.
Tu n'avais de pouvoir que sur son corps . . . Infâme !
Va-t'-en, tu ne saurais au ciel happer son âme !

GLOSTER.

Aimable et gente sainte, envers ton serviteur
Ne sois si furibonde ! . . . un peu plus de douceur.

LADY ANNE.

Vilain démon ! va-t'-en ! va-t'-en, va-t'-en vipère !
Toi qui fais un enfer de notre heureuse terre,
La remplissant de cris, de profondes clameurs,
De malédictions, d'innombrables horreurs !

Que si tu prends plaisir à contempler tes crimes,
 Vois un échantillon de plus de tes victimes.
 O mes seigneurs, voyez ! voyez de Henri mort
 Resaigné à nouveau les blessures . . . ô sort !
 Laide difformité ! . . . c'est pourtant ta présence
 Qui de ce sang figé ranime ain-i l'essence !
 O Dieu qui fis ce sang, venge le donc ce mort !
 Terre qui bois ce sang dans un terrible effort
 Venge le donc ce mort ! . . . Ciel ! que vite ta foudre
 Éteigne à tout jamais et le réduise en poudre
 L'infâme meurtrier . . . O Terre entr'ouvre toi
 Et mange le cet ogre . . . il a tué son roi !

GLOSTER.

Dame, la charité ne la connaissez mie,
 Du genre humain loin d'être implacable ennemie,
 Elle rend, c'est son lot, et c'est un lot moral
 Des bénédictions, et le bien pour le mal.

LADY ANNE.

Scélérat ! tu ne sais ni de Dieu, ni des hommes
 La loi, la simple loi. Tu n'as des gentilshommes
 Dans ta carresse rien, il n'y a d'animal
 Si féroce qu'il soit, qui n'ait, quoique brutal
 Quelque peu de pitié.

GLOSTER.

Je n'en connais aucune,
 Donc ne suis animal ; c'est là mon infortune.

LADY ANNE.

Des merveilles merveille ! . . . alors que les démons
 Disent la vérité dans leurs affreux sermons.

GLOSTER.

Plus merveilleux encore alors que les saints anges
 Couvent dans leur doux sein des colères étranges !
 Daigne, toi ! de la femme une perfection,
 De ces torts supposés donner permission
 A moi, ton inculpé, ce n'est faveur, bien grande,
 D'un modeste argument de te faire l'offrande.

LADY ANNE.

Daigne contrefaçon grotesque d'un bandit,
Pour les maux bien connus, fruits de ton noir esprit,
Me donner le loisir de pouvoir te maudire !

GLOSTER.

Toi, plus belle que langue ait jamais pu le dire,
D'un loisir patient daigne me faire octroi
Afin qu'à m'excuser, je puisse arriver moi.

LADY ANNE.

Toi plus atroce eneor qu'on ne se l'imagine,
Ce n'est qu'en te pendant, toi maudite vermine,
Que tu peux t'excuser.

GLOSTER.

Mais par tel désespoir,
Mais je m'accuserais, cela serait beau voir !

LADY ANNE.

Tu serais excusé pour t'être fait justice,
De tant de meurtres, toi, l'auteur ou le complice.

GLOSTER.

On en met sur mou dos un peu trop, entre nous,
Ne les ai tué tous, n'ai tué votre époux.

LADY ANNE.

Lors il serait vivant.

GLOSTER.

Non pas, il est mort certe,
Par la main d'Edouard, qui la voulait sa perte.

LADY ANNE.

Par la gorge tu mens, Marguerite en son sang
Vit ton glaive fumer. Tu voulus dans son flanc
Le plonger certain jour, mais cette fois tes frères
Ont détourné le coup, déjoué tes colères.

GLOSTER.

Par ses propos menteurs j'étais exaspéré.

LADY ANNE.

Non pas! . . . par ton esprit sanglant, dénaturé,
Qui n'a jamais rêvé rien que des boucheries;
Le roi tu l'as tué.

GLOSTER.

Foin des cafarderies!

Je l'accorde.

LADY ANNE.

Marsouin! que Dieu t'accorde alors
Pour ce fait que tu sois damné d'âme et de corps.
Il était si bon roi, si plein de bienveillance!

GLOSTER.

Adonc plus acceptable au roi du ciel je pense.

LADY ANNE.

Il est au ciel, oui certe, où jamais tu n'iras.

GLOSTER.

Il me doit un merci. Lui fis ce doux trépas,
Au ciel il est bien mieux qu'il n'était sur la terre.

LADY ANNE.

Toi tu n'es fait que pour l'enfer, ce n'est mystère.

GLOSTER.

Ou pour un autre lieu, si ne dois le cacher.

LADY ANNE.

Pour un cachot! . . .

GLOSTER.

Non . . . pour votre chambre à coucher!

LADY ANNE.

On aurait bon repos dans la chambre où tu couches?

GLOSTER.

Dame! nous coucherons ensemble, et ferons souches.

LADY ANNE.

Je l'espère!

GLOSTER.

Et moi donc !... J'en suis plus que certain . . .
 Mais laissons de côté ce combat main à main
 De nos esprits railleurs ; envisageons l'affaire
 Lentement, froidement—il est élémentaire
 Que celui-là qui fit de ces Plantagénêts
 D'Edouard et de Henri des cadavres muets
 Que l'exécuteur certe est tout aussi coupable.

LADY ANNE.

Vous en fîtes la cause et l'effet déplorable.

GLOSTER.

Votre beauté, madame, a causé cet effet,
 Jusques dans mon sommeil car elle me hantait ;
 J'eusse entrepris, je crois, la mort de tout le monde,
 Sur votre sein charmant pour vivre une seconde.

LADY ANNE.

Homicide ! vois-tu, si je croyais ceci,
 D'effacer ma beauté je n'aurais nul souci,
 Mes ongles, au besoin, me rendraient ce service.

GLOSTER.

Mes yeux ne sauraient pas supporter ce supplice.
 Tel que le monde entier est de par le soleil
 Réchauffé, réjoui, tel votre teint vermeil,
 Son exquise beauté, c'est mon jour, c'est ma vie !
 C'est qu'en vous contemplant, oui, mon âme est ravie.

LADY ANNE.

Que ton jour le surplombe et le voile la nuit,
 Que la mort de ta vie éteigne le conduit.

GLOSTER.

Oh ! ne te maudis pas, divine créature,
 Plus belle que le jour et la nuit la plus pure.

LADY ANNE.

Pour me venger de toi, scélérat éhonté !
 Je voudrais posséder cette rare beauté !

GLOSTER.

Ah ! c'est une action bien poussée à l'extrême
Que vouloir te venger de celui là qui t'aime !

LADY ANNE.

C'est louable action de laisser mon courroux
Se venger de celui qui tua mon époux.

GLOSTER.

Celui qui t'a privé d'un époux, pourra Dame,
T'en trouver un meilleur, le dis et le proclame.

LADY ANNE.

Un de meilleur que lui ? sur terre il n'en est pas.

GLOSTER.

Il en est un qui t'aime, et qui vit dans tes laes.

LADY ANNE.

Son nom ?

GLOSTER.

Plantagénêt.

LADY ANNE.

Mais c'était lui . . . lui même !

GLOSTER.

Le même nom, c'est vrai ; mais des maris la crème.

LADY ANNE.

Où donc est-il ?

GLOSTER.

Ici. *(Lady Anne lui crache au visage.)*

Pourquoi cracher sur moi ?

LADY ANNE.

En signe de mépris, et pour t'insulter quoi ! . . .
Que n'est-elle un poison dangereux ma salive !

GLOSTER.

Nul poison ne saurait sortir de ta gencive.

LADY ANNE.

Jamais sur un crapaud plus que toi vénéneux
Ne tomba mon mépris, tu m'infectes les yeux.

GLOSTER.

Tes yeux ont infecté les miens, suave Dame.

LADY ANNE.

Pour te frapper à mort, percer jusqu'à ton âme,
Que ne sont-ils mes yeux d'énormes basilics,
Que ne contiennent-ils le venin des aspics ?

GLOSTER.

Je le voudrais afin de mourir tout de suite,
Mourir à petit feu çà n'est de l'eau bénite !
Tes yeux ont soutiré de mes yeux . . . en dehors
Des pleurs ; oui, de ces yeux qui jamais de remords
N'ont connu les douleurs, ni les torrents de larmes,
De ces yeux restés secs au plus fort des alarmes ;
Pas même quand mon père, York, pleura cependant
En entendant le cri piteux que fit Rutland
De son glaive alors que Clifford au noir visage
Le menaça ; ni quand ton vaillant père, un sage,
Narra la triste histoire, en s'arrêtant vingt fois
De la mort de mon père, en laissant ses émois
Se faire jour ; si bien que ces cœurs, de froids marbres,
Laisaient pleuvoir leurs yeux ainsi que font les arbres
Quand la pluie a long-temps humecté leurs cheveux . . .
Mes yeux mâles pourtant, restèrent dédaigneux,
De verser leur rosée, et je n'eus pas de larmes ;
Mais ce que mes chagrins n'ont pu faire,—tes charmes,
Et ta beauté l'ont fait. Mes yeux, mes pauvres yeux
A force de pleurer, ont perdu leur lumière.
N'ai jamais imploré depuis que suis sur terre
Un ennemi, non plus, je le dis, un ami ;
Implacable mon cœur, il n'a jamais blémi,
Ma langue n'a jamais fait parler la tendresse
Mais ta beauté m'inspire et soumetts ma rudesse,
Mon cœur fier est à toi !

(Elle le regarde avec mépris)

N'enseignes tel dédain

A tes lèvres, ô Dame! Elles ont, c'est certain
 Pour donner des baisers, de tout temps été faites.
 Et non pas des mépris pour user des recettes.
 Si ton cœur inflexible, il ne sait pardonner
 Mon glaive, le voici, je vais te le donner,
 Il est hors du fourreau, prends-le, je te le donne,
 Peu de chose est ma vie, et je te l'abandonne ;
 Cette âme qui t'adore, ch bien ! d'un coup mortel
 Allons ! fais la sortir, donne essor à ton fiel
 Je t'implore humblement, satisfais ta vengeance.

*(Il se met à genoux, et découvre sa poitrine, Lady Anne fait
 mine de la percer avec le glaive.)*

Mais dà ! Ne tarde pas : j'ai sans nulle doutance,
 Tué le roi Henri ;—mais ce fut ta beauté
 Qui fut mon stimulant, je dis la vérité.

(Elle menace de nouveau sa poitrine.)

Quant au jeune Edouard, je l'occis, chose sûre,
 Mais à cette action, ta céleste figure
 M'a poussé.

(Elle laisse tomber le glaive.)

Prends-le, donc, prends-le donc à nouveau
 Ce glaive, ou bien prends-moi.

LADY ANNE.

Ne serai ton bourreau,
 Adonc relève-toi, debout vil hypocrite !
 Je souhaite ta mort, mais je la veux licite.

GLOSTER.

Alors ordonne-moi de me percer le cœur.

LADY ANNE.

Mais je l'ai déjà fait.

GLOSTER.

C'était dans ta fureur,
 Mais froidement, d'un mot, si tu le dis encore
 De par Saint Paul la main de celui qui t'adore.
 Qui pour l'amour de toi les occit tes amours,
 D'un véritable amour verra finir les jours,
 Et Dame ! de ces morts tu resteras complice.

LADY ANNE.

Je voudrais de ton cœur, écartant la malice,
Le bien connaître à fond.

GLOSTER.

Sur ma langue est mon cœur.

LADY ANNE.

Je crains bien qu'il soit faux....

GLOSTER.

Non, parole d'honneur!

LADY ANNE.

Reprenez votre glaive.

GLOSTER.

Alors de la clémence!

Dis que ma paix est faite, et rends-moi l'espérance.

LADY ANNE.

On verra, mais plus tard ; mon Dieu tous les mortels,
Vivent de l'espérance aux pieds des saints autels.

GLOSTER.

Bien ! daignez maintenant accepter cette bague.

LADY ANNE.

Prendre n'est pas donner. (*Elle met l'anneau à son doigt.*)

GLOSTER.

Ce n'est pas propos vague.

Regarde cette bague, elle entoure ton doigt,
Ainsi que ta poitrine enferme sous son toit
Mon cœur, mon pauvre cœur.... et le cœur et la bague
Porte-les l'un et l'autre.... et ne crois qu'extravague,
Lorsque je te répète avec grande candeur :
Qu'ils sont à toi tous deux. A moi, ton serviteur,
Daigne aussi de ta main accorder une grâce.

LADY ANNE.

Laquelle ?

GLOSTER.

Qu'en ce jour, ici je vous remplace ;
 C'est à moi d'accomplir ce pénible devoir,
 Je puis me lamenter, certes, moi, sans déchoir.
 Au palais de Crosby, vous, rendez vous sur l'heure,
 Tandis que vous irez gagner cette demeure,
 J'irai devers Chertsey porter ce noble roi,
 Et le mettre au tombeau, le cœur rempli d'émoi ;
 Et puis, ayant versé sur ce tombeau des larmes
 De repentir, j'irai vers vous, vers vos doux charmes,
 Pour diverses raisons clamer de vous pardon.
 Dame ! vous en supplie, accordez-moi ce don !

LADY ANNE.

De tout mon cœur ! . . . et même ai grande jouissance
 A voir en votre cœur autant de repentance.
 Vous Trestel, vous Berkley, venez, et suivez-moi !

GLOSTER.

Dites-moi donc ce mot : " Adieu ! "

LADY ANNE.

Comment ! Pourquoi ?
 Et le méritez-vous ? . . . Mais, si cela vous flatte,
 Figurez-vous que j'ai dit ce mot.

GLOSTER.

J'en prends date.

(Lady Anne, Trestel et Berkley sortent.)

(Aux porteurs du cercueil.)

Vous ! portez-le ce corps.

PREMIER GENTILHOMME.

Vers Chertsey—monseigneur !

GLOSTER.

Non vers les Moines Blancs⁽¹⁾ . . . et là dans la ferveur
 Attendez ma venue . . . *(Les autres sortent avec le corps.)*

Oh ! c'est une merveille !

Fut-elle courtisée, et de façon pareille

(1) White Friars.

Une femme jamais!... Oh! certes, je l'aurai,
 Mais dà, pas trop de temps, je ne la garderai.
 Quoi? Moi! qui l'ai tué son époux... plus le père
 De ce susdit époux,—au fort de sa colère
 Qui la trouve hurlante au milieu de son deuil
 Ses haines à la bouche, et ses larmes à l'œil,
 Ayant tout contre moi, son Dieu, sa conscience,
 N'ayant pour m'appuyer rien... que ma double offense,
 D'hypocrites regards, et... le diable m'aidant
 L'asservir à mon joug, la conquérir pourtant!
 Hà! c'est crânement beau!—Mais courte est sa mémoire,
 De ces trois derniers mois elle a perdu l'histoire,
 Sait-elle seulement que c'est à Tewkesbury
 Que je l'ai poignardé son adoré mari?
 Son Edouard, ce doux, ce parfait gentilhomme
 Jeune, vaillant et sage, et si loyal en somme,
 Que dans le monde entier, sous le vaste soleil
 On cherchera toujours, mais en vain, son pareil.
 Et voilà que sur moi—sur moi qui l'ai fait veuve
 Elle abaisse son œil, et qu'elle fait peau neuve!...
 Sur moi, dont le total ne vaut pas la moitié
 D'Edouard, oui, sur moi difforme, estropié!...
 Je gage mon duché contre une bagatelle
 Que je me juge mal... Et que, sur son âme, elle
 Me trouve très bien fait—quoique moi sur l'honneur
 N'ai cette opinion très bien ancrée au cœur.
 Je vais faire des frais, m'acheter une glace,
 Et d'un lot de tailleurs me vais mettre à la chasse.
 Puisque je suis rentré dans mon estime... alors
 Par les modes je veux le réhausser mon corps.
 Mais d'abord enfermons ce gaillard dans sa tombe,
 Et gagnons Crosby-Hall avant que la nuit tombe,
 Et pour continuer l'hypocrite toujours,
 Allons nous lamenter aux pieds de nos amours.
 Luis brillant soleil, en attendant qu'achète
 Un miroir pour mieux voir passer ma silhouette! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Londres. Une Salle dans le Palais.

Entrent la REINE ELISABETH, LORD RIVERS, et LORD GREY.

RIVERS.

Reine, ayez patience, en peu sa majesté
Reprendra sa vigueur et sa bonne santé.

LORD GREY.

Du roi vos longs chagrins font empreinte sur l'âme,
Donc, pour l'amour de Dieu, rassurez-vous, madame,
Et par des mots d'espoir reconfortez son cœur.

LA REINE ELISABETH.

Oh ! que m'advierait-il, s'il mourait mon seigneur ?

LORD GREY.

Pas d'autre malheur que d'un tel époux la perte !

LA REINE ELISABETH.

Sa perte . . . A tous les maux laisserait porte ouverte.

LORD GREY.

Le ciel vous octroya, Dame, un bien noble fils,
Bien doux consolateur dans semblables ennuis !

LA REINE ELISABETH.

C'est vrai ! mais il est jeune, et durant son jeune âge
Il est sous la tutelle, et sous le cousinage
De Richard de Gloster,—mon mortel ennemi,
Et dont nul d'entre vous ne peut être l'ami.

LORD RIVERS.

Est-ce chose arrêtée ? . . . affaire terminée
Qu'il sera Protecteur, lui, cette âme damnée ?

LA REINE ELISABETH.

Non ! c'est en question . . . ce n'est pas résolu,
Mais, si le roi mourait—sus ! ce serait conclu.

Entrent BUCKINGHAM *et* STANLEY.

LORD GREY.

Voici venir à vous, cherchant votre présence,
Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM.

Bon jour et révérence

A votre grâce Dame !

STANLEY.

A votre majesté

Dieu rende en ses esprits le calme et la gaieté.

LA REINE ELISABETH.

Bon seigneur de Stanley ! de Richmond la comtesse
Ne dirait pas "Amen !" à votre gentillesse !
Cependant, croyez-le, Stanley, mon doux seigneur !
Quoique votre femme ait contre moi de l'aigreur,
Je ne vous hais pas, moi, pour sa fière arrogance.

STANLEY.

Daignez avoir pour elle une grande indulgence,
Pent-être les propos de ses accusateurs
Sont sans nul fondement, sont des propos menteurs,
Mais si trop justement ma femme est accusée,
C'est d'un esprit malade une billevesée,
Et non pas de malice un vilain désarroi.

LA REINE ELISABETH.

Aujourd'hui, monseigneur avez-vous vu le roi ?

STANLEY.

Nous venons de le voir le duc et moi, madame.

LA REINE ELISABETH.

Trouvez-vous le roi mieux ?

BUCKINGHAM.

Le roi, je le proclame,
Parle avec enjouement, bon signe en vérité.

LA REINE ELISABETH.

Fasse que le bon Dieu le conserve en santé !
Avez-vous avec lui discuté des affaires ?

BUCKINGHAM.

Oui, madame. Il voudrait la paix entre vos frères
Et le duc de Gloster ; faire de bons amis
De ceux qui, trop longtemps, furent des ennemis,
Pour un si noble but, il vient en sa présence
De les faire quérir et convoquer d'urgence.

LA REINE ELISABETH.

Puisse tout aller bien ! c'est le vœu de mon cœur,
Mais je crains que pour nous soit fini le bonheur !

Entrent GLOSTER, HASTINGS et DORSET.

GLOSTER.

Ils me font tort ;—ne veux l'endurer davantage,
Qu'est-ce donc que ces gens, qui, dans leur caquetage,
S'en vont se plaindre au roi que ne les aime pas ?
De par Saint Paul, ces gens grands faiseurs d'embarras,
Que très légèrement n'aiment vraiment sa grâce,
Pour lui corner sans cesse un bruit aussi cocace !
Parce que je ne suis courtisan ni flatteur,
Que je ne suis trompeur, pas plus qu'adulateur,
Que des saluts français, je n'ai pas l'habitude,
Que ne sais cajoler, que mon écoree est rude,
Je dois être tenu pour un vil animal !
Mais un homme tout rond et qui ne pense à mal
Sans calomniateurs ne saurait-il donc vivre ?
De soyeux paltoquets sont bien moins que du cuivre !

LORD GREY.

Parmi tous ceux ici présents,—dites à qui
S'adresse votre grâce ?

GLOSTER.

A toi !... quand t'ai-je vu
A vous autres aussi !... mes ennemis du reste !
De votre faction, Dieu l'emporte la peste !...

Pourquoi l'importuner sa majesté le roi !
 A chaque instant ! . . . Pourquoi susciter son émoi
 Par des mensonges faux, par des plaintes infâmes ?

LA REINE ELISABETH.

Mon frère de Gloster, rabattez de vos flammes !
 Le roi, c'est avéré ! De par sa volonté
 Royale, et par aucun de nous surexcité,
 Probablement guignant le fond de votre haine
 Dont l'ébullition et rapide et soudaine
 Se trahit tous les jours, et contre mes enfants,
 Et mes frères et moi, contre nos adhérents,
 Fait envoyer vers vous afin de mieux connaître
 Quels ils sont vos griefs, les éteindre peut-être.

GLOSTER.

Que sais-je ? . . . Maintenant le monde est devenu
 Si méchant, si pervers ! . . . Roitelet parvenu
 Avec impunité, contre toutes les règles
 Peut butiner partout, sur les pics où les aigles
 N'oseraient se percher . . . Depuis que paltoquets
 Se hissent aux grandeurs, . . . deviennent des valets,
 Nombre de gens bien nés, autrefois gentilshommes !
 Nous les voyons ces faits, nous tous, tant que nous sommes ! . .

LA REINE ELISABETH.

Allez frère Gloster ! par instinct nous savons
 Quels ils sont vos pensers ! L'envie a ses bas fonds,
 A notre avancement et vous portez envie ;
 Faire une guerre sourde aux miens, c'est votre vie !
 Dieu veuille que de vous n'ayons besoin jamais !

GLOSTER.

Dieu veuille que n'ayons besoin de vos bienfaits !
 De par vous, en prison est coffré notre frère,
 Je suis disgracié moi—la noblesse entière
 Elle est vilipendée . . . et toutes les faveurs
 On les prodigne à ce vil troupeau de flatteurs
 Qui frôlent vos jupons . . . Nul d'eux, sur ma parole,
 Avant hier encor ne valait . . . une obole !

LA REINE ELISABETH.

Par celui-là qui m'a de par sa volonté
 Placé si haut ! . . . jamais n'ai de sa majesté
 Excité le courroux sur le duc du Clarence,
 Je fus un avocat zélé pour sa défense.
 Vous me faites injure, oyez-le, monseigneur,
 En voulant sur mon nom, jeter tel déshonneur !

GLOSTER.

Vous pouvez donc nier avoir été la cause
 De l'emprisonnement de mylord Hastings ?

RIVERS.

J'ose

Dire qu'elle le peut, car . . .

GLOSTER.

Qui ne sait cela !
 Elle peut faire plus—elle peut par delà
 Vous faire avoir de beaux avancements, messire,
 Et puis nier qu'elle a près de son noble sire
 Parlé pour vous—dès lors, et mettre ces honneurs
 Sur votre grand mérite, et sur ses profondeurs !
 Que ne peut-elle pas ? . . . (!) elle peut vraiment dame !
Sé marier !

RIVERS.

Comment ?

(1) Ici nous devons donner le texte même de Shakespeare :

GLOSTER.

What may she not ? She may,—ay, marry may she—

RIVERS.

What marry may she ?

GLOSTER.

What, marry may she ? . . . marry with a king,
 A bachelor, a handsome stripling too :
 I wis, your grandam had a worsèr match.

Voici la traduction de ce passage dans le langage de feu Monsieur Jourdain,
 immortalisé par Molière—en simple prose.

GLOSTER.

Eh ! *oui dà!* sur mon âme,
 Avec un roi garçon, et beau garçon bien plus,
 Et puis dire avec lui d'amour les oremus.
 M'est avis, beau seigneur, qu'un jour votre grand' mère
 N'eut un si beau parti—ça ! c'est élémentaire !...

LA REINE ELISABETH.

Monseigneur de Gloster—j'ai longtemps supporté
 Longtemps et trop longtemps, votre brutalité !
 De par le ciel ! au roi, moi, je ferai connaître
 Vos sarcasmes grossiers, et vos propos . . . d'un traître ! . . .
 Oh ! bien plutôt que d'être et reine et majesté,
 Oh ! oui j'aimerais mieux,—je dis la vérité,
 D'une modeste auberge être l'humble servante . . .
 Votre haine Gloster m'irrite et m'épouvante ! . . .

Entre la REINE MARGUERITE derrière elle.

LA REINE MARGUERITE.

Tes honneurs, ton état, oh ! je t'implore ô Dieu !
 Ton siège . . . me sont dûs !

GLOSTER.

Quoi ! de par le ciel bleu !
 Quoi ! me menacez-vous, me parlant de sa grâce ! . . .
 En présence du roi, je dirai, quoi qu'on fasse,
 Ce que j'ai dit. Dût-on m'envoyer à la Tour !
 Il est temps de parler, je veux avoir mon tour !

GLOSTER.

Que ne peut-elle ? Elle peut *oui dà!* (a) dame ! . . . elle peut . . .

RIVERS.

Comment elle pent se marier ? (*vers tronqué.*)

GLOSTER.

Quoi ? elle pourrait se marier ? Et avec un roi,
 Garçon, et un beau jeune homme encore ;
 M'est avis votre grand' mère avait un parti plus mauvais.

(a) Jeu de mots assez mauvais sur se marier, *Marry*, et l'exclamation *marry!* . . .
Oui dà!—Note du Traducteur.

LA REINE MARGUERITE.

Dehors affreux démon ! arrière ! arrière ! arrière !
 Tu tuas mon mari dans la Tour—oh ! vipère !
 Et mon fils Edouard—hélas ! à Tewkesbury.

GLOSTER.

Avant que ne fussiez reine,—et votre mari
 Ne fut roi . . . moi j'étais une bête de somme,
 Le sarceur de tes fiers adversaires, en somme,
 J'ai fait son sang royal, mais en versant le mien.

LA REINE MARGUERITE.

Oh ! du sang bien meilleur que le sien et le tien !

GLOSTER.

Et pendant lequel temps—vous—c'était un désastre !
 Et votre mari Grey, teniez pour le Lancastre,
 Vous étiez factieux—et vous Rivers aussi !
 Ne fut-il pas tué votre très cher mari
 A Saint Alban . . . Laissez-moi vous dire, et redire,
 Ce que vous fîtes . . . et, je ne voudrais médire,
 Ce que vous êtes, vous, . . . et moi . . . ce que je suis !

LA REINE MARGUERITE.

Ce que vous êtes, vous ! . . . Un scélérat ! . . . Bien pis,
 Un ignoble assassin !

GLOSTER.

Notre pauvre Clarenee
 Abandonna Warwick son père . . . en sa démence,
 Lui pardonne Jésus !

LA REINE MARGUERITE.

Que Dieu soit son vengeur !

GLOSTER.

Lui ! fut pour Edouard, hélas ! pauvre seigneur !
 Le voilà sequestré dans la Tour . . . son offense
 Est offense inédite—elle a sa récompense !
 Ah ! pour ce monde-ci je suis par trop enfant,
 Enfant inoffensif—enfant philosopant ! . . .

LA REINE MARGUERITE.

Sus !... en enfer va-t'-en !—va-t'-en, quitte ce monde,
Ton royaume est l'enfer, vilain démon immonde !

RIVERS.

Monseigneur de Gloster, dans ces jours pleins d'émois,
Que mettez en avant en termes peu courtois,
Nous—nous suivions alors notre roi légitime,
On ne saurait vraiment, de ce, nous faire un crime,
Nous tous, vous suivrions, si vous deveniez roi !

GLOSTER.

Si je devenais roi !... j'aimerais mieux, ma foi !
Devenir colporteur... loin de moi telle idée !

LA REINE ELISABETH.

D'ennuis et de malheurs une constante ondée,
Voilà ce qu'on récolte au beau métier de roi,
Je suis reine, et j'en sais bien quelque chose moi !

LA REINE MARGUERITE.

C'est moi, de ce pays, c'est moi qui suis la reine,
Et je n'ai point de joie, oh ! non ! mais de la haine !
Ne saurais plus longtemps les taire mes douleurs !

(Elle s'avance.)

Adonc, écoutez-moi, pirates chamailleurs,
Vous qui vous disputez sans façon mes dépouilles,
Puis osez devant moi venir me chanter pouilles !
Lequel de vous soudain ne tremble à mon aspect,
Comme sujets, vous tous, me devez le respect,
Mais parce que par vous, moi je suis déposée,
Croyez-vous, que de vous, devienne la risée ?

(à Gloster.)

Ne vous détournez pas, ô vous noble vilain !

GLOSTER.

Sorcière infâme—impure au loin de mon chemin,
Va-t'-en, que viens-tu faire en ma noble présence ?

LA REINE MARGUERITE.

Te dire contre moi, quelle fut ton offense !

GLOSTER.

N'étais-tu pas bannie . . . et sous peine de mort !

LA REINE MARGUERITE.

Je l'étais.—Mais l'exil pour moi n'est pas mon fort !
 Je préfère chez moi rester dans mon domaine,
 L'exil pour moi serait une trop grande peine !
 Tu me dois un époux, et tu me dois un fils !
 Vous là bas, un royaume . . . et non pas des ennuis !
 Oui, vous tous, et chacun, me devez allégeance,
 Mon chagrin, devrait être, en bonne conscience
 Votre chagrin à vous ; à moi tous les plaisirs !
 Qu'usurpez sur mes droits dans vos hideux loisirs !

GLOSTER.

La malédiction que mon très noble père
 A fait tomber sur toi, misérable mégère,
 Lorsque tu couronnas d'un fleuron de papier
 Son front majestueux, le beau front d'un guerrier,
 Et que ton vil mépris fit jaillir des rivières
 De larmes, de ses yeux inondant les paupières ;
 Et que pour le sécher,—vile comme un cochon,
 Toi, tu donnas au duc un ignoble torchon
 Imbibé du sang pur,—de ce gentil jeune homme
 L'immaculé Rutland,—de la beauté la pomme !
 La malédiction qu'il a lancé sur toi,
 A produit son effet—c'est Dieu, dans son émoi,
 Non pas nous,—qui poursuit ton acte sanguinaire !

LA REINE ELISABETH.

Tant juste est le bon Dieu ! tant il est notre père !

HASTINGS.

Occire cet enfant fut un acte hideux,
 On ne commit jamais crime plus monstrueux !

RIVERS.

Quand l'acte fut connu, tous les tyrans eux-mêmes,
 Eurent des pleurs aux yeux—eurent des anathèmes !

DORSET.

Vengeance sur ce crime ! . . . oh ! de l'humanité
 Ce fut là le mot d'ordre !

BUCKINGHAM.

Oui, c'est la vérité!

Northumberland présent pleura sur ce grand crime!

LA REINE MARGUERITE.

Eh ! quoi ! vous voilà tous, d'un accord unanime,
 A vous ruer sur moi,—vous, qui, lorsque je vins,
 Etiez prêts l'un sur l'autre, à lancer vos vénins,
 A vous manger enfin, à vous prendre à la gorge !...
 Attendez !... A mon tour, que moi je me dégorge !
 Avait-elle pouvoir la malédiction
 D'York, de monter au ciel, d'y faire ascension,
 Pour compenser jamais la mort, la mort cruelle
 De ce cher roi Henri, traité comme un rébelle ?
 Avait-elle pouvoir la malédiction
 D'York, de compenser, sans compensation,
 Et pour mon Edouard, et dà pour son royaume
 Perdu—pour mon exil—me rendant un fantôme ?
 Pour chagrin si mesquin !... Les malédictions
 Peuvent-elles du ciel franchir les bastions ?
 Mes malédictions alors vers les nuages
 Rapidement montez, et frayez-vous passages....
 Par indigestion qu'il meure votre roi
 Comme le nôtre est mort occis, Dieu sait pourquoi ?
 Puisse Edouard ton fils d'un mérite assez mince,
 Pour Edouard, mon fils de Galle autrefois prince,
 Mourir jeune, et mourir de mort hors de saison,
 Pour le moins étouffé, sinon par le poison.
 Et toi-même une reine,—une reine, à ma place,
 Puisse-tu promptement tomber dans la disgrâce !
 Puisse-tu devenir le type du malheur !
 Survivre à tes enfants, et porter la douleur
 De leurs jeunes trépas.—Puisses-tu voir une autre
 Usurper la couronne, un beau jour, qui fut nôtre !
 Oui, que tes jours heureux meurent avant ta mort !
 Puis, après maints chagrins,—qu'il soit ainsi ton sort !
 De mourir en n'étant ni reine d'Angleterre,
 Ni femme aussi non plus—oui, ni femme, ni mère !
 Rivers ! et vous Dorset ! vous assistiez tous deux.
 Ainsi que vous Hastings—quand—ô jour malheureux !

Il fut par des poignards tué mon fils.—Je prie
 Dieu! le Dieu qui voit tout—qui vit la boucherie!
 Que nul de vous ne puisse atteindre âge avancé,
 Que de la vie enfin chacun soit effacé,
 Ou par quelqu' accident, ou bien par quelque crime
 Qui—que puisse advenir . . . deviendra légitime.

GLOSTER.

Haridelle ridée! . . . épave de la mort!
 Finiras-tu bientôt, de nous jeter ton sort!

LA REINE MARGUERITE.

Oh! non! non pas eneor, car il me faut t'inclure
 Toi de l'humanité la plus impure ordure,
 Et tu m'écouteras! . . . Si par delà les cieux
 Il existe, inédit, fléau dépassant ceux
 Qu'ait le destin jamais déversé sur la terre,
 Que le gardent les cieux pour tomber sanguinaire
 Sur toi, monstre effronté, lorsque tous tes péchés
 Seront mûrs, ne pourront se trouver empêchés
 D'avoir preuve sur toi,—sur toi, du pauvre monde
 Et le perturbateur et le génie immonde!
 Que de la conscience il te ronge le ver,
 Et façonne ton âme aux tourments de l'enfer,
 Te faisant soupçonner tes amis comme traîtres,
 Et tous tes ennemis te les donnant pour maîtres.
 Que jamais le sommeil de ton œil faux, fatal,
 Ne puisse te donner le soulas, le régal
 Excepté, cependant, quand par une nuit sombre
 Devant toi surgira pour effrayer ton ombre
 De noirs et laids démons peuplé . . . tout un enfer
 Qui viendra t'agonir et torturer ta chair.
 Avorton malvenu qui fus dès ta naissance
 Estampillé poureau, perpétuelle offense
 Et de ta mère au sein, et de ton père aux reins,
 Toi vil chiffon d'honneur! . . . le plus laid des humains! . . .

GLOSTER.

Marguerite!

LA REINE MARGUERITE.

Richard!

GLOSTER.

Ha !

LA REINE MARGUERITE.

Point je ne t'appelle.

GLOSTER.

Alors te dis merci, car cette kyrielle
De noms des plus amers, je les prenais pour moi.

LA REINE MARGUERITE.

Mais, oui dà, tous ces noms je te les donne à toi ;
Ma malédiction n'est pas complète encore !...

GLOSTER.

Je la complète alors . . . sois maudite pécore !

LA REINE ELISABETH.

Contre vous tourne ainsi la malédiction.

LA REINE MARGUERITE.

O pauvre reine peinte ! . . . ô lamentation !
Qui fait dans ce moment jabot de ma fortune,
Pourquoi mettre du sucre, et sans raison aucune
Dessus cette araignée au ventre rebondi ?
Ne vois-tu son filet ? . . . Dans l'ombre il est ourdi,
Sotte ! archi-sotte ! va ! mais dà ! c'est pour t'occire
Que tu mets un couteau dans la main du beau sire !
Viendra bientôt le jour où tu m'appelleras
Pour t'aider à maudire, à flétrir ce Judas,
Ce bossu, ce crapaud vénéneux et bancroche.

HASTINGS.

Femme ! de tes caquets referme la sacoche.
Nous avons tous assez de ton pompeux courroux.

LA REINE MARGUERITE.

Que de mes maux la honte elle tombe sur vous !

RIVERS.

Si vous aviez ce que vous méritez, madame,
Vous sauriez du devoir ne pas fausser la gamme.

LA REINE MARGUERITE.

Oh ! ce que je mérite, oh oui ! si je l'avais
Je serais votre reine, et vous tous mes sujets.

DORSET.

A quoi sert, mes seigneurs, disputer avec elle,
Ne le voyez-vous pas ? fclée est sa cervelle !

LA REINE MARGUERITE.

Paix là, maître, marquis ; vous êtes un pantin,
Un pantin mal appris—votre titre bénin
Est un titre d'honneur qui n'a pas cours encore !...
Oh ! que votre noblesse à peine à son aurore
Mûrisse quelque peu,—vous apprendrez alors
Qu'on sait l'apprécier quand on en est dehors,
Ceux qui sont haut placés, du séjour des nuages
S'ils tombent, sont brisés en morceaux.

GLOSTER.

Propos sages !

Retenez les, marquis !... Bon conseil, par ma foi !

DORSET.

Cela vous touche autant mon doux seigneur que moi.

GLOSTER.

Oui dà ! Bien plus encor :—mais bâtie est notre aire
Sur le sommet du cèdre, immense belvédère,
Du vent elle se fiche ainsi que du soleil.

LA REINE MARGUERITE.

Et fait que le soleil il tourne en lourd sommeil.
Témoin mon pauvre fils, las ! de la mort dans l'ombre,
Ses rayons lumineux sont maintenant nuit sombre,
Grâce à ton ire, à ton implacable fureur,
Votre aire elle est bâtie en notre nid.—Seigneur !
O seigneur, Dieu qui vit cet acte illégitime,
Ah ! fais qu'il soit vengé quelque jour ce grand crime !

BUCKINGHAM.

Paix ! paix ! oh ! par pudeur ! sinon par charité !

LA REINE MARGUERITE.

La charité me manque en mon adversité,
 Depuis que vous avez détruit mes espérances,
 Ma vie est une honte et venger mes offenses
 Mon seul penser.

BUCKINGHAM.

Assez !

LA REINE MARGUERITE.

Je te baise la main
 O princier Buckingham, en signe, c'est certain,
 De ligue et d'amitié. Le sort te soit propice !
 Des torts dont je me plains tu ne fus pas complice,
 Sur toi ne tombe pas ma malédiction.

BUCKINGHAM.

Ni sur personne ici. Telle imprécation
 Ne dépasse jamais des lèvres la limite,
 Elle se fond dans l'air d'une façon subite.

LA REINE MARGUERITE.

Ah pour ma part, je crois, que devers le ciel bleu
 Une imprécation monte réveiller Dieu.
 Buckingham ! gare-toi toujours de ce cerbère,
 Quand il cajole il mord, et sa dent de vipère
 Dans les veines vous fait jaillir un noir venin
 Qui vous mène à la mort par le plus court chemin.
 N'ayez aucun contact avec ce tas de vices,
 Et la mort et l'enfer, ce sont là ses milices.

GLOSTER.

Monseigneur Buckingham que dit elle de mal
 Cette femme là bas ?

BUCKINGHAM.

Moins que rien, au total,
 Et du vent et du bruit voilà son dialecte,
 Cela ne se répète alors qu'on se respecte.

LA REINE MARGUERITE.

Eh quoi ! Tu me dédaigne, aussi mon doux conseil,
 Lorsque sur ce démon je te donne l'éveil.
 Un jour hélas ! Trop tard, gardes-en souvenance,
 Alors qu'il pourfendra ton cœur par la souffrance,
 Dis-toi, que Marguerite avait quelque raison
 De te prémunir toi, contre sa trahison.
 Vivez pour être tous les sujets de sa haine
 Que la haine de Dieu, sur vous tous se déchaîne. (*Elle sort.*)

HASTINGS.

A l'entendre lancer ses malédictions,
 Se dressent mes cheveux !

RIVERS.

Ces imprécations
 Me remuent aussi moi. Comment est-elle au large ?

GLOSTER.

Je ne saurais contr' elle élever une charge,
 Ni la blamer par la sainte mère de Dieu !
 Elle a beaucoup souffert de torts—j'en fais l'aveu
 Par moi tout le premier, et j'en ai repentance.

LA REINE ELISABETH.

Je ne lui fis de mal, j'en ai la conscience !

GLOSTER.

Non, mais vous recueillez de tous ses torts le fruit.
 J'eus trop de zèle pour . . . et trop de zèle nuit,
 Obliger des ingrats ! . . . Quant au pauvre Clarence
 Sous un vil toit à pores le voilà dans l'instance
 Bel et bien remisé . . . que leur pardonne Dieu
 A ceux là qui lui font un si vilain enjeu.

RIVERS.

Belle conclusion et vertueuse et digne
 D'un honnête chrétien dans son humeur bénigne
 Priant, et souhaitant de rendre pour le mal
 Le bien.

GLOSTER.

C'est mon système . . . et je le crois moral.

(à part.)

Car si j'avais maudi, pour lancer l'anathème,
Je me serais maudi cette fois-ci moi-même.

Entre CATESBY.

CATESBY.

Dame ! De par le roi je m'en viens député,
Pour vous dire que vous attend sa majesté,
Et vous nobles seigneurs ! . . . ainsi que votre grâce ! . . .

LA REINE ELISABETH.

J'obéis Catesby—vous seigneurs sur ma trace
Veuillez-vous mettre tous.

RIVERS.

C'est devoir très loyal.

(Tous sortent hormis Gloster.)

GLOSTER.

Je me confesse à moi. J'aime à faire le mal,
Mais toujours le premier je maugrée et querelle,
De mes méchancetés, et je mets la nielle
Sur le compte d'autrui. Ça n'est pas maladroit,
Lors j'ai l'air de marcher dans un sentier bien droit.
Clarence, ce cher frère au milieu des ténèbres
C'est moi qui l'ai couché, dans mes pensers funèbres,
Et pourtant je le pleure,—oui, devant maints jobards,
Devant Hastings, Stanley ! . . . Moi, le roi des cafards,
Je dis à Buckingham, parbleu, que c'est la reine
Et tous ses alliés, qui lui font de la peine
A mon frère Clarence ! . . . et tous ses archi-sots
Ils gobent la pilule . . . Ah ! qu'ils sont donc nigauds !
Ils me poussent alors à chauffer ma vengeance
Contre Rivers et Grey, Vaughan (1) et toute l'engeance.
Mais moi de soupirer et très chrétiennement
De rappeler de Dieu ce beau commandement

1) Ce nom est monosyllable, et se prononce comme s'il était écrit : VAWU.

Qu'il faut rendre le bien même pour les injures,
 En citant à propos les saintes écritures,
 Et je parais à tous, au moins un Salomon,
 Quand à dire le vrai, je ne suis qu'un démon.

(*Entrent DEUX MEURTRIERS.*)

Mais doucement, voici, mes deux auxiliaires . . .
 Eh bien ! Comment va-t-on, mes résolus compères ?
 Chacun de vous est-il entrain, tout à fait prêt
 A finir cette affaire ? . . .

PREMIER MEURTRIER.

Oh ! oui, pour ça, de fait
 Nous venons, monseigneur, pour vous demander l'ordre
 A lui pour arriver . . . en faire un beau désordre.

GLOSTER.

Çà, c'est très bien pensé. J'ai sur moi ce mandat,
 Allez quand sera fait, parfait l'assassinat,
 Au palais de Crosby, venez mes chers messires,
 Soyez vifs en besogne, et n'écoutez ses dires,
 Clarence est beau parleur, il a de l'onction,
 Il pourrait vous toucher, faites attention !

PREMIER MEURTRIER.

Bah ! Bah ! ô monseigneur ! que nous fait sa harangue . . .
 Nous ! . . . nous jouons des mains, et non pas de la langue.

GLOSTER.

Vos yeux laissent couler des meules de moulin
 Lorsque les pleurs des sots, pleuvent en leur chagrin !
 Sus ! à votre besogne ! Oh ! garçons, je vous aime !
 Allez ! . . . Et promptement.

PREMIER MEURTRIER.

Nous reviendrons de même.

SCÈNE IV.

Une chambre dans la Tour.

Entrent CLARENCE et BRACKENBURY.

BRACKENBURY.

Qui vous donne aujourd'hui, seigneur, l'air soucieux ?

CLARENCE.

C'est que j'eus cette nuit un cauchemar affreux
 A la fois si fantasque, à la fois si terrible,
 Si rempli de hideux, de lugubre et d'horrible,
 Qu'aussi bien que je suis un fidèle chrétien,
 Une parcille nuit, oh ! comprenez le bien,
 Pour les trésors du ciel, de la terre et de l'onde,
 De jours toujours heureux pour acheter un monde,
 Ou de tout l'univers pour m'approprier l'or,
 Je ne consentirais à la passer encor.

BRACKENBURY.

Quel était donc ce songe, oh ! dites, je vous prie,
 Qui causa tant de trouble à votre seigneurie ?

CLARENCE.

Echappé de la Tour par stratagème adroit,
 Je m'étais embarqué pour passer le détroit,
 De la Bourgogne, en France, allant chercher la terre ;
 Or, en ma compagnie était Gloster, mon frère,
 Qui m'avait engagé pour pouvoir causer mieux,
 A monter sur le pont ; nous repassions tous deux
 Ce temps tumultueux de la vieille Angleterre,
 D'York et de Lancaster la dure et longue guerre
 Tout en nous promenant sur le terrain glissant,
 Que formaient les panneaux du pont sur le versant,
 Voilà que trébucha soudainement mon frère,
 Quand voulais le caler me frappant en arrière.
 Si bien que dans la mer tombai par-dessus bord.
 Oh ! pensai-je, seigneur ! quelle cruelle mort !
 Douleur de se noyer est douleur effroyable !
 Surgit à mon oreille un bruit épouvantable !
 Des morts, et par milliers me frappèrent les yeux,
 Je vis des naufragés par des poissons hargneux
 Rongés, je vis de l'or, je vis des perles fines,
 Et des bijoux sans prix, de diamants des mines,
 Dans le creux de la mer étaler leurs splendeurs.
 Dans les crânes des morts, et dans les profondeurs
 Des yeux, gisaient les uns, faisant de la prunelle
 Comme des yeux, jadis quand brillait l'éteincelle,

Semblant railler le fond de l'océan va-eux,
Et sur les ossements épars, lancer des feux.

BRACKENBURY.

Aviez-vous le loisir de votre mort à l'heure
D'épier les secrets de l'humide demeure ?

CLARENCE.

Oui, certes, je le crois, je cherchai maintefois
De l'obliger mon âme à briser ses parois ;
Mais du flot envieux la froide et rude lame
Refusa constamment son *exit* à mon âme ;
Je la sentais pourtant comme un étai de fer
Me serrer, en voulant se vomir à la mer.

BRACKENBURY.

Ne vous éveilla pas cette angoisse indicible ? ...

CLARENCE.

Non ! ... par de-là la vie, oh ! ce songe terrible
Fut prolongé. Pour lors commença l'ouragan
Qui vint saisir mon âme et la mettre au carcan.
Il me sembla passer dans la noire nacelle
En route, avec Caron, pour la nuit éternelle.
Quand enfin j'arrivai du Styx à l'autre bord,
Ce fut le fier Warwick qui m'accueillit d'abord :
" C'est le traître Clarence ! " ... a dit mon grand beau-père !
" Pour ce parjure, il n'est châtement trop sévère ! "
Warwick disparut ; puis vint rôder près de moi
Aux cheveux rayonnants, sauglants, semant l'effroi
Une ombre ... espèce d'ange ... " Ah ! " dit-il, " c'est Clarence
Le parjure, le faux, ce gibier de potence,
Qui vint à Tewksbury me donner du poignard :
" Démons ! saisissez-le ; vos tourments sans retard
Faites-les lui subir ; et toutes ces furies,
Tous ces malins esprits en hurlant des ereries
Vinrent m'environner ... si, qu'à l'horrible bruit
Je m'éveillai tremblant de cette affreuse nuit ...
Réveillé me croyant enor l'hôte du diable,
Tant fit d'effet sur moi ce songe épouvantable !

BRACKENBURY.

Ce songe pouvait bien effrayer un grand cœur,
Rien qu'en vous écoutant, moi, je frémis, seigneur.

CLARENCE.

C'est que, Brackenbury, moi, j'ai fait de ces choses
Qui ne préparent pas à l'âme un lit de roses ;
Tout cela pour Edouard qui m'en sais gré très peu !
Si ne puis apaiser ta justice, ô mon Dieu !
Oh ! fais que sur moi seul retombe ta colère,
Epargne mes enfants . . . leur innocente mère ! . . .
Doux gardien ! oh ! mon âme encore a tant d'émoi
Que je voudrais dormir . . . Ici reste avec moi.

BRACKENBURY.

Je resterai, seigneur, le bon Dieu vous accorde
Sommeil réparateur, dans sa miséricorde !

(Clarence s'endort sur une chaise.)

Les heures de repos la douleur les détruit,
Elle occit le matin, et du jour fait la nuit ;
Contre soucis nombreux les princes, c'est notoire,
N'ont en réalité que leurs titres . . . pour gloire ;
Honneur extérieur, tracas intérieur,
Tel à vrai dire il est le bilan d'un seigneur,
Si que, hors le fion de Dame Renommée,
Infime nom vaut mieux que des soucis l'armée.

Entrent les deux MEURTRIERS.

PREMIER MEURTRIER.

Holà ! . . . qui est ici ? . . .

BRACKENBURY.

Que demandes-tu, mon gaillard ? Et comment es-tu parvenu
jusqu'ici ?

PREMIER MEURTRIER.

Je voudrais causer avec Clarence, et je viens ici avec mes
jambes.

BRACKENBURY.

Plus que ça de concision ? . . .

DEUXIÈME MEURTRIER (*à Brackenbury*).

Vaut mieux, être concis, qu'être un trop grand parleur !

(*S'adressant à son compagnon.*)

Montre-lui le mandat, après ça, serviteur !

(*Le mandat d'arrêt est remis à Brackenbury qui le lit.*)

BRACKENBURY.

Ce mandat dont je viens de prendre connaissance,

M'ordonne entre vos mains de remettre Clarence.

Je ne chercherai pas en raisonner l'objet,

Préférant rester neutre, être innocent du fait.

Adonc voici les clés, endormi voilà l'homme,

Je vais trouver le roi, lui raconter en somme,

Qu'entre vos mains ainsi j'ai remis mon dépôt.

PREMIER MEURTRIER.

Messire, le pouvez, c'est sage, et c'est fait tôt ;

Adieu ! (*Brackenbury sort.*)

DEUXIÈME MEURTRIER.

Bon ! le poignarderons-nous pendant qu'il dort ?

PREMIER MEURTRIER.

Pour ça non !... il dirait en s'éveillant que c'est une poltronnerie de notre part.

DEUXIÈME MEURTRIER.

En s'éveillant !... mais bête ! Il ne se réveillera qu'au jour d'un jugement dernier.

PREMIER MEURTRIER.

Il n'en dira pas moins que nous l'avons assassiné tandis qu'il dormait.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Ta manière de mettre en avant ce mot de jugement a créé en moi une sorte de remords.

PREMIER MEURTRIER.

He quoi ! aurais-tu peur ?

DEUXIÈME MEURTRIER.

Pas peur de le tuer, puisque j'ai mandat à cet effet ; mais peur

d'être damné pour l'avoir occis, ce dont nul mandat ne saurait me garantir.

PREMIER MEURTRIER.

Je te croyais résolu.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Oui dà !... à le laisser vivre.

PREMIER MEURTRIER.

Je vais retourner auprès du duc de Gloster et lui dire...

DEUXIÈME MEURTRIER.

Non pas je te prie, arrête un peu. J'espère que cette humeur sainte qui me prend, passera tout à l'heure ; d'ordinaire cela ne m'empoigne que pendant juste le temps qu'il faut pour compter vingt.

PREMIER MEURTRIER.

Comment te sens-tu maintenant ?

DEUXIÈME MEURTRIER.

Par ma foi, il reste encore en moi certaine lie de la conscience.

PREMIER MEURTRIER.

Songe à la récompense qui nous attend, quand l'acte sera fait... et parfait.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Allons ! c'est décidé, il mourra. J'avais oublié qu'il s'agissait de récompense.

PREMIER MEURTRIER.

Où s'est fourré ta conscience maintenant ? Hein !...

DEUXIÈME MEURTRIER.

Dans la bourse du duc de Gloster.

PREMIER MEURTRIER.

En sorte que quand il ouvrira sa bourse pour nous donner notre récompense ta conscience prendra sa volée ?

DEUXIÈME MEURTRIER.

N'importe !... qu'elle aille au diable !... Il se trouvera bien quelque bonne âme pour la remiser, pour lui donner au besoin la nichée.

PREMIER MEURTRIER.

Mais si elle s'avisait de revenir au gîte ?

DEUXIÈME MEURTRIER.

Je ne la recevrais pas, je ne m'y froterais plus. La conscience ! ... mais dà ! ... c'est une chose dangereuse qui vous fait d'un homme un poltron. Un homme ne saurait voler sans qu'elle ne l'accuse ; un homme ne saurait jurer sans qu'elle ne le reprenne ; un homme ne peut coucher avec la femme du prochain sans qu'elle ne le trahisse. La conscience ! ... c'est un esprit plein de pudeur qui rougit, et qui fait émeute dans la poitrine d'un homme ; cela vous entoure d'obstacles ; c'est elle qui m'a fait rendre une fois une bourse remplie d'or que j'avais trouvé par hasard ; cela vous réduit à la mendicité l'homme quelqu'il soit qui l'héberge ; on la chasse de tous les bourgs, de toutes les cités comme un quelque chose de dangereux ; et l'homme qui veut vivre à son aise et se donner du bon temps, s'efforcera de se suffire à lui même, et de s'en passer entièrement.

PREMIER MEURTRIER.

Sapristi ! ... En ce moment même je la sens se mettre à cheval sur mon dos ; vrai ! j'en ai plein le dos ! ... elle me taquine, et tâche de me persuader de ne pas occire le duc.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Accueille le diable en ton esprit, mais garde toi de croire à tout ce qu'il dit ; il ne s'insinuerait auprès de toi que pour te créer ... des soupirs.

PREMIER MEURTRIER.

Je suis solidement bâti, il ne prévaudra pas sur moi.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Voilà qui est parlé comme un galant homme qui respecte sa réputation. Eh bien ! nous mettons-nous à l'œuvre ?

PREMIER MEURTRIER.

Avec la poignée de ton glaive prends-le par le dessus de la caboche, puis, sans plus de façon, jette-le dans la botte de malvoisie dans la chambre à côté.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Excellente idée !... faire de cette homme une éponge !

PREMIER MEURTRIER.

Minute !... il s'éveille !

DEUXIÈME MEURTRIER.

Frappe !...

PREMIER MEURTRIER.

Non, nous allons faire un instant la causette avec lui.

CLARENCE.

Gardien où donc es-tu ? Je voudrais une coupe

De vin.

PREMIER MEURTRIER.

Vous en aurez de quoi faire une soupe
Dans l'instant, monseigneur !

CLARENCE.

Dites, au nom de Dieu,
Qui vous êtes.... quelle est votre affaire en ce lieu ?

PREMIER MEURTRIER.

Qui je suis ?... Je suis un homme tout comme vous.

CLARENCE.

Mais pas royal comme moi.

PREMIER MEURTRIER.

Pas plus que vous n'êtes *loyal* (1) comme nous.

CLARENCE.

Ta voix rude et stridente a l'éclat du tonnerre,
Mais humble est ton regard.

PREMIER MEURTRIER.

Ma voix est à l'heure qu'il est la voix du roi ; mon regard
est mon regard à moi !

(1) *Loyal*.—Fidèle aux intérêts du roi.

CLARENCE.

De façon mortuaire
 Pourquoi parler ainsi ?... Pourquoi cette fureur
 Dans vos yeux qui s'allume ?... et pourquoi la pâleur
 Qui rend sombres vos fronts, votre air atrabilaire...
 Ici qui vous envoie, et qu'y venez-vous faire ?...

LES DEUX MEURTRIERS.

Ici vous venons pour, pour—

CLARENCE.

Pour m'assassiner !

LES DEUX MEURTRIERS.

Eh ! mais oui ! c'est pour ça !

CLARENCE.

De me dire cela, vous n'avez pas le cœur,
 Et vous auriez le cœur de me tuer... d'honneur !
 Vous ne me tuerez pas... quelle fut mon offense
 Envers vous, mes amis ?

PREMIER MEURTRIER.

Sans la moindre doutance,
 Je le dis au nom de mon camarade et moi,
 Ne nous fites offense à nous... mais bien au roi.

CLARENCE.

Avec le roi dans peu je serai bien encore !

DEUXIÈME MEURTRIER.

Non jamais, doux seigneur, vous ne verrez l'aurore
 D'un nouveau jour,—adonc vite à la mort
 Préparez-vous.

CLARENCE.

Voyons ! Répondez-moi d'abord...
 Tous les deux êtes-vous, choisis de par le monde
 Pour tuer l'innocent ? Mais ce serait immonde !
 Quel crime ai-je commis ? Juge de quel district
 A de la mort sur moi prononcé le verdict ?
 Avant que de la loi la complète évidence

Ait confisqué les jours du malheureux Clarence,
 Mais c'est très illégal de lui parler de mort,
 De vouloir le tuer par le droit du plus fort !
 Par le sang précieux du Christ donc je vous somme
 De déguerpir tous deux ; je vous le dis, foi d'homme !
 L'acte que projetez est damnable action !

PREMIER MEURTRIER.

L'acte que nous ferons, faites attention,
 Nous le ferons . . . par ordre . . .

DEUXIÈME MEURTRIER.

Et nous tenons cet ordre

De notre roi.

CLARENCE.

Vassal ! Dans sa miséricorde
 Dieu ! le grand roi des rois, aux tables de sa loi
 Inscrit cet édit : “ Tu ne tueras pas, toi ! . . . ”
 Veux-tu donc repousser ce saint édit en somme,
 Pour accomplir le vœu, l'ordre brutal d'un homme ?
 Prends garde, car il est aussi le Dieu vengeur
 Contre qui de sa loi se fait le contempteur.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Sur toi, c'est ce qui fait, qu'il lance sa vengeance,
 Et pour un meurtre, et pour ton manque d'allégeance ;
 Tu fus parjure, et tu fis fi de ton serment,
 Enfin elle a sonné l'heure du châtement !

PREMIER MEURTRIER.

Tu l'as brisé ton vœu—qui plus est, comme un traître
 Tu décousis la peau du fils du roi ton maître.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Que tu devais défendre . . .

PREMIER MEURTRIER.

Après ça, t'as beau jeu
 Sur nous deux d'appeler la vengeance de Dieu,
 Quand tu foulas sa loi dans un degré si proche ?

CLARENCE.

Pour le compte de qui—je m'en fais un reproche,
 Hélas ! ai-je commis cet acte si vilain ?
 Pour Edouard, mon frère . . . oui, pour lui, c'est certain !
 Ce n'est pas pour cela, certes qu'il vous envoie,
 Car dans ce péché là, lui-même il eut sa joie ! . . .
 Si Dieu veut se venger par hasard de ce fait,
 Il le fera, non pas, par un acte secret
 Mais bien publiquement ;—et de cette querelle
 A néant il mettra la trop vive étincelle ! . . .

PREMIER MEURTRIER.

Et qui donc de toi fit un sanguinaire agent
 Quand à Plantagénêt, à ce prince élégant,
 Toi, tu donnas la mort ?

CLARENCE.

Et l'amour de mon frère,
 Et le diable et ma rage !

PREMIER MEURTRIER.

Eh bien ! voici l'affaire :
 C'est l'amour de ton frère, aussi notre devoir
 Qui nous incitent nous à t'égorger ce soir.

CLARENCE.

Ne me détestez pas, si vous aimez mon frère.
 Moi je l'aime mon frère, en pensant à mon père.
 Si vous êtes loué, mon Dieu ! pour de l'argent,
 Allez trouver Gloster—il sera mon agent,
 Vous récompensera pour m'accorder la vie,
 Mieux qu' Edouard encor pour savoir son envie
 Satisfaite par vous.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Vous vous trompez, seigneur !
 Votre frère Gloster, ma parole d'honneur !
 Vous déteste.

CLARENCE.

Oh ! que non ! Bien au contraire, il m'aime !
 Allez-vous en vers lui.

LES DEUX MEURTRIERS.

Nous irons tout de même !

CLARENCE.

Dites-lui que lorsque notre père princier
York, bénit ses trois fils, York ce grand Justicier !
Et qu'il nous enjoignit du profond de son âme
D'entretenir tous trois de l'amitié la flamme,
Il était loin alors las ! de pouvoir penser
Qu'un jour pourrait les voir entr'eux se diviser ;
Gloster, à ce penser, sus ! versera des larmes.

PREMIER MEURTRIER.

Des meules de moulin, pour calmer nos alarmes,
Ainsi qu'il nous a dit qu'il en fallait verser,
Lorsque nous vous aurions entendu croasser.

CLARENCE.

Ne le calomniez, car il est bon . . . mon frère.

PREMIER MEURTRIER.

Aussi bon que la neige alors que l'on opère,
En août la moisson. Là ! vous êtes un fou,
Il nous envoie ici pour vous couper le cou.

CLARENCE.

Cela ne se peut pas ! Il a versé des larmes.
Sur mon malheureux sort, dissipant mes alarmes,
Au milieu des sanglots me jurant qu'il ferait
Pour me sortir d'ici, tout autant qu'il pourrait.

PREMIER MEURTRIER.

Eh ! mais, c'est ce qu'il fait alors qu'il vous délivre
Des ennuis incombents à l'homme qui doit vivre,
Et qu'il vous fait aller en poste vers le ciel.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Allons, mon doux seigneur, c'est là l'essentiel.
Avec Dieu mettez-vous ce qui s'appelle en règle,
Car il vous faut mourir, ce n'est pas jeu d'espiègle !

CLARENCE.

Comment au cœur as-tu si bénin sentiment
 Que de me conseiller de faire en ce moment
 Avec le créateur ma paix, quand tu te mets en guerre
 Avec Dieu,—m'égorgeant de façon si sommaire !
 Ah ! messires, songez, oui, songez-y tous deux
 De ce meurtre sur vous tombera l'odieux.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Que nous faut-il donc faire ?

CLARENCE.

Il faut sauver vos âmes,
 En vous laissant toucher.

PREMIER MEURTRIER.

Nenni ! ne sommes femmes,
 Pour nous laisser toucher ; ne sommes des poltrons !

CLARENCE.

De crimes ne soyez non plus des fanfarons.
 Ne se laisser toucher est, par le fait, atroce,
 C'est le penchant brutal de l'animal féroce.
 Lequel de vous, fût-il fils de prince ou de roi
 Privé de liberté, comme je le suis, moi,
 Si dà deux meurtriers comme vous, dans l'espèce,
 Venaient pour le tuer, n'aurait dans sa détresse
 Des mots pour supplier qu'on ne lui fit pas tort,
 Qu'on lui donnât la vie, et non certes la mort ?

(S'adressant au Deuxième Meurtrier.)

Dans tes regards, ami, je lis quelqu' espérance,
 J'y vois de la pitié, j'y vois de la clémence.
 Oh si, par accident, ton œil n'est pas flatteur,
 Oh viens de mon côté, fais-toi mon protecteur,
 Fais pour mon pauvre moi, dans cette circonstance,
 Ce que, rôles changés, je ferais sans doutance
 Pour toi ! . . . quel mendiant ne ferait charité,
 A prince, hélas ! réduit à la mendicité !

DEUXIÈME MEURTRIER.

Monseigneur ! monseigneur, regardez en arrière !

PREMIER MEURTRIER.

Tiens ! attrape cela ! puis cela, mon compère !
Si ça ne suffit pas—je fais de ce tonneau
De vin de malvoisie à ton corps un tombeau !

(Il poignarde Clarence et sort avec le cadavre.)

DEUXIÈME MEURTRIER.

Trop vite expédiée—une action sanglante !
Son terrible penser me choque et m'épouvante !
Que je voudrais pouvoir de cet assassinat,
Moi, me laver les mains !... Déplorable attentat !...

Rentre le PREMIER MEURTRIER.

PREMIER MEURTRIER.

Bouder à la besogne !... Eh bien donc, qu'est-ce à dire ?
Pardieu ! Le duc saura votre tiédeur, messire !

DEUXIÈME MEURTRIER.

Avoir sauvé son frère, oh ! je voudrais ce soir
Que cela fut—et que le duc put le savoir.
Va lui dire mon dire, et prends la récompense !...
Que soit occis Clarence, oh j'ai grand' repentance ! *(Il sort.)*

PREMIER MEURTRIER.

Et moi je n'en ai pas du tout de repentir !
Va-t'-en ! va-t'-en poltron ! Moi je m'en vais enfuir
Dans quelque trou béant celui qui fut Clarence,
Et toucher mon guerdon, ma douce récompense ;
Après quoi m'en irai quelque part, loin d'ici,
Il y fera bientôt trop chaud... c'est mon souçi. *(Il sort.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Londres. Un Salon dans le Palais.

Entrent LE ROI EDOUARD (malade, et soutenu par des serviteurs), LA REINE ELISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GREY, et autres.

LE ROI EDOUARD.

De bon travail, je crois, j'ai fait bonne journée,
Tous continuez-en, vous autres, la lignée,
Vous messires les pairs!... Moi, j'attends chaque jour
Du divin Rédempteur une ambassade pour
Me racheter d'ici, purifier mon âme,
Et devers le ciel bien la reporter sa flamme.
Au ciel je monterai certes, bien plus en paix.
Si de tous mes amis j'ai fait des satisfaits.
Rivers et vous Hastings abjurez votre haine.
Et donnez-vous la main.

RIVERS.

De manière soudaine
Par le ciel je le fais.

HASTINGS.

De même bonne foi
Je dis *Amen!*

LE ROI.

Ne vous jouez de votre roi,
De peur que celui-là, des rois le roi suprême,
Si vous vous parjurez n'en jette l'anathème
Sur vous! Et ne vous fasse en un court avenir,
Sur vos perversités l'un par l'autre périr.

HASTINGS.

Puissé-je prospérer, aussi bien que je jure
Parfaite affection.

RIVERS.

Moi, de l'amitié pure
Je garde pour Hastings le tribut en mon cœur.

LE ROI EDOUARD.

Et vous, madame aussi, faites-nous la faveur
A nul de ces seigneurs de ne garder rancune.
Dorset et Buckingham ce fut votre fortune
D'être l'un envers l'autre un peu par trop hargneux,
Abjurez une haine,--indigne de tous deux.
Femme! Aimez Lord Hastings,—permettez, je vous prie,
Qu'il vous baise la main.

LA REINE ELISABETH.

Oui! Plus de brouillerie,
Du passé, Lord Hastings, ne veux me souvenir,
Pour moi, ni pour les miens;—sachons tous nous chérir!

LE ROI EDOUARD.

Embrassez-le Dorset.—Hastings soyez aimable
Avec ce cher marquis.

DORSET.

Affection durable
Envers mylord Hastings, voilà mon sentiment.

HASTINGS.

Je jure aussi d'aimer Dorset loyalement.

(*Il embrasse Dorset.*)

LE ROI EDOUARD.

Maintenant Buckingham rends heureuse mon âme,
En les embrassant tous, les parents de ma femme,
Et que je sois témoin de votre bon accord.

BUCKINGHAM.

A ce, je dis *Amen*, et sans le moindre effort.

(*S'adressant à la Reine.*)

Quand je deviendrai froid envers vous et les vôtres,
Me punisse le ciel par la haine des autres,
Que je ne puisse alors compter sur un ami,
Que mon plus cher ami, tourne mon ennemi.

(*Il embrasse Rivers et autres.*)

LE ROI EDOUARD.

C'est un vrai cordial pour le cœur d'un malade,
 Que ce vœu, Buckingham, et que cette accolade ;
 Notre frère Gloster nous manque seulement,
 Pour compléter la paix signée en ce moment.

BUCKINGHAM.

Votre royal désir, sus va se satisfaire ;
 Arrive à point nommé près de vous, votre frère !

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

A mon souverain roi, bonjour ! bien le bonjour !
 A la reine, bonjour ! A chacun tour à tour
 Princes et pairs, bonjour !

LE ROI EDOUARD.

Nous avons passé, frère.

Un jour très bien rempli, trois fois heureux, à faire
 Actes de charité : nous avons en ce jour,
 Converti la colère et la haine en amour,
 Parmi ces pairs gonflés de leur trop d'importance,
 Et de chacun les torts font place à l'indulgence.

GLOSTER.

C'est un digne labour, mon seigneur souverain.
 De ces nobles, parmi tout le brillant essaim,
 S'il en existe un seul envers qui, dans ma rage,
 On même à mon escient, j'ai jamais fait outrage,
 En présence du roi, je désire avec lui
 Me reconcilier, éteindre son ennui.
 Car, c'est la mort pour moi de rester en bisbille
 Avec qui que ce soit, pour injure ou vétille ;
 De tous, et d'un chacun, c'est mon ambition,
 Je désire avant tout, gagner l'affection,
 Et d'abord je demande à vous la paix, madame,
 Que je veux acheter, hautement le proclame,
 Par mon servage, aussi par un vrai dévouement :
 De vous noble cousin Buckingham, mêmement :
 Et de vous Lord Rivers, de tout cet assemblage.

De vous aussi Lord Grey—ne veux qu'aucun nuage
N'existe entre nous, ducs, comtes, marquis, seigneurs,
Je veux fraterniser avec tous vos bonheurs,
Je n'ai de haine plus qu'enfant qui vient de naître,
A Dieu je dis merci de ce nouveau bien-être !

LA REINE ELISABETH.

Ce jour sera gardé par nous, dans l'avenir
Comme un saint jour de fête, et de doux souvenir.
Mon souverain seigneur, que daigne Votre Altesse
Recevoir à nouveau Clarence en sa liesse.

GLOSTER.

Madame ! y pensez-vous ? Offris-je mon amour
Pour être bafoué devant toute la cour,
Et de mon souverain en la noble présence ?
Qui ne sait qu'il est mort l'aimable duc Clarence ?
(Tressaillement général.)
Mépriser sa dépouille—oh ! c'est lui faire tort !

LE ROI EDOUARD.

Qui ne sait qu'il est mort ?... Mais qui sait qu'il est mort ?

LA REINE ELISABETH.

Ciel qui voit tout ! quel monde est-il donc que ce monde ?

BUCKINGHAM.

Dis, ma pâleur, Dorset, est-elle aussi profonde
Que d'autres la pâleur ?

DORSET.

Mon bon et cher seigneur
De chacun et de tous blafarde est la pâleur !

LE ROI EDOUARD.

Clarence est-il donc mort ? Contremandé fut l'ordre !

GLOSTER.

Mais lui, pauvre garçon, du sacrement sans l'ordre,
Par votre ordre, il est mort. Par un Mercure ailé
Votre ordre fut porté. Par quelque peu zélé,
Par messenger boiteux, fut porté le contre-ordre,

Qui vint hélas ! trop tard pour empêcher que l'ordre
 Ne fut exécuté. Qu'il plaise donc à Dieu
 Que nul être moins noble—oh ! oui, c'est là mon vœu,
 Et moins près par le sang du trône—ait une chance
 Bien moins sanglante hélas . . . que le pauvre Clarence,
 Pouvant mériter pire, en ayant le soulas
 De vivre parmi ceux qu'on ne soupçonne pas !

Entre STANLEY.

STANLEY (*s'agenouillant*).

Pour services rendus, souverain ! une grâce !

LE ROI EDOUARD.

Je te prie ! oh ! la paix ! . . . mon âme en sa disgrâce,
 Est pleine de douleur.

STANLEY.

Ne me leverai pas
 Avant que vous, mon roi, n'entendiez le cas.

LE ROI EDOUARD.

Alors ce que tu veux, dis-le, dis-le bien vite.

STANLEY.

Le pardon, souverain ! d'un acte très licite,
 D'ailleurs ; un serviteur de ma noble maison,
 Ayant pour lui le droit,—le droit et la raison,
 A tué ce matin turbulent gentilhomme
 Qui du duc de Norfolk était naguère un homme.

LE ROI EDOUARD.

Ai-je une langue pour condamner à la mort
 Mon frère,—et cette langue aurait-elle pas tort
 De pardonner soudain à misérable esclave ?
 Mon frère n'a tué personne, il fut un brave,
 Hélas ! sa faute fut, en penser seulement,
 Et sa punition fut un dur châtement !
 Quelqu'un vint-il alors, dans ma chaude colère,
 S'agenouiller ainsi, plaider pour mon doux frère !
 Qui m'a dit, rappelé—que lui—dans son émoi,
 Le tout puissant Warwick, l'abandonna pour moi ;

Qui m'a, de Tewksbury, sur le champ de bataille
 Rappelé ses hauts faits—lorsque, vaille que vaille,
 Oxford m'eut abattu. C'est lui qui m'a sauvé!
 En me disant : “ *Sois roi, mon très cher frère—Ace!* ”
 Qui donc m'a rappelé dans ce jour de détresse,
 Combien alors pour moi fut grande sa largesse!...
 Quand nous gisions tous deux, presque gelés à mort.
 Comment toujours ardent, lui, pour mon reconfort,
 De ses chauds-vêtements m'enveloppa lui-même
 Restant nud, et du vent froid bravant l'anathème!
 Une colère, un rien, un insensé courroux,
 Est venu l'éloigner de moi. Pas un de vous
 N'a su se souvenir, et prendre sa défense,
 Et m'empêcher de faire à Dieu si forte offense!
 Mais quand vos charretiers, vos ignobles vassaux,
 Dans leur ivrognerie ont fait vilains assauts,
 Du divin Rédempteur défigurant l'image,
 A genoux vous voilà criant pour cet outrage :
 Pardon! merci! pardon! Il me faut l'accorder
 Injustement— et nul n'est venu demander
 Un pardon, un répit pour mon malheureux frère!
 Pauvre âme! moi non plus je n'eus une prière
 Pour toi, mon cher ami! Le plus fier d'entre nous
 Reçut de lui service.... Et nul à mes genoux
 N'est venu m'implorer pour lui sauver la vie.
 Clarence avait-il donc excité votre envie?
 O Dieu pour ce méfait ne sévis contre moi.
 Allons! venez Hastings, vers la chambre du roi
 De notre royauté conduire l'apparence,
 Royauté bien déchue!... Hélas! pauvre Clarence!...
 (*Le Roi, la Reine, Hastings, Rivers, Dorset et Grey sortent.*)

GLOSTER.

De la témérité! voilà le fruit pourtant!
 Avez-vous remarqué comme dans un instant
 Ces coupables parents de madame la reine
 Pâlirent.... apprenant de façon si soudaine
 De Clarence la mort? Ils ont poussé le roi
 De l'indigne action à leur faire l'octroi,
 Oh! Dieu se vengera sur eux, n'en ai doutance.

Irons-nous, chers seigneurs, dans cette circonstance
Consoler Édouard ?

BUCKINGHAM.

Oui, nous vous suivons tous.

SCÈNE II.

Londres. Un Salon dans le Palais.

*Entrent la DUCHESSE D'YORK, avec un FILS et une FILLE de
CLARENCE.*

LE FILS.

Notre père est-il mort ? Grand' maman, dites-nous ?

DUCHESSE D'YORK.

Non, mon garçon.

LA FILLE.

Alors pourquoi verser des larmes,
Et vous frapper le sein ? Pourquoi dans vos alarmes,
S'écrier : " O Clarence ! ô mon malheureux fils ! "

LE FILS.

Pourquoi nous regarder vos yeux de pleurs remplis,
Nous traiter d'orphelins, reprouvés sur la terre,
S'il est vrai que vivant soit eneor notre père ?

DUCHESSE D'YORK.

Mes tout gentils cousins vous me comprenez mal,
Je déplore du roi le destin anomal,
Et non, dans ce moment, la mort de votre père,
Sur un mal sans remède, il n'est pas nécessaire
De trop se lamenter

LE FILS.

Done notre père est mort !
Le roi, mon oncle, alors, le roi nous a fait tort.
Dieu vengera bientôt sans doute, cette offense,
Oh ! je l'implorerai pour toi, noble Clarence !

LA FILLE.

Et moi pareillement.

DUCHESSÉ D'YORK.

Paix, mes enfants, le roi
 Vous aime bien, pauvrets ! Vous, si peu profonds quoi !
 Et si superficiels que vous ne pourriez guère
 Deviner qui causa la mort de votre père !

LE FILS.

Si, chère grand' maman, nous le pouvons de fait !
 Car mon oncle Gloster, m'a dit lui, que c'était
 Le roi, le méchant roi, qui, poussé par la reine
 Avait imaginé, pour assouvir sa haine
 Des accusations pour le mettre en prison.
 Mon bon oncle, en parlant de cette trahison,
 Pleurait, en me plaignant, il me baisa la joue
 Et me dit : " Cher neveu, pour toi je me dévoue,
 De toi je prendrai soin, comme un père vraiment,
 Et comme mon enfant t'aimerai tendrement."

DUCHESSÉ D'YORK.

Sous dehors si calins dire que l'imposture
 Cache le vice, aussi du serpent la piqure !
 Il est mon fils, oui bien ! Mais c'est honte pour moi
 De l'avoir allaité ce fourbe par ma foi !

LE FILS.

Mon oncle, pensez-vous, dissimulait, grand' mère ?

DUCHESSÉ D'YORK.

Oui certes, mon garçon, et de belle manière !

LE FILS.

Je ne saurais le croire. Ah mais ! quel est ce bruit ?

Entrent la REINE toute éplorée, suivie de RIVERS et de DORSET.

LA REINE ELISABETH.

Qui pourrait m'empêcher du malheur dans ma nuit
 De pleurer, de gémir et de jeter le blâme
 Sur mon si triste sort, de tourmenter mon âme !

DUCHESSÉ D'YORK.

Que veut dire ce rude et sinistre transport ?

LA REINE ELISABETH.

Qu' Edouard mon seigneur, le roi ton fils est mort.
 Pourquoi donc, les rameaux, quand morte est la racine,
 Poussent-ils à nouveau ? Lorsque par la vermine
 Est détruite la sève et s'en vient à manquer,
 Pourquoi donc ne sait-il à propos abdiquer
 L'arbre—et ne voit-on pas se dessécher ses branches
 Sous la fureur des vents tombant comme avalanches ?
 Que si vous voulez vivre ? Eh bien ! lamentez-vous !
 Si vous voulez mourir ? . . . Abrégez, entre nous,
 Afin que vers le roi s'envolent nos deux âmes,
 Vers ce nouveau royaume où s'épurent nos flammes,
 Où les instincts mondains dorment dans le repos,
 Où s'éteint la vengeance, où sont finis nos maux !

DUCHESSÉ D'YORK.

Ah ! je prends intérêt à ta douleur amère.
 Car de ton noble époux, hélas ! je fus la mère !
 D'un bien digne mari, j'à j'ai pleuré la mort,
 Et vécu de chagrins, n'ayant pour reconfort
 Que de le regarder survivre en ses images.
 Voilà que deux miroirs de mêmes fascinages
 Fêlés, sont par la mort, mis en morceaux soudain,
 Et pour me consoler, une glace sans tain
 Me reste seule . . . hélas ! une glace trompeuse
 Où se reflète impure, une âme ténébreuse.
 Veuve, tu restes mère,—et tes deux chers enfants
 Pour ta douleur sont là soulas adoucissants . . .
 La mort a de mes bras enlacés comme vrilles
 Arraché mon époux,—maintenant deux béquilles
 Edouard et Clarence, à mes deux faibles mains
 En les ôtant, la mort me fait tristes destins.
 J'ai cause plus que toi de chagrins sans doutance,
 Donc étouffe les cris de ta désespérance.

LE FILS.

Tante ! vous n'avez pas du tout pleuré la mort
 De notre pauvre père ; et vous avez eu tort,
 De nos larmes pourquoi nous ferions-vous l'aumône ?

LA FILLE.

De notre désespoir, nul de vous, près du trône
 Ne s'inquiéta mie, aussi votre douleur
 De veuve, ne peut pas faire en nous naître un pleur.

LA REINE ELISABETH.

Pour mes cruels chagrins ne me prêtez pas d'aide ;
 Oh ! de mes yeux les pleurs content sans intermède
 Pour mon cher Edouard, pour mon très cher seigneur,
 Pour mon roi tant chéri, pour l'aimé de mon cœur.

LES ENFANTS.

Hélas ! sur notre père !

DUCHESSÉ D'YORK.

Hélas ! et sur Clarence
 Et sur notre Edouard.

LA REINE ELISABETH.

En lui, notre espérance
 Était. Il est parti.

DUCHESSÉ D'YORK.

Tous deux ils sont partis !
 Tous les deux ils sont morts, nos bonheurs sont finis !

LA REINE ELISABETH.

Veuve eut-elle jamais une perte aussi chère !

LES ENFANTS.

Orphelins eurent-ils jamais plus de misère !

DUCHESSÉ D'YORK.

Quelle mère eut jamais à porter à la fois
 Tant de chagrins divers, si pénibles émois !
 De ces chagrins épars, oh ! moi je suis la mère,
 Je les résume en moi, j'en ai la somme entière !
 Elle pleure Edouard ! . . . Moi, je le pleure aussi,
 Moi, je pleure Clarence Elle n'a de souci
 Pour cet affreux trépas. Aussi pleurent Clarence
 Ces deux bambins et moi comme surabondance,

Moi, je pleure Edouard . . . Eux ! ne le pleurent pas !
 O tous trois de vos pleurs vous m'accablez, hélas !
 Et de vos pleurs pourtant moi je suis la nourrice !
 Mon bonheur de jadis est mon plus grand supplice !

DORSET (*à la Reine Elisabeth*).

Mère ! consolez-vous ! . . . c'est aller contre Dieu
 Que de se rejimber toujours contre son vœu.

RIVERS (*à la Reine Elisabeth*).

Dame ! daignez penser en mère scrupuleuse,
 Au prince votre fils. Soyez, soyez soigneuse,
 Envoyez le quérir, et qu'il soit couronné
 Immédiatement—et d'un fait spontané.
 Noyez votre douleur d'Edouard dans la tombe,
 Et d'Edouard vivant faites votre colombe.

*Entrent GLOSTER, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS,
 RATCLIFF et autres.*

GLOSTER.

O sœur ! consolez-vous ! Sur notre astre éclipsé
 Tous, nous avons regret, de dire un "*in pace* !"
 Mais ne sauraient nos pleurs le rendre à l'existence.

(*à la Duchesse d'York*.)

Oh ! madame ma mère—oh de votre présence
 Je n'avais pas l'idée. Humblement, oh de vous
 La bénédiction je l'implore à genoux.

DUCHESSÉ D'YORK.

Oh ! de par mon vouloir, oui, que Dieu te bénisse !
 Puisse-t-il t'infiltrer avec l'horreur du vice
 L'obéissance aussi l'amour vrai du devoir,
 Aussi la charité . . . Tel il est mon espoir !

GLOSTER.

Amen !

(*à part*.)

Et faire aussi qu'avec beaucoup d'années
 Je meure, après avoir eu belles destinées,
 D'une mère c'est là, la bénédiction,
 Sa grâce a-t-elle exprès fait cette omission ?

BUCKINGHAM.

Vous tous princes au front couvert de noirs nuages,
 Vous aussi nobles pairs courbés sous ces orages,
 Qui des gémissements ployez sous le fardeau,
 Reprenez vos esprits, et vivez à nouveau,
 Par l'amitié dont doux est toujours le langage,
 Bien qu' ayant dépensé dans son riche assemblage,
 La moisson de ce roi, pour calmer nos ennuis
 Sachons la récolter la moisson de son fils.
 De vos cœurs si gonflés la rancune brisée,
 Doit de ce monde faire un nouvel Elysée,
 Tous nos bons sentiments, il faut les maintenir.
 Et maintenant, seigneurs, je dis, pour en finir,
 Je crois qu'il serait bon avec suite assez mince
 D'envoyer à Ludlow quérir le jeune prince,
 A Londres et l'amener pour le couronner roi !

RIVERS.

Une suite assez mince !... Eh ! monseigneur, pourquoi ?

BUCKINGHAM.

Par les flots trop oseurs de votre multitude
 Pour ne pas de l'état risquer la quiétude ;
 L'état n'est gouverné, par trop d'émotions,
 Il ne faut éveiller jamais les passions.
 Lorsque chaque coursier exempt du joug des rênes
 Peut porter son vouloir où l'attirent ses haines,
 Il est bon ne donner aucun prétexte au mal
 Un animal sans frein, ne peut qu'être fatal.

GLOSTER.

J'espère que le roi cimentât l'alliance,
 Avec nous tous ; pour moi, j'ai pleine confiance
 Au pacte ainsi juré, j'y tiens ferme toujours !

RIVERS.

Et j'y tiens aussi moi, ce pacte a mon concours.
 Cependant comme il est tout récent, moi je pense,
 De rupture il ne faut lui donner l'apparence.
 Adonc de Buckingham je me range à l'avis,

Avec suite modeste, avec quelques amis,
Il faut aller chercher le prince

HASTINGS.

Certe, au plus vite !

GLOSTER.

Ainsi soit-il ! Allons de ce pas, tout de suite,
Nous entendre, et nommer ceux qui devront aller
A Ludlow, près du prince, et le congratuler.
Daignez venir, madame, et vous aussi ma mère,
Nous donner vos avis, importante est l'affaire !

(Tous sortent hormis Buckingham et Gloster.)

BUCKINGHAM.

N'importe qui s'en aille à Ludlow, monseigneur,
Pour Dieu ! ne restons pas tous deux chez nous, d'honneur !
Car je pense en chemin comme index à l'histoire,
Dont nous parlions naguère, et c'est obligatoire,
Du prince détacher les parents orgueilleux.

GLOSTER.

Mon moi !—mon plus que moi ! . . . mon moi plus valeureux,
Mon cher, très cher cousin, mon oracle et prophète !
Mon consistoire, et puis mon conseil et ma tête !
A toi je me confie, ainsi qu'un humble enfant.
Allons donc à Ludlow mon destin triomphant !
Car certe, il ne faut pas, que restions en arrière
En avant donc marchons ! . . . et vogue la galère ! . . .

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Londres. Dans la Rue.

Entrent DEUX CITOYENS, qui se rencontrent.

PREMIER CITOYEN.

Où si vite allez-vous ? Bonjour ! bonjour voisin !

DEUXIÈME CITOYEN.

Oh ! je le sais à peine. Avez-vous, ce matin,
Entendu bruit qui court, entendu la nouvelle ?

PREMIER CITOYEN.

Où, que mort est le roi.

DEUXIÈME CITOYEN.

Ce n'est pas bagatelle,
Par Notre Dame il vient rarement un meilleur
Roi, que celui qu'on perd ; pour ma part j'ai grand' peur
Qu'à rebours du bon sens se gouverne le monde !

Entre un autre CITOYEN.

TROISIÈME CITOYEN.

Voisins ! que Dieu vous tienne en sa garde profonde !

PREMIER CITOYEN,

Messire à vous bonjour !

TROISIÈME CITOYEN.

Edouard est-il mort ?
Est-il mort ce bon roi ?

DEUXIÈME CITOYEN.

Sur ce, nul désaccord !
Il est mort le bon roi—que Dieu nous soit en aide !
Aux maux qui vont venir je ne vois de remède.

TROISIÈME CITOYEN.

Oh ! mes maîtres ! alors préparons-nous, et tous
A voir en advenir des troubles . . . vertuchoux !

PREMIER CITOYEN.

Nenni ! nenni ! son fils du bon Dieu par la grâce
A coup sûr régnera.

TROISIÈME CITOYEN.

Las ! c'est toujours disgrâce,
De voir par un enfant un pays gouverné.

DEUXIÈME CITOYEN.

Alors qu'un bon Conseil existe,—malmené
N'est jamais un pays durant l'adolescence
D'un jeune prince, et puis dès l'instant qu'il s'élançe

A sa majorité,—l'on peut croire qu'il sait
Comment il faut régner—voyant ce qu'on a fait.

PREMIER CITOYEN.

Tel il était le cas, et l'état du royaume,
Alors que Henri VI.—d'un homme le fantôme—
Il n'avait pas neuf mois,—fut pourtant à Paris
Couronné roi.

TROISIÈME CITOYEN.

Non, non ! non, non ! mes bons amis !
Alors ce pays-ci, du bon Dieu par la grâce,
Avait d'hommes d'état une admirable classe.
Le roi d'alors avait des oncles vertueux.

PREMIER CITOYEN.

Mais aussi, celui-ci—des oncles fort nombreux
En possède ;—et cela, du côté de sa mère,
Et même aussi du côté de son père.

TROISIÈME CITOYEN.

Ces oncles mieux vaudrait du côté paternel,
Qu'ils vinssent plutôt que du côté maternel !
Plus d'émulation à savoir le plus proche
Pour nous mettre, pauvrets, nous manants, à la broche :
Cela nous touchera, je le dis, de très près . . .
Si Dieu n'y met bon ordre, et n'arrête les frais.
Oh le duc de Gloster . . . de dangers un abîme ! . . .
Il est ce royal duc !—s'élevant comme un crime,
De la reine les fils, les frères arrogants,
Et leurs nobles amis, des défrichés néants,
Si l'on pouvait sur eux asseoir solide empire,
Au pays on pourrait certe éviter le pire . . .
Mais s'ils doivent régir . . . Ce malheureux pays
Risque bien de tomber hélas ! de mal en pis !

PREMIER CITOYEN.

Tout sera pour le mieux, ne craignons les orages !

TROISIÈME CITOYEN.

Aux profondeurs des cieux quand on voit des nuages
Les hommes avisés sus ! . . . mettent leurs manteaux :

Quand les feuilles à terre émiettent leurs lambeaux,
 “ Proche est l’hiver ! ” dit l’homme : . . . et l’homme a la lumière
 En ce cas de la nuit.—l’obscure aventurière ! . . .
 Des orages soudains, surtout hors de saison,
 Font qu’on s’attend aux maux déversés à foison,
 Tout pourtant peut aller bien, si Dieu—le grand Sage,
 Le permet—mais n’ai foi, moi, dans ce beau mirage.

DEUXIÈME CITOYEN.

En vérité, les cœurs des hommes, je le dis,
 Sont tous pleins de terreur, et pleins de noirs soucis,
 C’est fâcheux de la peur en eux trouver l’empreinte.

TROISIÈME CITOYEN.

Avant de nouveaux jours perce toujours la crainte :
 Par un divin instinct, certe il en est ainsi,
 Des canaux débordant nous avons le souci
 Avant que de leur lit ne les chasse l’orage.
 Laissons aux mains de Dieu l’avenir . . . c’est plus sage !

DEUXIÈME CITOYEN.

Mais il nous faut aller devant les magistrats.

TROISIÈME CITOYEN.

Rendons-nous, mes amis, au vœu de leurs mandats.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Londres. Une Salle dans le Palais.

Entrent L’ARCHEVÊQUE D’YORK, *le jeune* DUC D’YORK,
 LA REINE ELISABETH, *et* LA DUCHESSE D’YORK.

L’ARCHEVÊQUE D’YORK.

C’est à Stony-Stratford qu’ils ont la nuit dernière
 Dû coucher,—m’a-t-on dit ; s’ils ne sont en arrière,
 Je crois qu’à Northampton, ils coucheront ce soir,
 Et dans un jour ou deux, ici pourrons les voir.

DUCHESSE D'YORK.

J'ai soif de voir le prince, et dans mon for j'espère
Qu'il a beaucoup grandi ! . . .

LA REINE ELISABETH.

Je croirais le contraire
On prétend que mon fils York atteint sa hauteur.

YORK.

Oui dà, mère ! oui dà ! . . . Mais las ! pour mon malheur !

DUCHESSE D'YORK.

Pourquoi, jeune cousin ! Règle de l'existence,
Quand on est jeune avec le temps on prend croissance.

YORK.

Grand' mère un beau soir que nous étions à souper,
Mon bon oncle Rivers se mit à s'occuper
De moi,—disant que je croissais plus que mon frère.
Dit mon oncle Gloster : çà, c'est élémentaire,
Petites herbes sont de grâce et de candeur
Des modèles exquis ; herbes dans leur hauteur
Croissent vite, c'est vrai, mais loin d'être superbes,
Ne font que des fouillis, ne sont que folles herbes !
Or, je ne voudrais pas, pousser vite . . . les fleurs
Sont lentes à pousser qui portent plus d'odeurs !

DUCHESSE D'YORK.

Par ma foi ce dicton de Gloster dans la bouche
Ne tient pas bon du tout, et même est louche :
Quand Gloster était jeune, il était paresseux,
Bien paresseux à croître, encor que désireux
De croître . . . et maintenant, mais Gloster devrait être
Pour de bon gracieux.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

De la grâce, il est maître.
Gracieuse madame.

DUCHESSE D'YORK.

Eh bien ! c'est fort heureux
Les mères cependant peuvent désirer mieux.

YORK.

Par ma foi, si l'on m'eut fait ma leçon d'avance,
De mon oncle eusse pu me gausser d'importance,
De manière à toucher sa croissance à rebours
Sans faire toutefois la patte de velours.

DUCHESSE D'YORK.

Comment donc, mon jeune York, dis-le moi, je te prie ?

YORK.

On dit—mais les "on dit!"—tiennent de la féerie,
Que mon oncle poussait—c'était prodigieux,
Si vite,—que—n'étant que moins d'une heure vieux,
Il savait assouvir et ronger une croûte :
Or, moi deux ans entiers, voyez-vous, çà dérouté,
Se passèrent sans que, moi j'obtinsse une dent.
Grand' mère, c'eut été, je crois assez mordant !

DUCHESSE D'YORK.

Qui t'a conté cela ?

YORK.

Grand' mère, sa nourrice.

DUCHESSE D'YORK.

Sa nourrice ! mais non.—c'est un fait subreptice
Elle était morte avant que tu ne fusse né.

YORK.

Si ce n'est elle alors . . . c'est que suis erroné.

LA REINE ELISABETH.

Vous êtes trop retors, garçon, trop bien pendue
Est aussi votre langue.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

A si haut point de vue
Ne traitez cet enfant.

LA REINE ELISABETH.

Ils entendent les murs !
Ça nuit de parler trop dans des temps si peu sûrs !

Entre un MESSAGER.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

Arrive un messager.--Voyons! quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Des nouvelles, seigneur, qui ne sont pas de celles
Qu'on aime à dévoiler.

LA REINE ELISABETH.

Comment va-t-il mon fils?

LE MESSAGER.

Oh! madame, très bien.

DUCHESSE D'YORK.

D'où naissent tes soucis,
Et de suite pourquoi, ne nous dis-tu ton dire?

LE MESSAGER.

C'est que dame, mon dire est affreux à redire :
Lord Rivers et Lord Grey sont avec Sir Thomas
A Pomfret envoyés.

DUCHESSE D'YORK.

Pourquoi?

LE MESSAGER.

Je ne sais pas.

DUCHESSE D'YORK.

De les emprisonner qui donc a donné l'ordre?

LE MESSAGER.

Gloster et Buckingham.

LA REINE ELISABETH.

Qui donc les force à mordre
Pour quelle offense ont-ils été mis en prison?

LE MESSAGER.

Dame ! je ne saurais en dire la raison !
 J'ai dit ce que je sais,—je n'en sais davantage ;
 A ces nobles pourquoi fait-on un tel outrage,
 Est un secret pour moi !

LA REINE ELISABETH.

Malheur ! malheur à moi !
 Tombée est ma maison, le vois dans mon émoi.
 Le tigre a maintenant saisi la douce biche,
 La tyrannie infâme, et qui sans cesse triche,
 Se rue insolemment sur le trône innocent,
 Qui ne se fait pas craindre, hélas ! l'adolescent !
 Salut destruction ! salut sang et massacre !
 C'est dans le sang des miens je le vois qu'il se sacre
 Cet infâme bandit !

DUCHESSÉ D'YORK.

Maudits ! oh ! maudits jours !
 Amenant à mes yeux des pleurs, des pleurs toujours !
 Mon époux désireux d'obtenir la couronne,
 Il a perdu la vie, en trop guignant le trône !
 Tous mes fils ont été ballotés par le sort,
 Et de malheurs sans fin allant chercher la mort :
 Entr'eux les conquérants faisant stupideguerre,
 Toujours sang contre sang, et frère contre frère !
 Courage foreené, sotté animosité
 Plutôt la mort que voir semblable atrocité !

LA REINE ELISABETH.

Allons, allons garçon, gagnons le sanctuaire,
 Madame, adieu.

DUCHESSÉ D'YORK.

Je vais avec vous.

LA REINE ELISABETH.

Pour ce faire,
 Vous n'avez de raison.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK (*à la Reine.*)

Dame, venez, venez
Au sanctuaire, et puis avec vous apportez
Votre trésor, vos biens,—Entre vos mains, madame,
Je me démetts du sceau que je garde,—et mon âme
Est pour vous. Oh! puissé-je prospérer à rebours,
Si des vôtres, de vous, je ne prends soin toujours!
Allons dame! venez, venez au sanctuaire!
(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

Londres. Une Rue.

Les trompettes sonnent. Entrent le PRINCE DE GALLES, GLOSTER, BUCKINGHAM, CARDINAL BOURCHIER, et autres.

BUCKINGHAM.

Soyez-le bien-venu, doux prince, à la lumière
De Londres.

GLOSTER.

Oh ! soyez-le bien-venu, cousin,
De mes humbles pensers vous le seul souverain,
Le chemin fatiguant, je le crois vous attriste.

LE PRINCE.

Non pas précisément ;—mais ce qui me rend triste,
C'est que d'oneles ne vois pas un concours nombreux,
Pour m'accueillir et pour me rendre plus heureux !

GLOSTER.

Doux prince la vertu sans tache de votre âge
N'a pas du monde encor su capter le langage,
Vous ne sauriez jamais distinguer, c'est certain,
Chez un homme ce qui ne se voit sur la main ;
De l'homme intérieur ne savez l'existence,
Et ce que vous voyez ce n'est que l'apparence.
Ces oncles que clamez, étaient fort dangereux,
Leurs propos certe étaient, je le dis mielleux,
Mais leurs cœurs, ils étaient faux, archi-faux, infâmes !
Dieu vous garde à jamais de si perfides âmes !

LE PRINCE.

Dieu me garde à toujours d'avoir de faux amis ;
Mais eux n'en étaient pas.

GLOSTER.

Demande d'être admis
De Londres le Lord Maire,—ainsi que c'est l'usage,
Pour présenter à vous,—cher prince, son hommage.

Entre le LORD MAIRE et sa suite.

LE LORD MAIRE.

Dieu donne à votre grâce et bonheur et santé!

LE PRINCE.

A vous tous grand merci! Joie et prospérité!

(Le Lord Maire et sa suite sortent.)

Je croyais que mon frère, York, ainsi que ma mère
De nous n'auraient été si longtemps en arrière;
Que fait-il donc Hastings?... Hastings ce paresseux!

Entre HASTINGS.

BUCKINGHAM.

Prince!... sans se presser,—Hastings vient à vos vœux!

LE PRINCE.

Soyez le bien-venu, seigneur!... quand viendra notre mère?

HASTINGS.

La reine votre mère est dans le sanctuaire,
Ainsi que votre frère... et pour quelle raison
Dieu seul le sait!... Pour moi je n'en vois l'horizon!
Il aurait bien voulu venir York, votre frère,
Mais il est retenu de force par sa mère!...

BUCKINGHAM.

Oh! fi!... quelle mesure... indicible... elle a pris!
Lord Cardinal... Daignez avec ce taet exquis
Qui vous caractérise... aller devers la reine
Lui donner le conseil, et de façon soudaine
D'envoyer le duc d'York, près de son frère roi
Apporter ses respects, apporter son émoi,
Ne tenez pas de cas, si la reine refuse,
Et par force arrachez le duc!...

LE CARDINAL.

Faites excuse,
 Seigneur de Buckingham—si mon faible discours
 Peut amener la reine à m'offrir son concours,
 Le jeune et gentil duc d'York, ici, tout à l'heure
 Sera ;—mais si ne puis de la sainte demeure
 Le convaincre à sortir,—que me défende Dieu
 De l'engager alors à quitter le saint lieu !
 Rien n'est aussi sacré que le saint sanctuaire,
 Pour qui s'y rend toujours par acte volontaire !
 Pour tout l'or du pays, de semblable péché
 Je ne voudrais jamais avoir mon nom taché !..

BUCKINGHAM.

Vous êtes, monseigneur, par trop opiniâtre
 Et par trop à cheval sur votre saint théâtre.
 Ce siècle accommodant, pesez-le gentiment,
 Ne le violez pas du tout, assurément.
 Ce sanctuaire—il est, c'est là son privilège
 L'habitude de ceux que leur bon droit protège,
 Mais le prince n'a pas le droit d'y séjourner,
 Ce n'est donc faire mal que le déterminer
 A se rendre en ces lieux au vœu de nos prières,
 Pour les enfants ne sont pas faits les sanctuaires.

LE CARDINAL.

A vos justes raisons je me rends monseigneur,
 Venez-vous Lord Hastings ?

HASTINGS.

Je vous suis de tout cœur.
 (*Sortent le Cardinal et Lord Hastings.*)

LE PRINCE.

Dites, oncle Gloster, si notre frère arrive,
 Où séjournerons-nous, dites, sur quelle rive,
 Jusqu'à ce qu'il soit fait notre couronnement !

GLOSTER.

Où cela semblera plus commode vraiment
 A votre Royal Vous !—Vous conseiller, si j'ose,

Pendant un jour ou deux à la Tour, je suppose,
 Votre Altesse ferait bien de prendre un abri,
 Et puis, après cela, dans un lieu favori
 Qui serait regardé, comme endroit salubre
 Votre bonne santé pour la faire et parfaire.

LE PRINCE.

Des domaines royaux, de la Tour seule, ai peur :
 Jules César a-t-il bâti la Tour ? ... seigneur !

GLOSTER.

Mon gracieux seigneur, César, selon l'histoire,
 De commencer la Tour, je crois, seul eut la gloire.

LE PRINCE.

Est-ce bien constaté ? ... Ne serait-ce qu'un bruit
 Qui des siècles passés a traversé la nuit ?

BUCKINGHAM.

Mon gracieux seigneur ! ... ce fait en nos archives
 Est consigné.

LE PRINCE.

Prenons d'autres alternatives,
 Si le fait n'était pas consigné, m'est avis,
 Que le vrai devrait être à tout jamais transmis ! ...

GLOSTER (*à part*).

Si jeune et si rusé, ça ne peut long-temps vivre :
 De ces esprits futés, c'est bon qu'on nous délivre. (1)

LE PRINCE.

Que dites-vous, mon oncle ?

GLOSTER.

Oh ! ce que dis, n'est rien,
 Sinon que le renom, et vit long-temps et bien,
 Sans caractères, sans le secours des archives,
 Tant les langues jamais ne cessent d'être actives !

(1) Casimir Delavigne, dans les 'Enfants d'Edouard,' a traduit cette pensée dans ce vers charmant :—

“Quand ils ont tant d'esprit les enfants vivent peu.”

(à part.)

Je moralise ici par semblant d'équité,
Ce qui n'est au total que de l'iniquité!

LE PRINCE.

Ah ! ce Jules César était un fameux homme.
Si doué qu'il était, c'était l'orgueil de Rome !
Son noble esprit faisait revivre sa valeur,
La mort ne put jamais conquérir ce vainqueur ;
Car maintenant il vit de par sa renommée,
Et le nom de César de gloire est une armée.
Savez-vous, Buckingham, savez-vous, mon cousin,
Ce que je ferai si le vent bien le destin !

BUCKINGHAM.

Quoi donc, mon doux seigneur ?

LE PRINCE.

Si de vivre ai la chance.
Je ressusciterai notre droit sur la France,
Ou je mourrai soldat comme aurai vécu roi.

GLOSTER (à part).

De très courts étés ont d'un beau printemps l'octroi.

Entrent YORK, HASTINGS et le CARDINAL.

BUCKINGHAM.

Voici, qu'à point nommé, nous vient York votre frere!

LE PRINCE.

Bonjour, Richard, bonjour, avez-vous sort prospère !
Comment vous portez-vous ?

YORK.

Bien ! redouté seigneur !
Ainsi dois-je à présent, vous nommer, sur l'honneur !

LE PRINCE.

A notre grand chagrin, comme au vôtre, mon frere,
Il est mort bien trop tôt, las ! notre honoré père :
Son titre, par sa mort, perd de sa majesté !

GLOSTER (*à York*).

Cousin York ! dites-nous, si bonne est la santé !

YORK.

Très bonne, oncle courtois ! Vous disiez que les folles
Herbes grandissent vite . . . oui, c'étaient vos paroles,
Depuis ce temps mon frère a beaucoup en hauteur
Gagné sur moi.

GLOSTER.

C'est vrai ! c'est un fait monseigneur !

YORK.

Donc il est paresseux.

GLOSTER.

Non, je ne dois pas dire

Cela.

YORK.

Lors c'est certain, et je ne veux pas rire
Mon cher frère vous est plus obligé que moi.

GLOSTER.

Il peut me commander, votre frère est mon roi ;
Mais sur moi vous avez aussi de la puissance,
Car nous sommes parents de par notre naissance.

YORK.

Oncle ! Alors donnez-moi ce séduisant poignard ?

GLOSTER.

De tout cœur mon petit cousin, et sans retard.

LE PRINCE.

Se faire mendiant n'est pas noble, mon frère !

YORK.

Mais c'est de mon bon oncle, et pour me satisfaire,
Il me le donnera, car ce n'est le pérou,
Ce n'est pas grand chagrin de donner un joujou !

GLOSTER.

A mon petit cousin donnerai davantage.

YORK.

Oh ! c'est l'épée avec le ceinturon, je gage !

GLOSTER.

Oui, bien, mon doux cousin, si c'était plus léger.

YORK.

Alors je m'aperçois, je pourrais présager,
Que vous direz nenni dans chaque circonstance
Où l'on réclamera de vous don d'importance.

GLOSTER.

Cousin—c'est trop pesant pour vous, je vous le dis.

YORK.

Cela fut-il plus lourd, je vous en avertis,
Je pourrais le porter.

GLOSTER.

Vous (!) voudriez mon arme
Mon cher *petit* seigneur—elle a donc bien du charme
Pour vous ?

YORK.

Oui, je voudrais ce cadeau bonnement
Pour vous remercier, oncle, *petitement*
Comme il vous plaît, seigneur, de l'appeler ma grâce !

LE PRINCE.

En ses paroles, York, est de lui sa disgrâce,
Mon oncle est indulgent, et sait le supporter !

(1) Voici le texte de ce passage de Shakespeare :

Gloster. What, would you have my weapon, little Lord ?

York. I would, that I might thank you as you call me.

Gloster. How ?

York. Little.

(Traduction littérale.)

Gloster. Quoi ! Vous voudriez mon arme, *petit* Seigneur ?

York. Je voudrais votre arme pour pouvoir vous remercier ainsi que vous m'appellez.

Gloster. Comment ?

York. Un peu.

} Ce vers est un vers tronqué.

Comme on le voit, le jeu de mots, est à peu près intraduisible. Il consiste en ce que le mot *little* en anglais signifie également *petit* et *peu*.—C. DE C.

YORK.

Me supporter ! oui dâ ! . . . mais non pas me porter.
 Oncle, de vous, de moi, mon bon frere se gausse,
 Parce que comme un singe alors que je me hausse
 Je reste très petit, très petit, très petit,
 Il croit sur votre dos que serais comme au lit.

BUCKINGHAM (*à part*).

Avec quel ton moqueur, son oncle il vous le blague ! . . .
 Son esprit acéré, mais vaut mieux qu'une dague,
 Comme il sait s'amoindrir pour lancer ses mépris,
 Si jeune et si retors, j'en suis vraiment surpris !

GLOSTER (*au Prince*).

Mon gracieux seigneur, ce pourrait-il vous plaire
 De nous quitter un peu ; tous deux vers votre mère,
 Et Buckingham et moi, nous allons en ce jour
 La supplier d'aller vous trouver à la Tour,
 Et de vous souhaiter ainsi la bien-venue.

YORK.

A la Tour ! . . . et pourquoi donc ce lieu d'entrevue ?

LE PRINCE.

Frère ! . . . le veut ainsi monseigneur protecteur !

YORK.

Ce n'est pas régalant ! A la Tour j'aurai peur
 Je n'y dormirai pas tranquillement, je pense !

GLOSTER.

Qu'y craindrez-vous seigneur ! . . .

YORK.

Eh ! l'ombre de Clarence,
 Grand' mère me l'a dit, il fut assassiné
 A la Tour . . . et ce crime . . . est bien embruiné ! . . .

LE PRINCE.

Je ne crains oncles morts.

GLOSTER.

Ni les vivants, j'espère ! . . .

LE PRINCE.

Ne crains pas les vivants.—Mais poursuivons l'affaire,
Venez donc, monseigneur, je le dis sans détour,
C'est le cœur allourdi, que me rends à la Tour !

(Sortent le Prince, York, Hastings, Cardinal et suite.)

BUCKINGHAM.

Pensez-vous pas, seigneur, qu'est l'écho de sa mère
York ! ce singe avorton, espèce de vipère,
Qui cherche à vous piquer, à vous narguer en tout,
Et certe, il faut le dire, avec bien mauvais goût !

GLOSTER.

Il est subtil, oh oui ! c'est une fine mouche,
Il est fûté, retors, et du pied ne se mouche ;
C'est sa mère en entier ;—ce n'est grand compliment,
Car sa mère, entre nous, n'est parfaite vraiment !

BUCKINGHAM.

Laissez-les reposer ; et parlons d'autre chose.
Viens ici très courtois Catesby—notre cause
Toi, tu sais la servir, et par un saint serment
Tu promis de cacher silencieusement
Nos projets, et surtout ce que nous allons dire,
De nos raisons, tu sais quel est le point de mire,
Voyons donc, qu'en dis-tu ? Pouvons-nous convertir
Lord Hastings à nos vœux, à notre cher désir
De voir ce noble duc installé sur le trône,
De cette fameuse île et porter la couronne ?

CATESBY.

Par amour pour le père, en défaveur du fils,
Hastings ne fera rien jamais,—je vous le dis.

BUCKINGHAM.

Que crois-tu de Stanley ? . . .

CATESBY.

Rien de bon je n'en pense,
Il ne sera pour nous,—de ce je n'ai doutance.

Il nous ferait plutôt, lui, tomber dans ses laes,
 De lui je me défie . . . Il emboîte le pas
 D'Hastings—il ne fera que ce qu' Hastings veut faire.

BUCKINGHAM.

T'en dire plus alors, n'est donc pas nécessaire.
 Va, gentil Catesby, comme d'un bruit en l'air,
 Parle de nos projets, sans être par trop clair,
 Tu verras ce qu' Hastings peut penser de la chose,
 Somme-le de venir demain, c'est là ta glose,
 A la Tour, pour tenir au préalablement
 Conseil, pour aviser au prompt couronnement.
 Que si, dià, tu le vois à nos projets docile,
 Pousse à la roue alors, en tel cas, c'est facile ;
 Mais au contraire, si tu le trouves de plomb,
 A ton tour sois de plomb, conserve ton aplomb,
 De tes propos lâchés referme les écluses,
 Sois toujours, en un mot, le maître de tes ruses.
 Dans peu, fais-nous savoir son inclination,
 Car demain nous aurons de l'occupation,
 De fort nombreux conseils, dans lesquels ta présence
 Par nous sera prisée, et tout à fait d'urgence.

GLOSTER.

Saluez de ma part Lord William, Catesby,
 Dites-lui simplement, sans paraître ébaubi,
 Que cet ancien amas dangereux d'adversaires,
 Au château de Pomfret demain—c'est leurs affaires,
 Auront saigné leur sang. Dites-lui, par Vénus !
 D'octroyer dans sa joie un doux baiser de plus
 A Dame Jeanne Shore . . .

BUCKINGHAM.

Honnête Catesby !
 Judicieusement exécute ceci.

CATESBY.

Mes deux très doux seigneurs, je ne suis pas novice.
 Avec précaution, je ferai mon office.

GLOSTER.

De vous, avant la nuit, saurons-nous Catesby
Quelque chose ?...

CATESBY.

Oh ! oui certe !...

GLOSTER.

Envoyez à Crosby.

(Catesby sort.)

BUCKINGHAM.

Maintenant, monseigneur, si Lord Hastings ne cède
A nos suggestions, quel sera le remède ?
Que ferons-nous ?

GLOSTER.

Parbleu ! Lui couperons garçon
Immédiatement la tête, et sans façon !
Simple comme bonjour ! Mais soit dit à toi-même :
Lorsque je serai roi, que le pouvoir suprême
Sera mon lot,—mon Bon ! Toi, reclame de moi
Les domaines d'Hertford—tout ce que le feu roi
Possédait en ces lieux ;—ce n'est une chimère,
Toi seul, tu l'auras comme héritier de mon frère.

BUCKINGHAM.

Je le réclamerai, de vous, seigneur ! ce don !

GLOSTER.

Tu l'auras. Dès ce jour, je t'en fais l'abandon.
Allons ! Allons souper !... Oui, soupons de bonne heure,
Digérons nos projets... c'est affaire majeure. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II.

Devant la Maison de Lord Hastings.

Entre un MESSAGER.

Monseigneur ! monseigneur !

HASTINGS *(au dedans)*.

Qui frappe ainsi ?

LE MESSENGER.

Quelqu'un

Qui vient, espérant bien, ne pas être importun
De la part du seigneur Stanley.

HASTINGS (*au dedans*).

Quelle est donc l'heure ?

LE MESSENGER.

Quatre heures environ.

Entre HASTINGS.

HASTINGS.

Ton maître en sa demeure,
Ne saurait-il donc pas dormir quand il est nuit ?

LE MESSENGER.

Il paraîtrait que non, du moins passé minuit.
Mais tout d'abord mon maître à votre seigneurie
Se recommande.

HASTINGS.

Et puis ?

LE MESSENGER.

Voilà sa parlerie.

Il m'a dit de vous dire, à vous, mon doux seigneur,
Que cette nuit il eut rêve très peu flatteur.
Il a rêvé qu'au beau milieu d'une bourasque
Son sanglier avait sus ! déserté son casque.
D'ailleurs, a dit mon maître, il se tient deux conseils,
Dont les deux résultats ne seront pas pareils.
Il se peut que l'un d'eux décide quelque chose
Qui de vous offenser chacun vous donne cause.
Donc mon maître voudrait tandis qu'ici tout dort,
Qu'avec lui vous filiez tous deux devers le nord
Pour conjurer à temps le grand danger qu'il flaire.

HASTINGS.

S'en aller vers le nord n'est du tout nécessaire !
Retourne vers ton maître, et dis-lui, mon garçon.

Les conseils séparés, en aucune façon,
 De ne les craindre, car ton maître et moi, nous sommes
 De l'un des deux conseils,—et le meilleur des hommes,
 Catesby, mon ami, siège à l'autre conseil,
 Rien ne peut s'y passer que n'en ayons l'éveil.
 Ses craintes, dis-le lui, sont tout à fait frivoles,
 Et ses rêves très creux, ne sont que fariboles.
 Je suis tout étonné qu'il aime, en vérité,
 A subir les terreurs d'un sommeil agité.
 Le fuir le sanglier avant qu'il ne poursuive,
 C'est dire au sanglier.... Viens! et sur nous arrive!
 Va-t-en! dis à ton maître, aussitôt que le jour
 Se fera, de venir ici—pour.... à la Tour
 Tous deux nous en aller. Au lieu d'une tempête,
 Il verra qu'à tous deux un chacun fera fête!

LE MESSAGER.

J'y vais mon doux seigneur, sans le moindre délai,
 Ce que vous dites, et je le répéterai. (Il sort.)

Entre CATESBY.

CATESBY.

Bien des bonjours, seigneur!

HASTINGS.

Catesby, de bonne heure
 Vous êtes là! sur pied. Je suis en ma demeure
 Très content de vous voir. Eh bien! quoi de nouveau?
 Dans ce royaume dont vacille le vaisseau?

CATESBY.

C'est vraiment, mon seigneur, tout un monde qui branle,
 Et que le moindre fait qui peut venir ébranle.
 Il ne se tiendra droit, je le crois, à part moi,
 Que quand le duc Richard à la fin sera roi.

HASTINGS.

Comment roi? Voudrais-tu donc qu'il eut la couronne?

CATESBY.

Oui, certes, monseigneur!

HASTINGS.

Avant qu'on ne la donne
De si laide façon, moi,—ma tête au bourreau
Moi, je la donnerais!—Tel il est mon drapeau!...
Mais crois-tu, qu'à cela, dans ce moment il vise?

CATESBY.

Avec un tel penser, je crois qu'il fraternise,
A sa cause il espère et vous trouver ardent;
Et de le servir bien, je crois qu'il est prudent.
Là dessus, il vous donne une bonne nouvelle,
C'est que, vos ennemis,—toute la parentèle
De la reine, ce soir au château de Pomfret
Pour l'autre monde aura chacun pris son billet.

HASTINGS.

Cette nouvelle n'a pas de quoi me déplaire,
Car chacun de ces gens était mon adversaire;
Qu'en faveur de Richard, mais, que moi j'abandonne
De mon maître le fils, que ma voix je la donne
Pour les dépouiller eux, et pour en faire un roi,
Dieu sait que n'en ferai rien tant que vivrai, moi!

CATESBY.

Dans ces beaux sentiments, que le bon Dieu vous tienne!

~

HASTINGS.

Je rirai de cela, pardieu! quoi qu'il advienne!
Avant un an d'ici, qu'eux, ces inscrupuleux
A mon maître qui m'ont rendu presqu' odieux,
Moi, j'ai pu vivre assez pour voir la comédie
Jouée à mes dépens, finir en tragédie.
Eh bien! Catesby! tiens, avant que ne sois vieux
De quinze jours de plus, j'enverrai vers les ciens
Y chercher un abri, garanti tutélaire,
Nombre de bonnes gens qui ne s'en doutent guère!

CATESBY.

C'est vilain, doux seigneur, c'est vilain de mourir
Alors que l'on n'est pas du tout prêt à partir!

HASTINGS.

Monstrueux ! monstrueux ! . . . c'est le sort de la guerre
 Il en arrive ainsi, ma foi ! c'est leur affaire !
 A Vaughan comme à Rivers, à Grey—dans tel pétrin
 Qui vraiment ne croyaient sitôt trouver leur fin.
 Il en sera sans doute ainsi de quelques autres,
 Qui, soit dit entre nous, ne sont pas les apôtres
 Du noble Buckingham, du princier Richard ?

CATESBY.

Les deux princes de vous font un cas tout à part.
 Oh ! oui certe, un haut cas.

(à part.)

Ils regardent sa tête

Se pavanant déjà de la Tour à la crête !

HASTINGS.

Je ne l'ignoré pas : j'en suis flatté pardieu !

(Entre STANLEY.)

Venez, venez messire . . . Où donc est votre épieu ?
 Qui craint le sanglier, sans se munir d'une arme,
 Fait voir, par ce seul fait, qu'il n'a la moindre alarme.

STANLEY.

Mon cher seigneur, bonjour ! Catesby, suis à vous !
 Autant que vous voudrez plaisantez ! . . . Entre nous,
 Mais à ces deux conseils ne porte pas envie.

HASTINGS.

Autant que vous, seigneur, moi je prise la vie,
 Aujourd'hui, croyez-moi, j'y tiens plus que jamais.
 Pensez-vous qu'au danger moi follement j'irais ?

STANLEY.

Les seigneurs à Pomfret de Londre en faisant route,
 Étaient tout guillerets, chacun deux faisant joute
 D'esprit et de bons mots, ne pouvant se douter
 Qu'ils marchaient à la mort sans avoir à lutter.
 Dieu veuille que je sois poltron . . . poltron sans cause
 Mais, j'en suis pour mon dire, et je n'aime la chose
 Des conseils divisés. Irons-nous à la Tour ?
 Il est temps de partir. Jà s'avance le jour !

HASTINGS.

Allons ! allons, partons ! . . . Vous savez la nouvelle,
Les seigneurs à Pomfret sont entrés en chapelle
Et sont décapités.

STANLEY.

Pour leur sincérité

Ils devraient mieux porter leur tête, en vérité.
Que leurs accusateurs ne portent leur barette . . .
Mais venez, monseigneur, venez, je vous répète.

(*Entre un POURSUIVANT D'ARMES.*)

HASTINGS.

Vous ! . . prenez les devants . . . Avec ce bon garçon
Un peu je parlerai, là, tous deux, sans façon.

(*Stanley et Catesby sortent.*)

Eh ! bien ! garçon ! comment va-t-il pour toi, le monde ?

LE POURSUIVANT D'ARMES.

D'autant mieux, mon seigneur, que dans votre faconde
Aujourd'hui vous daignez dà vous en enquérir ?

HASTINGS.

Je te dirai, garçon, çà te fera plaisir,
Que les choses pour moi vont mieux, du moins le pense,
Que lorsque certain jour, ici, par une chance,
Toi tu me rencontras ; lors dans un vilain jour,
Ainsi qu'un prisonnier, moi, j'allais à la Tour
D'après les bons avis des amis de la reine.
Maintenant, te le dis, sans prendre de mitaine,
Mais, la chose entre nous ; eh bien ces ennemis
Au château de Pomfret sont proprement occis ;
Et moi, plus que jamais, je suis en bonne passe ;
En ce bas monde ainsi va la vie, où tout passe !

LE POURSUIVANT D'ARMES.

Que Dieu dans sa bonté prolonge vos succès.

HASTINGS.

Grand merci, mon garçon, pour ces heureux souhaits,
A ma santé, tiens, bois !

(*Il lui jette sa bourse.*)

LE POURSUIVANT D'ARMES.

A votre seigneurie
Je dis avec émoi pour sa galanterie
Merci ! (Il sort.)

Entre un PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

Je suis charmé de trouver votre honneur.

HASTINGS.

Salut bon sire John ! votre dernier labeur
N'est pas encor payé, je l'avoue et confesse,
Venez à moi Dimanche, au sortir de la messe,
Je vous satisferai.
(Le Prêtre sort.)

Entre BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Comment, mon cher seigneur
Comment donc ? Vous parlez avec un confesseur ?
Vos amis de Pomfret pour se faire un bien-être
Dans le monde là haut, seuls ont besoin d'un prêtre.

HASTINGS.

Quand j'ai vu ce saint homme à Pomfret, à mon tour,
J'ai pensé. Monseigneur allez-vous à la Tour ?

BUCKINGHAM.

J'y vais, mais n'y ferai pas grande parlerie,
Je serai de retour avant vous, seigneurie !

HASTINGS.

Oh ! c'est possible, car je pense y dîner . . . bien !

BUCKINGHAM (*à part*).

Y souper qui plus est . . . Mais toi, tu n'en sais rien,
Et pour toi, c'est heureux d'être en cette ignorance.
(Haut.)

Venez-vous cher Hastings ?

HASTINGS.

Je suis votre Excellence !

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Pomfret. Devant le Château.

*Entre RATCLIFF, suivi d'une escorte de gardes, conduisant au
supplice RIVERS, GREY et VAUGHAN.*

RATCLIFF (*aux gardes*).

Qu'on les amène ici les trois prisonniers . . . sus ! . . .

RIVERS.

Ratcliff ! je te le dis, en ce jour, par Jésus !
Tu vas nous voir mourir—nous voir tomber victimes
De notre loyauté, vertu des plus sublimes !
Dans ce dernier moment, je dis la vérité,
Tous les trois, nous mourons pour notre féauté.

GREY.

De votre amas de gueux que Dieu garde le prince,
Maudits buveurs de sang au mérite fort mince !

VAUGHAN.

Vous qui nous survivez, vous tous crierez malheur
Sur ce jour que léguons à votre deshonneur.

RATCLIFF.

Dépêchons ! Dépêchons ! Dépêchez-vous de vivre,
De votre vie il est temps de fermer le livre.

RIVERS.

O Pomfret ! ô Pomfret ! . . . ô fatale prison
Dans l'enclos de tes murs suant la trahison,
Richard Deux fut occis écharpé par la hâche,
Et voilà notre sang innocent qui fait tache
A nouveau sur tes murs.

GREY.

La malédiction

De Marguerite enfin est mise en action.
Alors que sur Hastings ainsi que sur nos têtes
Elle se répandit : évoquant les tempêtes,
Du meurtre de son fils poignardé par Richard,
Pour avoir, spectateurs, tous restés à l'écart.

RIVERS.

Elle maudit Richard et Buckingham et d'autres !...
 O souviens-toi, mon Dieu ! Daigne à ses patenôtres
 O daigne dire : " Amen ! " Et pour ma pauvre sœur,
 Et ses deux fils princiers, contente-toi, seigneur !
 De notre sang versé pour eux en holocauste,
 Pour nous tous, qui mourrons, tous trois, à l'avant poste !

RATCLIFF.

Vite, allons, dépêchons, faire attendre la mort
 N'est pas d'un gentilhomme !... achevez votre sort !

RIVERS.

Vaughan, Grey, mes bons amis, vite une étreinte encore,
 De vers les cieux allons chercher nouvelle aurore !

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Londres. Une chambre dans la Tour.

Entrent BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'EVÊQUE D'ELY,
 CATESBY, LOVEL, *et autres.* *Les Officiers du Conseil*
assistent à la séance.

HASTINGS.

Maintenant nobles pairs, nous sommes ici pour
 Discuter entre nous à quand sera le jour
 Qui doit du nouveau roi fixer la destinée,
 Quand reluira pour nous cette belle journée ?
 Parlez !...

BUCKINGHAM.

Pour ce grand jour, dites, tout est-il prêt ?

STANLEY.

Si nous fixons le jour, du mieux il sera fait !

L'EVÊQUE D'ELY.

Disons demain.

BUCKINGHAM.

De nous, quel est le plus intime
 Avec le duc Gloster ?

L'ÉVÊQUE D'ELY.

Oh ! de vous qu'il estime,
Il est bien mieux connu . . . vous connaissez le cœur,
Et savez le penser de mylord protecteur !

BUCKINGHAM.

Nous connaissons, tous deux, certes, notre visage,
Mais du prince, après ça, n'en connais davantage ;
Je crois, cher Lord Hastings, que de l'affection
L'un envers l'autre avez dà ! la dévotion ?

HASTINGS.

Je sais qu'il m'aime bien, et, je sens en mon âme,
Pour lui de l'amitié brûler la vive flamme ;
Mais, je ne connais pas, quant au couronnement
Quel est son bon plaisir, quel est son sentiment ;
Vous, mon noble seigneur, dans cette conjoncture,
Daignez fixer le jour, et moi, dans ma droiture,
En faveur du duc, moi, je donnerai ma voix,
Sûr qu'il ne m'en voudra de formuler son choix.

(*Entre GLOSTER.*)

L'ÉVÊQUE D'ELY.

A point nommé, mais vient, ici, le duc lui-même !

GLOSTER.

Nobles seigneurs ! Cousins ! que j'estime et que j'aime,
A vous bonjour ! bonjour ! . . . j'ai dormi longuement,
Mais je conserve en moi l'espoir assurément
Qu'au vis à vis de vous aujourd'hui mon absence
N'a pas fait négliger dessein que ma présence
Seule eut pu décider.

BUCKINGHAM.

Si vous n'étiez venu,
Monseigneur ! Lord Hastings—c'était fait convenu
Pour le couronnement eut dit oui—pour vous-même !

GLOSTER.

Nul plus que Lord Hastings, car je sais bien qu'il m'aime,
N'a le droit d'être oœur, de prononcer pour moi,

Surtout quand il s'agit de couronner le roi !
 Mon cher seigneur d'Ely, lorsque la fois dernière
 Je passai par Holborn par delà la frontière
 Où l'œil peut pénétrer dans votre beau jardin,
 De fraises j'aperçus un admirable essaim.
 Envoyez-m'en quérir un plat, je vous en prie.

L'EVÊQUE D'ELY.

Oui dà !... de tout mon cœur. A votre seigneurie
 M'empresse d'obéir. *(L'Evêque d'Ely sort.)*

GLOSTER.

Vous ! Buckingham ! cousin
 Avec vous, rien qu'un mot !

(Il l'attire à l'écart.)

Catesby, ce matin,
 A sondé Lord Hastings sur notre grande affaire !
 Catesby l'a trouvé si fongueux le pauvre hère !
 De l'enfant de son maître à soutenir les droits,
 Au trône d'Angleterre... avec si fiers émois,
 Qu'il a dit qu'il voudrait plutôt perdre la tête,
 Que jamais consentir subir notre requête.

BUCKINGHAM.

Puisqu'il en est ainsi, retirez-vous un peu,
 Moi, je vais avec vous ; partez sans dire adieu !
(Gloster et Buckingham sortent.)

STANLEY.

Du triomphe n'avons fixé le jour encore,
 M'est avis que demain, le dis sans métaphore,
 Serait jour trop prochain, et trop prompt à venir,
 Moi-même, mes apprêts ne les ai vu finir.

Rentre l'EVÊQUE D'ELY.

L'EVÊQUE D'ELY.

Monseigneur protecteur, j'ai commandé les fraises,
 Les trouverez, je crois, parfaites, non mauvaises ?

HASTINGS.

Sa grâce à l'air allègre et coulant, ce matin,
 Il a quelque projet qui lui va, c'est certain,

Il nous a dit bonjour avec si grande verve,
 Qu'on voit dans son entrain qu'il ne met de réserve !
 M'est avis qu'il n'est pas, dà, dans la chrétienté,
 Homme qu'on puisse mieux lire . . . c'est vérité ! . . .
 Vous connaissez son cœur, en voyant son visage !

STANLEY.

Que juger de son cœur ? En tirer quel présage
 D'après aucun semblant mis en œuvre aujourd'hui ?

HASTINGS.

Ma foi ! que contre nul, il n'a le moindre ennui.
 S'il était offensé par quelqu'un, je vous jure,
 Que l'on eut la offense écrite en sa figure.

(GLOSTER et BUCKINGHAM rentrent.)

GLOSTER.

Dites-moi, je vous prie,—oui, vous tous, dites-moi
 Ce que méritent ceux qui, sans pudeur, sans foi,
 Ont comploté ma mort—par leurs sorcelleries,
 Et déjà sur mon corps déversent leurs furies.

HASTINGS.

La tendre affection que j'ai pour vous, seigneur,
 Des coupables me font souhaiter le malheur.
 Ils ont tous mérité la mort . . . c'est ma pensée !

GLOSTER.

Voyez donc les effets de l'ardeur insensée
 Qu'ils déploient contre moi. Tenez ! voyez mon bras !
 Ensoreclé qu'il est, il ne se soutient pas !
 C'est la femme d'Edouard, cette laide sorcière,
 Avec cette putain de Shore, l'ordurière,
 Qui, par leurs complots m'ont ainsi paralysé . . .

HASTINGS.

Si ces femmes ont fait cet attentat rusé.
 Mon très noble seigneur ! . . .

GLOSTER.

Si ! . . . me dis-tu, vil traître !
 De l'indigne putain le seigneur et le maître . . .

Si !... Je t'en donnerai des si, des car, des mais...
 Qu'on lui fauche la tête et qu'il rentre à jamais
 Dans le néant soudain !... Certe avant que sa tête
 De la Tour aujourd'hui ne couronne le faite,
 Je ne dînerai pas. Faites exécuter
 Lovel et Catesby, sans plus fainéanter
 Mon ordre... mon plaisir !... Et me suive qui m'aime !...
(Le Conseil sort avec Gloster et Buckingham.)

HASTINGS.

Malheur ! sur toi malheur !... oh ! oui malheur suprême
 Sur toi, noble Angleterre !... ô mon pauvre pays !
 Sur moi nulle pitié !... J'ai négligé l'avis
 Que Stanley me donnait, et que j'aurais dû suivre,
 D'un bonheur insolent, mais je me sentais vivre !
 Stanley du sanglier avait vu le boutoir,
 Moi, j'ai fermé les yeux, je n'ai rien voulu voir !
 Par trois fois, mon coursier comme atteint de délire
 S'est cabré ce matin, comme voulant me dire
 De la Tour garde-toi d'être le commensal,
 J'ai dédaigné l'instinct de ce noble animal.
 Si le bon Sire John, je le voyais paraître,
 Car maintenant j'aurais si grand besoin d'un prêtre !
 Comme je me repens d'avoir dit qu'à Pomfret
 Tombaient mes ennemis, alors que moi, de fait,
 Des honneurs, des grandeurs me croyais au pinacle,
 Moi ! dans ce moment là, si près de ma débâcle.
 O Marguerite !... oh ! oui, ta malédiction
 Aujourd'hui sur Hastings fait sa probation !

CATESBY.

Dépêchez-vous, seigneur, car le duc voudrait être
 A son dîner déjà. Pour lui, c'est un bien être
 De savoir votre tête accrochée à la Tour,
 Vite confessez-vous, voici la fin du jour !

HASTINGS.

Des stupides mortels ô fausses bonnes grâces,
 Plus que grâces de Dieu que nous croyons vivaces,
 Il est bien fou celui qui bâtit ses espoirs
 Sur vos regards benins les plus faux des miroirs !

Au haut d'un mât perché, comme un matelot ivre,
 Il vit jusqu'à ce que le trépas le délivre
 De rêves qu'il achève au profond de la mer.

LOVEL.

A quoi bon tant crier ? Voyons ! par Jupiter !
 Finissons-en, seigneur !

HASTINGS.

Malheureuse Angleterre !
 Sous l'odieux Richard—Richard le sanguinaire,
 Hélas ! je te prédis un déluge de maux !...
 Qu'on me mène au billot... Et vous tous, ses vassaux,
 Empressez-vous vers lui... qu'on lui porte ma tête !...
 Ne rirez pas toujours... Sur vous est la tempête !...
 (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Londres. Les Murs de la Tour.

Entrent GLOSTER et BUCKINGHAM. (En armure rouillée et en désordre.)

GLOSTER.

Cousin ! peux-tu trembler et changer de couleur,
 Etrangler un sanglot, en affectant un pleur,
 Et puis recommencer, suffoquer ton haleine,
 Comme fou de terreur, et débordant de peine ?

BUCKINGHAM.

Bah ! je puis imiter moi le tragédien,
 Parler, me retourner, conformer mon maintien
 Avec l'expression d'un chagrin tout factice.
 Moi, je puis tressaillir au gré de mon caprice,
 Quand il le faut, pleurer, singer le désespoir,
 Des sourires forcés, ou bien en faire voir.
 Du vrai comédien, je sais les stratagèmes,
 De chaque sentiment grimacer les extrêmes.
 Mais, dites !... Catesby serait-il donc parti ?

GLOSTER.

Sans doute il est parti ; mais dûment averti,
 Dans cette occasion, de tout ce qu'il doit faire ;
 Mais tenez !... le voici !... remorquant le Lord Maire !

(*Le Lord Maire et Catesby entrent.*)

BUCKINGHAM (*à part au Duc de Gloster.*)

Pour le bien accueillir fiez-vous à moi, duc !
 Lord Maire....

GLOSTER.

Regardez là bas.... vers l'aqueduc !....
 Et près le pont levis ?...

BUCKINGHAM.

Chut !... un tambour ! silence !

GLOSTER.

Catesby !... sur les murs veille !... qui donc s'avance ?

BUCKINGHAM.

Lord Maire la raison qui nous fit vous quêrir....

GLOSTER (*à Buckingham*).

Défends-toi !—j'aperçois des ennemis venir !

BUCKINGHAM.

Notre innocence et Dieu soient notre sauvegarde !

Entrent LOVEL et RATCLIFF avec la tête d'HASTINGS.

GLOSTER.

De malheurs imprévus cette fois Dieu nous garde !
 C'est Ratcliff ! c'est Lovel !... ceux-là sont des amis,
 Des amis éprouvés, et non pas indécis !

LOVEL.

Du dangereux Hastings, tenez, voici la tête,
 Traître si peu suspect,—mais fourbe et déshonnête !

GLOSTER.

Hélas ! Trois fois hélas !... j'aimais tant l'homme en lui !
 Que, malgré mon vouloir, je le pleure aujourd'hui !

Je l'avais cru toujours si bon, si simple à vivre
 Que moi, j'en avais fait mon registre, et mon livre !
 Son vice . . . il le plâtrait avec si beaux dehors,
 Qu'eusse été le dernier à lui créer des torts,
 Et si je déplorais sa faute avec la Shore,
 Pourtant je le croyais digne d'estime encore !

BUCKINGHAM.

Eh bien ! c'était le traître, et le plus effronté,
 Et le plus éhonté, qui jamais ait été ;
 Voyez-vous, cependant, voyez-vous, mylord Maire,
 Pourriez-vous regarder, non comme imaginaire,
 Comment ce traître fin, rusé comme pas un . . .
 Avait imaginé de nous tuer chacun
 Le duc et moi . . . sinon, qu'ici, pour vous le dire.
 Nous avons survécu cet atroce délire,
 De nous avoir occis. En chambre du conseil
 Fut ourdi le complot. Vit-on rien de pareil ! . . .

LE LORD MAIRE.

Il aurait fait cela !

BUCKINGHAM.

Comment donc mylord Maire,
 Nous prendriez-vous pour un Turc, un Janissaire,
 En dépit de la loi, pour nous porter tous deux
 Comploter le trépas de ce traître odieux ?
 Non ! Le péril du cas, la paix de l'Angleterre,
 Notre sécurité—cette chose vulgaire,
 La conservation—tel, il fut notre fort ! . . .

LE LORD MAIRE.

Et bien vous en a pris. Il méritait la mort.
 Vous très dignes seigneurs ! ont bien fait l'un et l'autre
 D'empêcher à jamais que tel mauvais apôtre
 Vienne troubler l'aspect de la communauté :
 Votre acte est en ce cas, acte d'humanité,
 Pour moi je n'angurais, le dis sans métaphore,
 Rien de bon de l'amant de cette dame Shore.

BUCKINGHAM.

Cependant nous n'avions pas décidé sa mort.
 Jusqu'à ce que, seigneur, vous vinsiez tout d'abord

Avec nous assister à la finale enquête ;
 Car c'est chose importante, alors que d'une tête
 Il s'agit d'arrêter les pensers à jamais !
 Nos amis, trop zélés ont fait que désormais
 Bien qu'un peu malgré nous, soit complète l'affaire.
 Nous eussions désiré, très honoré Lord Maire,
 Que le traître avoua, tout rempli de terreur.
 Son infâme action, devant vous, monseigneur,
 Afin que vous, témoin de ces aveux atroces.
 Ayez aux citoyens de ces dires féroces
 Pu raconter en tout et le faible et le fort,
 Afin que l'on ne pût onc déplorer sa mort.

LE LORD MAIRE.

Mais, mon très doux seigneur, un mot de votre grâce
 Ces mots inentendus, un seul mot les remplace ;
 Un instant ne doutez mes très nobles seigneurs
 Qu'à nos concitoyens, vos humbles serviteurs,
 Je ne fasse savoir dans toute cette affaire
 Combien fûtes tous deux de conduite exemplaire.

GLOSTER.

A cette seule fin nous voulions monseigneur,
 Votre présence ici ; pour nous c'est un bonheur
 D'avoir pu vous narrer et le crime et ses causes,
 On est bien fort alors qu'on sait le fond des choses !

BUCKINGHAM.

Si vous venez trop tard pour remplir notre vœu,
 Vous savez nos pensers au moins . . . mylord adieu !

(Le Lord Maire sort.)

GLOSTER (à Buckingham).

Vous cousin Buckingham, mettez vous à sa piste,
 Suivez ses pas, suivez ses pas—Dieu vous assiste !
 Le maire vers Guildhall s'en va, çà c'est au mieux,
 Suivez ses pas, pour nous c'est fort avantageux.
 Quand il en sera temps, ne faites pas méprise,
 Des enfants d'Edouard, plaidez la bâtardise ;
 Dites-leur, s'il se peut, comme Edouard un jour
 Mit un bon citoyen à mort, seulement pour

Avoir dit que son fils avait des droits au trône,
 Et que son front pourrait bien ceindre la couronne !
 Voulant dire, c'est sûr, dans son humble maison
 Qu' Edouard avait fait entrer la trahison.
 Faites aussi valoir sa luxure effrénée,
 Son appétit brutal envers chaque hyménée
 Qui n'était pas le sien, s'étendant, c'est affreux.
 A chaque fille, femme, où ce libidineux
 Projetait de lancer son amour sans contrôle,
 Et d'assouvir ses sens l'indigne et mauvais drôle !
 Si besoin est aussi, dites un mot sur moi !
 Dites-leur que lorsque dans son pénible émoi
 De ce sale Edouard, ma mère était enceinte,
 Le très noble duc d'York, ce n'est pas une feinte,
 En France était alors occupé, guerroyant ;
 Qu'en supputant le temps, ce n'est pas attrayant,
 On trouva que l'enfant n'avait de ressemblance
 Avec le noble duc, mon père, et c'est d'urgence !
 Ne touchez ce sujet qu'avec ménagement
 Pourtant ; . . . ma mère étant encore en ce moment
 Vivante . . . mais tout ça se voyait, chose claire,
 Le moutard n'ayant rien du noble duc mon père !

BUCKINGHAM.

N'en doutez pas, seigneur, me ferai l'orateur
 De vos justes griefs, j'en serai le vengeur
 Comme si je devais de la pomme dorée
 Avoir, et pour moi seul, la divine eurée.
 Adieu donc monseigneur.

GLOSTER.

Que si vous prospérez.
 Au château de Baynard au plutôt amenez
 Les enfants d'Edouard. En bonne compagnie
 D'évêques érudits, de leur sainte mégnie
 Vous me retrouverez.

BUCKINGHAM.

Je pars, seigneur, adieu ! . . .
 De Guildhall vous aurez des nouvelles dans peu.

(*Buckingham sort.*)

GLOSTER (*à Lovel*).

Va vers le docteur Shaw, va de toute vitesse,
 Au castel de Baynard et dis-lui qu'il s'empresse
 De venir me trouver. Et toi, va Catesby
 Vers le frère Penker ; va toi, lui dire aussi
 Qu'à Baynard je l'attends.

(*Sortent Lovel et Catesby.*)

Et maintenant je rentre
 Pour donner en secret l'ordre que dans cet antre
 Où sont les deux moutards, on ne puisse les voir
 Et sous prétexte aucun. Tel il est mon vouloir. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Londres. Une Rue.

Entre un ÉCRIVAIN.

L'ÉCRIVAIN.

Du bon seigneur Hastings dans ma belle écriture
 Proprement grossoyé, sans erreur, sans rature,
 Voici le jugement qu'on va lire aujourd'hui
 A Saint Paul, des cockneys pour amuser l'ennui.
 Si des événements je remonte la source
 Comme bizarrement il marche et prend sa course
 Le temps. Il m'a fallu pour écrire cela,
 Onze heures, c'est un fait ; même au delà !—
 Hier soir Catesby m'envoya l'écriture
 Qu'il fallait sur le champ copier d'aventure.
 Or le seigneur Hastings vivait considéré
 Sans accusation, le regard assuré,
 Ayant une santé robuste et des meilleures
 Il y a de cela . . . mais, tout au plus cinq heures !
 Il est étrange à voir le monde où nous vivons,
 Sont vilaines, ma foi, les choses qu'y voyons.
 Est-il un seul esprit quelqu' obtus qu'il puisse être
 Qui puisse ne pas voir l'artifice d'un traître,
 Et s'il le voit, devoir garder de tels secrets !
 Oh ! ce monde est mauvais, oui, ce monde est mauvais.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Londres. Cour du Château de Baynard.

GLOSTER et BUCKINGHAM entrent et se rencontrent.

GLOSTER.

Eh bien ! des citoyens que faut-il que j'espère ?

BUCKINGHAM.

Mais de notre seigneur de par la sainte mère
Les bourgeois sont muets et ne soufflent le mot.

GLOSTER.

Avez-vous su toucher, selon notre complot,
Des enfants d'Edouard l'ignoble bâtardise !

BUCKINGHAM.

Oh ! certe oui ! De plus, et ce fut chose admise,
Son beau contrat avec Lady Lucy—de plus
En France son contrat—autre abus, par Vénus !
De ses mondains désirs j'ai mis la gourmandise
De tous à la portée ; et j'ai, ce n'est bêtise,
Aux citoyens montré que leur nœud conjugal
Il le dénouait bien cet éhonté brutal !
J'ai mis devant les yeux sa propre bâtardise,
Sa tyrannie aussi, son énorme sottise,
J'ai fait voir, comme quoi quand en France il était
Votre glorieux père . . . il advint ce muguet.
Comme au duc il n'avait aucune ressemblance.
Et puis, partant delà,—de quelle dissemblance
Il était avec vous ! . . . dont le sublime port,
Votre noblesse dà ! l'annonce tout d'abord !
J'ai su faire valoir vos hauts faits en Ecosse,
Vos immenses bontés, votre vertu précocce,
Et votre grandeur d'âme, et votre honnêteté,
Aussi votre vaillance et votre aménité.
Oh ! je n'ai rien laissé dedans ma parlerie
Qui n'ait pu vous porter jusques à la féerie :
Oh ! je n'ai rien laissé dans mon humble discours
Qui ne pût amener à vous tous les concours

De ces humbles benêts. Et quand mon éloquence
 Arrivait à sa fin, j'en appelai d'urgence,
 A ceux qui du pays désiraient le bonheur,
 De crier : " Dieu préserve ici le Protecteur,
 Dieu préserve Richard—Richard roi d'Angleterre ! "

GLOSTER.

Et de suite ils ont dit . . . cédant à ta prière . . .

BUCKINGHAM.

Ils n'ont rien dit du tout : ils n'ont soufflé le mot.
 Chacun d'eux est resté stupéfait comme un sot ;
 Lorsque j'ai vu cela, je les ai d'importance
 Tancés, leur reprochant ce satané silence ;
 Faisant voir au lord maire avec assez d'aigreur,
 Ce que dà, ce silence avait de peu flateur :
 A mon discours ainsi répondit le lord maire,
 Que tout ceci n'était une petite affaire
 Que le peuple devait de par un assesseur
 Seul—être interrogé ; que c'était de rigueur !
 Lors je sollicitai de nouveau le lord maire
 D'expliquer aux bourgeois l'affaire toute entière.
 Le lord maire ainsi dit : " Mylord due a conelu
 A cette fin—voilà ! . . . son dire est absolu ! "
 Mais de son propre chef, il n'eut une parole
 D'un peu de bon vouloir qui parut le symbole.
 Alors qu'il eut fini, moi j'élevai la voix
 De mes suivants épars et chauffant les émois :
 Vive le roi Richard et que Dieu le préserve !
 Et mes gens de redire avec élan et verve :
 " Vive le Roi Richard ! " — " Merci nos bons amis ! "
 Merci dis-je à mon tour au milieu de leurs cris :
 " Cet applaudissement, eitoyens ! unanime,
 Démontre pour Richard quelle elle est votre estime !
 Et puis je erus qu' après avoir mis ces jalons,
 Je devais m'éclipser, et tourner les talons !

GLOSTER.

Quelles bûches ces gens ! quel vil tas d'imbéciles,
 Ne sauraient-ils parler, ne sont-ils que des gilles !
 Le lord maire et les siens ne les verra-t-on pas !

BUCKINGHAM.

Le maire et tons ses gens ici portent leurs pas :
 Affectez, croyez-moi, monseigneur, quelque crainte,
 Sachez dissimuler, le jeu vaut bien la feinte,
 Qu'on vous aborde, mais avec austérité,
 Soyez froid et hautain, ça sent la majesté,
 Ayez à vos côtés deux saints hommes d'église,
 C'est d'un sûr effet pour empaumer la bêtise,
 Un bréviaire en main est aussi bien porté,
 Cela donne à penser. Soyez aussi fûté
 Que jeune fille dont le cœur tendre soupire
 Qui dit *non* en prenant ce qu'elle aime et désire.
 Surtout ne vous laissez pas gagner par trop tôt !

GLOSTER.

Je m'en vais. Je jouerai mon rôle comme il faut.
 Si tu plaides pour eux avec une éloquence
 Aussi grande que moi par dédaigneux silence
 Saurai leur dire *non* ! nous verrons, c'est certain
 Les choses arriver à très heureuse fin.

BUCKINGHAM.

Allez ! retirez-vous, monseigneur, je vous prie,
 Et gagnez de ce pas la haute galerie,
 Le lord maire a frappé. (*Gloster sort.*)

(*Entrent le LORD MAIRE, les ALDERMEN, les CITOYENS.*)

BUCKINGHAM.

Soyez-le bienvenu
 Lord maire :—quant à moi suis ici détenu,
 Depuis assez longtemps et fais le pied de grue,
 M'est avis que le due n'est visible à la vue,
 Et ne veut recevoir personne . . .

(*Catesby vient du château.*)

Catesby

Que dit votre seigneur de ma présence ici
 Peut-il me recevoir ?

CATESBY.

Auprès de votre Grâce

Il me députe pour vous parler à sa place.
 Il est dans le castel en méditation,
 Avec deux révérends, et sans exception,
 A chacun comme à tous il a fermé sa porte.
 Si revenez demain, ou bien après, n'importe,
 Le duc sera charmé, m'a-t-il dit, de vous voir.
 Mais il est obligé de ne pas recevoir,
 Ce jour pour soins mondains ne lui semble propice.
 Ça le dérangerait de son saint exercice.

BUCKINGHAM.

Vers le gracieux duc, retournez Catesby
 Dites-lui que le maire et moi sommes ici
 Aussi les aldermen pour objet d'importance.
 Que le bien de l'État exige sa présence,
 Qu'il nous importe à tous conférer avec lui.

CATESBY.

Ne vous le cache pas, pour moi c'est un ennui,
 Mais je vais nonobstant lui porter ce message. (Il sort.)

BUCKINGHAM.

Ah ! monseigneur, ce prince, il est autrement sage
 Que le fut Edouard !—Sur un lit de repos,
 Lascif, il ne s'étend : pour parer à nos maux
 Mais bien, agenouillé, dans de saintes prières.
 Il demande au bon Dieu la fin de nos misères.
 Avec des Jane Shore on ne saurait le voir,
 Folâtrer . . . mais avec gens de profond savoir,
 Il s'enferme à plaisir, s'entretient et médite,
 Car pour lui, méditer est chose favorite.
 Il ne dort certes pas pour engraisser son corps,
 Pour enrichir son âme, il met voiles dehors
 Et veille—oh ! bienheureuse on verrait l'Angleterre.
 Si ce duc vertueux, savant autant qu' austère,
 Voulait bien assumer la souveraineté,
 Mais, nous n'aurons jamais telle félicité.

LE LORD MAIRE.

De nous répondre *Non*, Dieu défende sa grâce !

BUCKINGHAM.

Je crains bien qu'il n'en soit ainsi . . . Mais faites place,
S'approche Catesby.

(*Entrée de nouveau Catesby.*)

Maintenant Catesby

Que dit-il monseigneur ?

CATESBY.

Il ne conçoit qu'ici
Comme flots de la mer s'éparpille la houle,
De tant de citoyens vous avez une foule,
Pour venir l'investir, lui, n'étant prévenu ;
Il ne sait que penser, mais il craint l'inconnu.

BUCKINGHAM.

Que mon noble cousin puisse avoir une crainte
De quiconque est ici venu dans cette enceinte
Ne le conçois ; pour lui, nous sommes pleins d'amour,
Allez donc Catesby lui dire sans détour
Quels sont nos sentiments.

(*Catesby sort.*)

Quand les hommes d'église
Disent leur chapelet, ce n'est facile emprise
De les en détacher, tant leur dévotion
Savoure avec bonheur la contemplation.

GLOSTER paraît dans une galerie supérieure entre deux Evêques.

CATESBY rentre.

LE LORD MAIRE.

Entre deux révérends, voyez, se tient sa Grâce !

BUCKINGHAM.

De la vertu ce sont deux états—c'est leur place
Près d'un homme de sens, près d'un prince chrétien,
Pour le rendre très humble et le conduire au bien.
Remarquez ! . . . Dans ses mains il tient un livre d'heures,
Qui porte ses pensées vers les saintes demeures !
Noble Plantagenêt, prince très gracieux,

Daigne nous écouter et te rendre à nos vœux,
 Aussi nous pardonner si de notre requête
 Venons t'importuner et te rompre la tête,
 Oh ! oui, daigne excuser notre indiscretion
 En apportant le trouble à ta dévotion.

GLOSTER.

Seigneur ! Pas n'est besoin d'une pareille excuse,
 Pardonnez-moi plutôt ; car si je ne m'abuse,
 Absorbé que je suis par le culte de Dieu
 Mes amis les meilleurs je les néglige un peu.
 Mais brisons là-dessus. Que me veut votre Grâce ?

BUCKINGHAM.

Ce que là haut vent Dieu ;—ce que vent sans préface
 Et d'un commun accord chaque bon citoyen
 Qui, sans gouvernement ne conçoit rien de bien.

GLOSTER.

Sans le savoir, je vois, j'ai commis quelqu' offense
 Envers les citoyens, et de mon ignorance
 Vous venez me tancer.

BUCKINGHAM.

En effet monseigneur
 Puisse selon nos vœux s'amender votre cœur.

GLOSTER.

Dans un pays chrétien, une faute commise
 Peut toujours s'amender même avec vaillantise.

BUCKINGHAM.

Connaissant votre faute, eh bien amendez-vous.
 Sachez-le, votre faute, est, soit dit entre nous,
 De renoncer au trône,—à ce siège suprême
 Où vos nobles ayeux ceignaient le diadème,
 D'abandonner ainsi sans rime ni raison
 Le droit incontesté d'une auguste maison,
 Pour en doter hélas ! une race flétrie.
 Tandis qu'à des pensers de douce rêverie,
 Que venons réveiller pour le bien de l'état,
 Vous vous abandonnez, dédaigneux du combat,

A son malheureux sort, loin d'arracher cette île
 Des plus nobles vertus qui fut un jour l'asyle,
 La laissant s'engouffrer dans le golfe profond
 De l'oubli, du néant, où l'esprit se confond.
 Voici donc, monseigneur, quelle est notre requête :
 Nous venons vous prier de vous mettre à la tête
 De ce gouvernement, non comme Protecteur,
 Non pas comme intendant, comme médiateur,
 Mais par le droit inné que donne la naissance,
 Nous venons vous prier d'assumer la puissance,
 Et nous parlons ici non comme vos amis,
 Mais comme députés, mais au nom du pays.

GLOSTER.

Parler amèrement contre vous, avec ire,
 En silence ou rester, vrai ! je ne saurais dire
 Quel est le mieux pour vous, quel est le mieux pour moi.
 Si je ne parlais pas, vous pourriez par ma foi,
 Croire que j'aimerais à porter la couronne
 Dont voulez follement investir ma personne ;
 Que si, d'autre côté, je blâme mes amis,
 De ces mêmes amis, me fais des ennemis.
 Adonc, pour en parlant sortir de ce dilemme,
 Ni ne faire en parlant une offense suprême,
 Je vous réponds ainsi définitivement
 Pour votre affection, à tous remerciement !
 Mais quant à mon mérite, il est certes trop mince
 Pour me rendre à vos vœux, je le dis foi de prince !
 Les obstacles, d'abord, s'ils étaient rasés net
 Et que, vers la couronne il fut fait un budget,
 Comme de revenus, est faite l'échéance,
 Ou bien comme d'un droit qu'on tient de la naissance,
 Mes défauts sont si grands, et surtout si nombreux,
 Que cacher ma grandeur, oh je l'aimerais mieux
 Que dans des oripeaux d'étaler la puissance,
 Et d'éblouir les yeux par ma magnificence,
 Pour aller à la mer, n'étant qu'un pauvre esquif
 Inapte à la braver, non plus que le reseif.
 N'ambitionne point, de place dans l'histoire,
 Mieux vaut vivre ignoré que se souler de gloire !
 Dieu merci, dans l'espèce, il n'est besoin de moi :
 Je devrais vous aider beaucoup si j'étais roi !

L'arbre royal nous a laissé pour faire souche
 Un fruit royal, dès lors il ne faut qu'on y touche.
 Quand mûri par le temps surgira son été,
 Il saura faire honneur au titre : "Majesté!"
 Et certes nous rendra tous heureux par son règne;
 A ce but désiré ne doute qu'il atteigne.
 Je remets donc sur lui cet énorme fardeau,
 Que voulez m'imposer, que j'estime un fléau ;
 La fortune et le droit de son heureuse étoile,
 Dieu les défende !... Moi Je ne veux qu'on les voile !

BUCKINGHAM.

C'est un fait avéré, ceci, mon cher seigneur,
 Démontre en vérité, comme est bon votre cœur.
 Vous dites qu' Edouard est fils de votre frère,
 Nous le disons aussi ; mais là, la chose est claire,
 De sa femme il n'est pas, vous le savez le fils ;
 Edouard fut d'abord fiancé, disons promis,
 A la dame Lucie, et dame votre mère
 Est un témoin vivant de toute cette affaire :
 Après il fut encor à Bona, sœur du roi
 De France également fiancé sans plus d'émoi.
 Celles-ci toutes deux étant de côté mises,
 De soucis accablée, allumant gaillardises
 Cependant—une mère à grand nombre de fils
 Veuve, et de ses beaux jours n'ayant que des débris,
 De son œil égrillard devint le point de mire,
 Lui soufflant *in petto* les feux de Déjanire.
 De ce lit crapuleux sortit cet Edouard,
 Qu'on appelle le Prince ! . . . un prince encor moutard,
 Sur ce sujet pourrais en dire davantage,
 Mais quelqu'un de vivant silence mon langage.
 Adonc, mon bon seigneur, daignez prendre pour vous,
 Ce suprême pouvoir que nous vous offrons tous,
 Sinon pour rendre heureux nous et notre chère île,
 Au moins pour ne laisser votre haut rang stérile,
 Et pour sauvegarder votre noble maison,
 Du temps qui tout corrompt, met tout hors de saison.

LE LORD MAIRE.

Faites cela, seigneur, la cité vous en prie.

BUCKINGHAM.

Ne refusez cette offre au nom de la patrie.

CATESBY.

Accueillant leur requête, oh ! rendez-les joyeux !

GLOSTER.

Pourquoi voulez donc méconnaissant mes vœux,
Sur ma tête entasser tant de magnificences ?
Je ne puis ni ne veux céder à vos instances,
Et ne le prenez pas en trop mauvaise part
Du suprême pouvoir si me tiens à l'écart.

BUCKINGHAM.

Si vous nous refusez mû par un trop beau zèle,
Par trop grande bonté pour l'enfant qu'en tutèle
Vous avez, car nous tous, oh ! nous n'ignorons pas
Vos bonnes qualités, et votre faible hélas !
Envers l'enfant, envers le fils de votre frère,
Comme certe envers tous, même le plus vulgaire,
Eh bien ! sachez le donc, si vous nous refusez
Il ne sera pas roi l'enfant que préférez,
Nous saurons en placer un autre sur le trône,
Votre noble maison donc perdra la couronne.
Nous vous laissons ici, nous ne supplions plus,
Allons, concitoyens,—empochons le refus.

(Sortent le Duc de Buckingham et les citoyens.)

CATESBY.

Rappelez-les, doux Prince, accueillez leur requête
Si vous la refusez le pays est sans tête.

GLOSTER.

Voulez-vous me créer un monde de soucis ?
Eh bien ! rappelez-les, ces bienveillants amis,
Je me laisse attendrir, je ne suis fait de pierre,
Et je me laisse aller à leur douce prière,

(Catesby sort.)

Bien que ce soit vraiment contre ma volonté !

(Buckingham et les autres rentrent.)

Cousin de Buckingham, oyez la vérité,

Ainsi que vous—vous tous hommes graves et sages,
 Qui sur mon dos sanglez les royaux esclavages,
 Surtout si le scandale au visage noirci
 Doit se trouver un jour au fond de tout ceci !
 Seule m'acquittera de fait, la violence
 Que faites à mes vœux, avec tant d'insistance,
 Car Dieu le sait, et vous—vous le savez aussi
 Combien peu je désire un aussi grand souci.

LE LORD MAIRE.

Votre grâce, seigneur, le bon Dieu la bénisse,
 Nous voyons, nous dirons.

GLOSTER.

Et vous ferez justice !

BUCKINGHAM.

Je vous salue alors de ce titre royal
 Qui de la nation devient le cri loyal :
 Vive le roi Richard ! le roi de l'Angleterre !

TOUS.

Vive le roi Richard ! son règne soit prospère !

BUCKINGHAM.

Voudriez-vous demain être couronné roi ?

GLOSTER.

Mais quand vous le voudrez, ça m'est égal à moi !

BUCKINGHAM.

Adonc, c'est dit, demain nous cherchons votre Grâce.
 Et maintenant, joyeux tous nous quittons la place.

GLOSTER (*aux Evêques*).

Allons, nous, retournons à notre saint labeur.

(*aux Citoyens*).

Adieu mes doux amis ! . . .

(*à Buckingham*).

Bon cousin, serviteur !

(*Ils sortent.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Devant la Tour.

D'un côté entre la REINE ELISABETH, la DUCHESSE D'YORK, et le MARQUIS DE DORSET. De l'autre côté ANNE, DUCHESSE DE GLOSTER amenant LADY MARGARET PLANTAGENET, la jeune fille de CLARENCE.

DUCHESSE D'YORK.

Qui vient ici ? qui vient ? . . . Plantagenêt ma nièce,
 Conduite par la main avec tant de tendresse
 Par sa tante Gloster ? Ils s'en vont vers la Tour,
 Oh ! je le parierais pour saluer d'amour,
 Ce doit être leur but, le jeune et tendre prince,
 Tant de bonté, ma fille, est de votre province !

ANNE.

A vos Grâces Dieu donne un jour heureux . . . joyeux !

LA REINE ELISABETH.

Autant à vous, ma sœur, ce sont mes plus chers vœux !
 Où portez-vous vos pas ?

ANNE.

Mais avec confiance,
 Pas plus loin que la Tour, où moi-même je pense,
 Que vous vous dirigez.

LA REINE ELISABETH.

Où, c'est vrai, bonne sœur !
 Avec vous d'y aller, je me fais grand bonheur !
(Entre Brackenbury.)
 Voilà qu'à point nommé justement nous arrive
 Le lieutenant. Comment, de façon positive,
 Dites-moi, va le prince, ainsi que "York," mon fils ?

BRACKENBURY.

Très bien, chère madame.—Et n'ayez de soucis
 Sur leur santé; mais dà!... Je ne puis vous permettre
 Les visiter tous deux;—certe, il vous faut remettre
 Votre visite car, c'est là l'ordre du roi
 De ne la point permettre, et ça m'oblige... moi!
 Je ne pourrais du roi, sans craindre la colère
 Outrepasser les vœux, et faire le contraire
 De ses désirs.

LA REINE ELISABETH.

Le roi!... qu'est-ce cela, seigneur!

BRACKENBURY.

Dame! On désigne ainsi—mylord le Protecteur!

LA REINE ELISABETH.

A lui n'appartient pas un aussi royal titre,
 Du sort de mon enfant croit-il être l'arbitre?
 Veut-il s'interposer entre mes fils et moi...
 Je suis leur mère... Eh! qui me défendrait l'octroi
 De leur chère présence?...

DUCHESSÉ D'YORK.

Et moi je suis la mère
 De mon cher fils—vivant un jour qui fut leur père,
 Je veux les voir!...

ANNE.

Et moi, je suis par mon amour
 Une mère pour eux;—moi leur tante, en ce jour,
 Je veux les voir!—Adonc, j'en porterai le blâme,
 Laissez-moi, laissez-moi, les voir,—oui, sur mon âme,
 Et je prendrai sur moi seule tout le péril!

BRACKENBURY.

Mesdames, je ne puis!... Non, non! c'est puéril
 De vouloir essayer de forcer ma consigne,
 J'ai les ordres du roi—du roi je serai digne!...

(Brackenburg sort.)

Entre STANLEY.

STANLEY (*saluant les dames*).

Dans une heure d'ici, si je vous retrouvais
Dames!... toutes les trois—de cœur je saluerais
En votre grâce d'York de deux reines la mère...

(Se tournant vers la Duchesse de Gloster.)

Au noble roi Richard, madame, pour complaire,
Daïgnez me suivre pour aller à Westminster
Recevoir la couronne....

LA REINE ELISABETH.

Ah! donnez-moi de l'air,
Pour parer à tel coup, je ne suis assez forte,
Coupez-moi mon lacet, ou je vais tomber morte!

ANNE.

Cruel et triste sort! ô douleur! je frémis!

DORSET.

Prenez courage, mère!...

LA REINE ELISABETH.

Oh ne me parle fils!
Va-t'en! va-t'en! va-t'en! fuis la mort qui s'approche.
Pour vivre, il ne suffit plus d'être sans reproche.
Car le nom de ta mère, est, hélas! un malheur
Pour ses pauvres enfants voués à la douleur.
Si tu veux dépasser la mort, va, pars de suite,
Va, traverse les mers, avant qu'à ta poursuite
On se soit mis, Dorset!... va vivre avec Richmond.
Quitte cet abattoir, un abîme sans fond,
Ne me force à mourir, n'étant en Angleterre
Reine—ne le suis plus—mais ni femme, ni mère.
Ainsi que Marguerite en sa prédiction
En a sur moi lancé la malédiction.

STANLEY.

Madame! ce conseil est rempli de sagesse,
Oh! mettez à profit le temps avec prestesse.

Je m'en vais à mon fils écrire à ce sujet,
Mettez-vous à l'abri, c'est important objet !

DUCHESSÉ D'YORK.

O vent ! malheureux vent qui répand la misère !...
De ma couche, oh ! pourquoi surgit une vipère
Dont le regard haineux est si plein de venin,
Que—qui point ne l'évite... est occis... et soudain !

STANLEY.

Vous, madame, venez, on vous attend d'urgence !

ANNE.

Moi ! je n'y vais, hélas ! qu'en toute répugnance :
Plût à Dieu ! plût au ciel que ce beau nimbe d'or
Dont on veut enserrer ma tête jeune encor,
Soit un cercle de fer, aux griffes effroyables,
Qui mette ma cervelle en débris déplorables,
Et qu' avant d'être reine,—oh ! je puisse mourir
Léguant de mon mépris l'affleuve à l'avenir !

LA REINE ELISABETH.

Ta gloire ne l'envie, oh ! va !... va-t'-en pauvre âme !
Ne te souhaite mal.

ANNE.

Non ! Et pourquoi madame !...

Alors que celui-là, maintenant mon mari
Il vint, quand je suivais le corps de mon Henri,
Quand le sang de ses mains fumait je erois, encore,
Le voyant ce Richard, je me dis : *“ Je l'abhorre !
Si jeune, pour m'avoir fait veuve de ce mort,
Sois maudit ! sois maudit ! qu'il soit affreux ton sort !
Quand tu te marieras, que le chagrin obsède
Ton lit—et que ta femme, en fut-il une laide
Qui roulut bien de toi—rampe dans le malheur
Parce que tu vis toi—qui de mon cher seigneur
M'a fait veuve !... ô maudit !... Et regardez, madame,
Immédiatement—mon appétit de femme
Avant que close fut ma malédiction
Au miel de ses propos céda... Damnation !
Depuis n'ont pu mes yeux les fermer leurs paupières,
Et pour moi le sommeil n'est qu'un amas d'ornières !*

Vu mon père... il me hait!... Oh oui! de moi, dans peu
Certe il se défera!

LA REINE ELISABETH.

Pauvre cher cœur, adieu!

Ah! crois-moi, je suis bien sympathique à tes plaintes!

ANNE.

Moi, je suis de moitié dans vos douleurs et craintes.

DORSET.

Toi, qui si tristement accueille la grandeur.

Adieu!

ANNE.

Mes vœux pour toi qui portes du malheur
Aussi bien le fardeau!

LA DUCHESSE D'YORK (*à Dorset*).

Que le bonheur te guide,

Va vers Richmond.

(*à Anne*).

Te serve un bon ange d'égide!

Toi! va-t'-en vers Richard!

(*à la Reine*.)

Toi, sans perdre un moment,

Va vers le sanctuaire,—ou le recueillement,

Le saint recueillement remplit l'air et surplombe;

Je te quitte et m'en vais doucement vers ma tombe,

J'ai vu quatre vingt ans d'incessantes douleurs,

Et chaque heure de joie eut semaines de pleurs

Pour moi, mon pauvre moi!

LA REINE ELISABETH.

Daignez rester madame,

Avec moi regardez la Tour où vit mon âme!

Vieux moëllons! plaignez-vous dans vos réduits obscurs

Ces petiots que l'envie a fermé dans vos murs?

Pour ces charmants enfants, c'est un berceau bien rude,

Et dont ils n'avaient pas contracté l'habitude.

A vos pierres je dis dans mon chagrin adieu...

Ah! mes pauvres enfants que vous protège Dieu!

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Une Salle d'Apparat dans le Palais.

Fanfares. RICHARD *maintenant Roi, sur le trône.* BUCKINGHAM, CATESBY, un PAGE, et autres.

LE ROI RICHARD.

Vous tous, remisez-vous, tenez-vous à distance.
Cousin de Buckingham près de moi viens, avance !

BUCKINGHAM.

Mon gracieux seigneur !

LE ROI RICHARD.

Bien ! Donne-moi ta main,
Par tes conseils, tes soins, je trône souverain,
Mais porterons-nous donc pour un seul jour ces gloires,
Pourrons-nous en jouir sans craindre des déboires ?

BUCKINGHAM.

Qu'à tout jamais, Richard ! vive ta royauté !

LE ROI RICHARD.

Ah ! cousin Buckingham ! Ah ! de ta loyauté
Je veux savoir, si l'or, est or de bon calibre,
Le jeune Edouard vit. Sens-tu vibrer la fibre
En toi, de mes pensers ?... Peux-tu les deviner ?

BUCKINGHAM.

Dites toujours, seigneur, daignez les dessiner.

LE ROI RICHARD.

Eh ! cousin Buckingham, ce que moi je veux dire.
C'est que veux être roi, tout be bon, pas pour rire !

BUCKINGHAM.

Eh ! mais ! vous êtes roi ! gracieux souverain !

LE ROI RICHARD.

Suis-je roi, moi ? Non pas !... Edouard vit enfin !

BUCKINGHAM.

Oh ! c'est vrai, noble prince !...

LE ROI RICHARD.

O conséquence amère !

Dire qu' Edouard vit !... Mais, c'est élémentaire,
Cousin de Buckingham souple était ton esprit,
D'un mot tu devinais, ce qu'en un mot on dit :
Maintenant, tu le veux, j'usurai de franchise,
Je veux que ces bâtards... quoi !... de la moutardise !...
Soient occis promptement... Parle vif, et sois bref !

BUCKINGHAM.

Votre grâce peut faire à sa guise... Elle est chef !

LE ROI RICHARD.

Bah ! Bah ! tu restes froid, et ta bonté me gèle,
Dis ! Es-tu pour leur mort ? Voyons ta ritournelle !

BUCKINGHAM.

Laissez-moi respirer quelque peu, cher seigneur !
Avant que je ne parle... il me faut bien d'honneur !
A part moi réfléchir, sérieuse est l'affaire,
Je ne puis dans tel cas répondre à la légère.
Bientôt je reviendrai, bientôt j'expliquerai
A votre majesté... ce que... je penserai.

(*Buckingham sort.*)

CATESBY (*à part*).

Le roi n'est pas content, car il se mord la lèvre,
D'une sourde colère, il endure la fièvre.

LE ROI RICHARD (*descendant de son trône*).

Je veux m'entretenir dès ce jour... désormais,
Au seul vouloir de fer, avec de grands niais,
Ou bien encore avec garçons sans conséquence,
Et desquels on ne peut recevoir une offense ;
Quant à ceux là, qu'ils soient ou peuple ou grands seigneurs,
Dont les yeux sont sur moi trop investigateurs,
Je n'en veux plus du tout. Assez de cousinage,
Il devient circonspect ce paon au beau plumage.

Le noble Buckingham.—Je comprends la leçon,
Et j'en ferai profit que je dis.... Eh! garçon!

LE PAGE.

Monseigneur!

LE ROI RICHARD.

Eh! dis-moi! par une heureuse chance,
Dans ta manche aurais-tu certaine connaissance
Dont la moralité ne serait pas le fort,
Et qui s'immiscerait dans affaire de mort
Pour de l'or corrupteur!

LE PAGE.

Je sais un gentilhomme
De son sort peu content,—quoiqu' un assez brave homme,
De l'or le convaincrait plus que vingt orateurs,
Et vous le gagnerait.... Il est des plus oseurs!...

LE ROI RICHARD.

Comment se nomme-t-il?

LE PAGE.

C'est Tyrrel qu'on le nomme!

LE ROI RICHARD.

Je le connais un peu—je crois,—c'est un brave homme!
Va, fais-le moi venir! *(Le Page sort.)*

LE ROI RICHARD.

Buckingham! mon cousin
Qui méditez si fort!... Ne serez plus voisin
Certes de mes conseils.—A-t-il sans grande peine,
Pour moi tenu longtemps?... Serait-il hors d'haleine,
Et doit-il s'arrêter?... Buckingham!... Ainsi soit!
(Lord Stanley entre.)

Eh bien! cher Lord Stanley? sous votre petit doigt
Dites! quoi de nouveau?

STANLEY.

Que sache votre grâce,
Que le marquis Dorset s'est donné.... de l'espace!...

Il est, paraîtrait-il, et par val et par mont !
Fuyard ! allé trouver là bas ! là bas ! Richmond !

LE ROI RICHARD.

Ici, viens ! Catesby !... fais courir par la ville
Le bruit qu' Anne, ma femme... une santé débile,
Est malade... en danger !... Pour ce cas, sois zélé !
Moi ! j'aurai soin, vois-tu de la tenir sous clé !
Et puis, déniche-moi, d'une infime naissance,
Quelque jobard que veux marier de Clarence
A la fille. Le fils est bête comme un pot,
Homme d'esprit, jamais dà ! n'a pu craindre un sot !
Bon ! Le voilà rêveur !... Mais rêver n'est pas vivre,
Des rêveurs, ici bas le bon Dieu me délivre !...
Va, fais courir le bruit immédiatement,
Que malade est ma reine, et que probablement,
Elle mourra bientôt ! Sus ! A l'œuvre. Au plus vite !
Il importe à mon but, et mon but est licite,
D'arrêter les complots, d'arrêter les espoirs
Qui voulaient à mes jours donner de vilains soirs.

(*Catesby sort.*)

Il me faut épouser la fille de mon frère,
Ou sinon mon royaume est brisé comme verre.
Ses frères, il me faut d'abord les égorger,
Si je veux l'épouser... Mais nargue du danger !
Déjà je suis lancé dans le fouillis du crime,
A moi tous les péchés !... Ne suis pusillanime !
Je veux les abriter, je veux les héberger,
Et très royalement *avec un cœur léger !*
La pitié dans mon œil n'a pas son habitacle,
Et de larmoyants pleurs je ne crains la débâcle !

(*Le Page rentre avec Tyrrel.*)

Ton nom est-il Tyrrel ?

TYRREL.

Oui, Tyrrel est mon nom !

A vous servir, seigneur ! Et Jacque est mon prénom.

LE ROI RICHARD.

Es-tu vraiment à nous ?

TYRREL.

Qu'on me mette à l'épreuve !

LE ROI RICHARD.

Oserais-tu tuer, sans que cela t'émeu^re
Un mien ami ?

TYRREL.

Pardi !... Mais bien mieux j'aimerais
Deux de vos ennemis les éteindre à jamais.

LE ROI RICHARD.

Sois satisfait !... vois-tu, j'ai là de par le monde,
Deux ennemis profonds, qu'il faut que l'on me tonde...
Deux ennemis qui font trouble dans mon sommeil,
Ces bâtards de la Tour, les voudrais sans réveil !

TYRREL.

Donnez-moi les moyens, ceci, c'est toute urgence,
Avec ces ennemis de faire connaissance ;
Je puis vous l'assurer je vous délivrerai ;
De ces deux mal appris, croyez-moi, je dis vrai !

LE ROI RICHARD.

Ta parole, Tyrrel, est bien douce musique ;
A mon oreille elle est délicieux cantique.

(Il lui parle bas.)

Va, suis bien la consigne, et je t'estimerai,
Et de l'avancement, moi, je t'en donnerai.

TYRREL.

Subitò, je m'en vais expédier l'affaire,
Dans la vie il est bon, sitôt pensé... de faire ! *(Il sort.)*

Rentre BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

J'ai pesé, j'ai tourné dans mon esprit, seigneur,
Le sujet important que me fîtes l'honneur
De me communiquer.

LE ROI RICHARD.

Laissons ! cela ne presse !...
De vers Richmond, Dorset s'en fuit avec vitesse !...

BUCKINGHAM.

On me l'a dit, seigneur !

LE ROI RICHARD.

Stanley !... Dorset est fils
De votre femme, ayez—que ce soient vos soucis,
L'œil sur elle, toujours !...

BUCKINGHAM.

Monseigneur ! je reclame
Le don par vous promis sur l'honneur de votre âme,
Le comté d'Hereford, et la possession
Des terres dont m'avez promis concession !

LE ROI RICHARD.

Stanley ! je vous le dis, veillez sur votre femme,
De projets insensés ne permettrai la trame,
Des lettres à Richmond qu'on n'en fasse passer,
Ou vous en répondez, à ce daignez penser.

BUCKINGHAM.

Que répond votre Grâce à ma juste requête ?

LE ROI RICHARD.

Singulier souvenir me passe par la tête
Je me souviens qu'un jour Henri Six sur sa foi
Richmond étant gamin, prédit qu'il serait roi—
Un roi ! ça nous verrons !...

BUCKINGHAM.

Seigneur !

LE ROI RICHARD.

Etant prophète,
Comment donc Henri Six se faisant l'interprète
Du destin,—n'a-t-il dit, puisque j'étais présent,
Que moi je le tuerais ce Richmond malfaisant !

BUCKINGHAM.

Seigneur ! sur le comté que dit votre promesse ?

LE ROI RICHARD.

Richmond, un vilain nom pour moi, je le confesse.
 Oh ! la dernière fois que je vis Exeter,
 Le maire un homme aimable, à mon cœur resté cher,
 Me montra le castel, acte de courtoisie
 S'appelant Ronge-Mont. Mon âme fut saisie
 En entendant ce nom, et vit troubler sa paix,
 Parce qu'un très vieux barde,—il était Irlandais,
 Me dit que peu longtemps conserverais la vie
 Quand j'aurais vu Richmond.

BUCKINGHAM.

Monseigneur !

LE ROI RICHARD.

T'en convie,

Dis-moi, quelle heure est-il ?

BUCKINGHAM.

Excusez, monseigneur !

Si j'ose rappeler le guerdon, sur l'honneur
 Qu'a daigné me promettre un beau jour votre Grâce ?

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! quelle heure est-il ?

BUCKINGHAM.

Seigneur ! voilà que passe

Dix heures au cadran.

LE ROI RICHARD.

Bien ! laissez les sonner !

BUCKINGHAM.

Pourquoi laissez sonner ?

LE ROI RICHARD.

Ne cherche à raisonner,
 Mais parce que toi, tel qu'un Jacquemart d'horloge,

Tu fais vibrer le coup, ça ne fait ton éloge,
 Entre ta guenserie—une vile action,
 Et mes pensers à moi,—ma méditation !
 Je ne suis pas d'humeur ce jour à faire aumône ! . . .

BUCKINGHAM.

Allons, expliquez-moi, jusqu'à la fin de l'aune
 Ce que je dois penser, quel est votre vouloir ?

LE ROI RICHARD.

Tu m'embêtes, voilà ! . . . jusqu'au revoir . . . bonsoir ! . . .
(Le Roi et sa suite sortent.)

BUCKINGHAM.

En est-il donc ainsi ? Pour mes nombreux services,
 Ne me réserve-t-il par hasard que supplices ?
 Est-ce donc pour cela, que moi, je l'ai fait roi ?
 Oh ! pensons à Hastings ! . . . sans plus de désarroi,
 Et partons pour Brecknock, tandis qu'à mes épaules
 Ma tête tient encore, et ne suis sous ses geôles,
 De ce Richard n'aurai, non, jamais un guerdon,
 Je l'ai servi ! . . . c'est crime indigne de pardon ! *(Il sort.)*

SCÈNE III.

Même Salle dans le Palais.

Entre TYRREL.

TYRREL.

Il est donc accompli l'acte infâme, exécrable,
 Dont ce pays jamais encor ne fut coupable.
 Et Dighton et Forrest deux saeripants, deux gueux,
 Que j'avais suborné pour ce forfait hideux,
 Ont en me racontant l'épouvantable histoire
 Ainsi que deux enfants pleuré . . . c'est à n'y croire !
 " C'est ainsi," fit Dighton, " que ces charmants enfants
 Dormaient—" Oui," dit Forrest, " les mignons innocents
 Se tenaient enlacés dans les bras l'un de l'autre,
 Comme se murmurant encor leur patenôtre.

Leurs lèvres paraissaient quatre roses en fleurs
 De beauté printanière exhalant les fraîcheurs,
 De leurs douces odeurs embaumant l'atmosphère,
 Et faisant de leur lit un chaste sanctuaire.
 Un missel entr'ouvert gisait sur l'oreiller." . . .
 " Mon esprit," dit Forrest, " parut se verrouiller
 A l'aspect du saint livre . . . oh ! mais bientôt le diable " . . .
 L'infâme scélérat se trouvant incapable
 De parler,—de la sorte acheva le narré
 Son compagnon Dighton : " D'un bras mal assuré
 Supprimâmes tous deux à froid, ces existences
 Chefs-d'œuvre de beauté, d'admirables essences."
 Et les deux scélérats sous le poids de leurs torts,
 M'ont quitté brusquement emportant leurs remords.
 A ce prince du sang, des rois, charmant modèle,
 De ce drame, je vais moi porter la nouvelle.

(*Entre le Roi Richard.*)

Et le voici qui vient. A vous toute santé !
 Mon souverain seigneur, auguste Majesté !

LE ROI RICHARD.

Mon bon Tyrrel, dis-moi, si de par tes nouvelles
 Enfin je suis heureux ?

TYRREL.

J'en apporte de belles !
 Si le fait accompli peut faire le bonheur
 De votre majesté, vous l'avez, monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Mais les as-tu vus morts ?

TYRREL.

Oui morts, et bien morts certes ! . .

LE ROI RICHARD.

Et de plus enterrés dans fosses bien couvertes,
 Dis-moi, mon doux Tyrrel ?

TYRREL.

Seigneur le chapelain
 De la Tour, les a mis dans quelqu' obscur terrain,
 Quel est-il ? Ne le sais !

LE ROI RICHARD.

Viens me dire l'histoire
 Mon bon Tyrrel apres le souper . . . apres boire,
 Et pense d'ici là, n'importe à quel emploi
 Tu voudrais arriver . . . Tu l'auras, foi de roi !
 Jusqu'à ce soir . . . adieu !

TYRREL.

Seigneur ! je vous salue !
(Tyrrel sort.)

LE ROI RICHARD.

Le cher fils de Clarence, il est hors de la vue,
 Je l'ai mis sous scellés, ferment bien mes verroux ;
 A sa fille ai donné le plus nul des époux,
 Les enfants d'Edouard dans une paix profonde,
 Sur le sein d'Abraham—honne soit qui me fronde !
 Dorment. Anne, ma femme, au monde a dit bonsoir,
 Tout va selon mes vœux, pour moi tout est espoir !
 Maintenant, parce que Richmond que n'aime guère,
 Vise à s'unir avec la fille de mon frère
 Pour happer ma couronne . . . en prétendant joyeux,
 Je veux m'en aller moi, lui faire les doux yeux,
 Pour réussir, je crois, j'ai de bonnes recettes,
 Palsembleu ! je saurai bien lui conter fleurettes ! . . .

CATESBY *(entrant)*.

Monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Qu'y a-t-il ? Du bon, ou du mauvais ?
 Qu' auprès de moi tu prends si brusquement accès ?

CATESBY.

Les nouvelles seigneur ! oh ! bien loin d'être heureuses,
 Sont tristes au contraire, et sont des plus fâcheuses,
 Morton avec Richmond a fait sa jonction,
 Et Buckingham levant de la sédition
 Le funeste étendard, tient déjà la campagne.
 Avec tous ses Gallois, et la révolte gagne.

LE ROI RICHARD.

Morton avec Richmond m'inquiète bien plus,
 Que Buckingham avec ses Gallois mordicus !
 Allons ! allons ! je sais qu'un craintif commentaire
 Devient un serviteur de plomb dans telle affaire !
 Fi du délai lambin, au pas de limaçon,
 Le délai compromet, et gâte la moisson.
 Que soit mon aile donc, la fougueuse vitesse,
 Un roi ! ç'est de Jupin la foudre vengeresse.
 Allez ! faites l'appel ! . . . Ne saurais l'oublier,
 Mon conseil est ma force, aussi mon bouclier,
 Quand nous offre bataille une foule de traîtres.
 Sus ! Il faut leur prouver qu'ils ont trouvé leurs maîtres !
 (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Même lieu. Devant le Palais.

Entre LA REINE MARGUERITE.

LA REINE MARGUERITE.

Morte ! . . . c'en est donc fait ! . . . est la prospérité !
 La remplace aujourd'hui la lourde adversité !
 En tapinois, ici, j'ai pris ma résidence,
 De mes ennemis pour guetter la déchéance.
 De cette déchéance est terrible l'aspect !
 Je vais aller en France, et mon flair est correct,
 Son séjour me sera noir, amer et tragique.
 Marguerite ! va-t'-en ! . . . ton âme soit stoïque !
 Mais . . . qui s'approche ?

Entrent LA REINE ELISABETH, *et* LA DUCHESSE D'YORK.

LA REINE ELISABETH.

Hélas ! ô mes pauvres petiots.
 Mes deux princes chéris ! si gracieux, si beaux !
 Mes fleurs aux doux parfums quoiqu' encore inécloses,
 Mes lilas, et mes lis, mes myrtes et mes roses !
 Si, vos âmes encor voltigent sous le ciel,

Et ne sont pas encore au séjour éternel,
 Voltigez près de moi sur votre aile légère,
 Puis oyez les douleurs de votre pauvre mère !

LA REINE MARGUERITE.

Autour d'elle volez ! Et dites-lui que droit
 Pour droit, las !—a terni vos matins—rendant froid
 Et le jeune et le beau !

LA DUCHESSE D'YORK.

Tant de malheurs terribles,
 Tant d'infâmes complots, de vengeances horribles,
 Font ma langue sans voix,—mon cœur même est muet !
 Pourquoi donc es-tu mort !... O mon Plantagenêt !...

LA REINE MARGUERITE.

Les deux Plantagenêt, las ! restent quitte à quitte !
 Edouard en mourant, las ! se réhabilite !

LA REINE ELISABETH.

As-tu pu donc bon Dieu ! sur pareils doux agneaux,
 Ne pas avoir la vue ? à d'atroces bourreaux
 Les laissant sans défense !

LA REINE MARGUERITE.

O mon Henri !... Misère !...

LA DUCHESSE D'YORK.

Vie, où n'est plus la vie !... aveugle sans lumière !
 Oh ! pauvre rien vivant ! arène de douleur,
 Résumé plantureux de ce seul mot—malheur !
 Ton manque de repos, sied-le là, sur la terre,
 Oui sur le sol sanglant de la vieille Angleterre !

(*Elle s'assied.*)

LA REINE ELISABETH.

Hélas ! que ne peux-tu m'accorder un tombeau
 Et de ma triste vie, éteindre le flambeau ;
 J'y pourrais lors cacher mes os et ma poussière,
 Et dérober à tous mon chagrin, un ulcère !

(*Elle s'assied à côté d'elle.*)

LA REINE MARGUERITE.

Mon chagrin doit avoir droit de priorité.
 Etre plus révééré, vu son ancienneté,
 Ah ! si la douleur peut avoir une compagne,
 Vos cœurs sont ulcérés, que ma douleur les gagne.

(Elle s'assied avec elles.)

Sur mes chagrins nombreux jetez donc un regard,
 J'avais un Edouard, me l'a tué Richard ;
 J'avais un noble époux, ornement de ma vie,
 Un Richard l'a tué par un excès d'envie !
 Un Edouard aussi vous l'aviez . . . un Richard
 L'a tué de sa main.

LA DUCHESSE D'YORK.

Tiens, toi, voilà ta part !

Moi, j'avais un Richard tu l'as tué mégère ! . . .
 Moi, j'avais un Rutland, c'est toi, c'est toi vipère,
 Qui me la fait tuer pour tes menus plaisirs.

LA REINE MARGUERITE.

Et Richard a tué pour charmer ses loisirs,
 Ce que tu possédais,—Infâme ! ton Clarence.
 C'est du triste produit de ton incontinence,
 Qu'un vilain chien d'enfer pour nous chasser à mort
 S'est fait le courtisan, vil instrument du sort,
 Pour déchirer l'agneau, pour happer l'innocence,
 Et de Dieu sur l'ouvrage assouvir sa vengeance :
 C'est toi, c'est ton vil sein, qui lâche ce tyran
 Pour nous pourchasser tous, et pour nous mettre au ban,
 O Dieu ! Très juste Dieu ! mon cœur se prend de joie.
 Lorsque ce chien charnel, le vois faire sa proie
 Des produits de ta mère,—et les anéantir,
 Et mêler leurs chagrins à mon profond soupir.

LA DUCHESSE D'YORK.

O femme de Henri ! Ne prends trop d'arrogance
 A l'aspect de mes maux,—car, dans mon indulgence,
 J'ai pleuré sur les tiens.

LA REINE MARGUERITE.

O vous ! supportez-moi !

J'ai soif de la vengeance,—et tremble en mon émoi !

Ton Edouard est mort,—lui, qui, dans sa démence,
 Tua mon Edouard. L'autre Edouard par chance,
 Est mort de son côté, pour régler en effet,
 Avec mon Edouard ses comptes,—c'est un fait !
 Quant au jeune York il n'est rien moins qu'un appoint certe,
 A la perfection de ce que fut ma perte.
 Ton Clarence, il est mort, Edouard il l'occit,
 Mon Edouard à moi !— De cet affreux conflit,
 Et les témoins, Rivers, Vaughan, Hastings l'adultère,
 Et Grey sont tous fauchés, dorment au cimetière,
 Dans leurs sombres tombeaux. Seul vit encor Richard,
 Richard le pourvoyeur de l'enfer, le couard
 Qui par ses procédés, et ses indignes trames
 Envoie au vieux Satan ce qu'il peut guigner d'âmes :
 Mais bientôt adviendra la fin de ce gredin.
 Et nul ne le plaindra, çà le fait est certain !
 L'enfer à cet effet flamboie, et brûle et brâme,
 Le sol baille, et les saints le dénoncent l'infâme !
 Au néant rendez-le, je vous en prie, ô Dieu !
 Voir ce hideux chien mort, c'est là mon plus cher vœu !

LA REINE ELISABETH.

Oh ! tu l'avais prédit qu'il adviendrait une heure,
 Et bien avant le temps prescrit pour que je meure,
 Où je t'invoquerais pour m'aider de ta voix
 Maudire ce crapaud, ce bossu, ce putois.

LA REINE MARGUERITE.

Je t'appelais alors la vantardise vaine
 De ma fortune,—une ombre, un bien rien moins que reine,
 Rien qu'une reine peinte,—oui la contrefaçon,
 De ce que moi j'étais, non faite ta moisson :
 Je t'appelais l'index flatteur de la parade,
 D'une femme hissée assez haut,—mais malade,
 Devant être bientôt précipitée en bas :
 D'une mère trompée en pressant dans ses bras
 Deux tout charmants enfants, je t'appelais un songe,
 De ce qu'un jour tu fus, un élinquant, un mensonge,
 Un étendard pimpant appelant le péril,
 Servant de point de mire au canon, au fusil ;
 Une aberration, une reine pour rire,

Et pour remplir la scène occupée à médire,
 Tes frères, ton époux, maintenant où sont-ils ?
 Eux ! qui faisaient ta joie ainsi que tes deux fils ?
 Qui s'agenouille et dit : " Dieu préserve la reine ? "
 Où sont ces nobles pairs, troupeau qui par douzaine,
 S'inclinaient devant toi les indignes flatteurs ?
 Où sont-ils tes soldats, tous des adulateurs,
 Ces cortèges pompeux près de toi faisant foule,
 Que sont-ils devenus ? Il est brisé ton moule !
 Daigne t'examiner, vois un peu maintenant
 Que tous ces faux honneurs t'ont produit le néant.
 Hier épouse heureuse,—aujourd'hui te voit veuve,
 Et veuve désolée . . . une mère à l'épreuve
 Hier . . . mais aujourd'hui tu le pleures ce nom ;
 Hier on t'implorait . . . aujourd'hui, c'est un non
 Qu'à ta supplique on dit :—hier en souveraine
 Tu parlais, et bien haut, aujourd'hui n'es plus reine :
 Hier tu méprisais, aujourd'hui mon mépris
 Il tombe à plat sur toi, laide chauve-souris !
 Hier on te craignait, dans cet aujourd'hui sombre,
 Toi naguère au pouvoir ! tu crains, même ton ombre !
 Du temps ainsi le cours a viré contre toi.
 Ce que tu fus jadis, te laisse un long émoi,
 En y pensant toujours !—Tu fus usurpatrice
 Du rang que j'occupais, punie est ta malice.
 Porte donc aujourd'hui la moitié de mon bât,
 C'est un fardeau bien lourd et qui fit grand dégât
 Assez longtemps sur moi, j'en dégage ma tête
 Pour t'en léguer le poids, t'en céder la conquête !
 Adieu donc femme d'York ! et reine des méfaits
 En France je rirai de tes malheurs anglais.

LA REINE ELISABETH,

En malédictions toi, source si féconde,
 Enseigne-moi donc l'art de maudire ce monde
 D'ennemis acharnés, de moi tournant autour !

LA REINE MARGUERITE.

Abstiens-toi de dormir la nuit, jeûne le jour,
 Compare au bonheur mort, ta vivante souffrance,
 Pense que tes enfants ta plus douce espérance

Étaient beaucoup plus beaux qu'ils ne l'étaient vraiment,
 Et que leur assassin est plus atrocement
 Criminel qu'il ne l'est ; pense à ta destinée,
 Fais la plus belle encor qu'au jour de Phyménée,
 Tu rendras pire encor, plus poignant ton chagrin,
 Tu rendras plus amer de tes maux le venin,
 En repassant cela dans ton esprit, ton ire
 S'augmentera d'autant, et tu sauras maudire !

LA REINE ELISABETH.

Oh ! mon langage est terne et du tien n'a le feu.

LA REINE MARGUERITE.

Le malheur le rendra plus énergique . . . adieu !

(Sort la Reine Marguerite.)

LA DUCHESSE D'YORK.

Pourquoi donc les chagrins auraient-ils tant de langue ?

LA REINE ELISABETH.

Avocats ampoulés souffrez la, leur harangue,
 De nos bonheurs passés, ils sont les successeurs
 Laissez-les pérorer ces pauvres orateurs,
 S'il est souvent bien creux leur trop pompeux langage,
 Il soulage le cœur, en faut-il davantage ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Que s'il en est ainsi viens-t'-en vite avec moi.
 De nos langues sachons faire un terrible emploi.
 Mon satané de fils de paroles amères
 Étouffons le soudain, sifflons comme vipères,
 Il a bien étouffé tes deux charmants enfants,
(Roulement de tambours.)
 Sois verbeuse avec lui, son tambour . . . je l'entends.

Entre RICHARD et sa suite marchant en ordre de bataille.

LE ROI RICHARD.

Qui vient m'intercepter, me barrer le passage ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Moi, qui pour empêcher ton délirant carnage
Eut du t'intercepter, maudit ! en t'étouffant
Le jour où tu sortis de mon flanc tout sanglant !

LA REINE ELISABETH.

Ce front, qui d'un fer chaud devrait porter l'empreinte,
Si le droit n'était pas une parole feinte,
Tu le caches, Tyran ! sous un vil cercle d'or,
Toi qui fis égorger ce prince—un vrai trésor
Qui devait la porter cette noble couronne
Dés honorée, hélas !... Elle orne ta personne !
Mes frères et mes fils ! Dis-moi, qu'en as-tu fait ?
Où sont-ils mes enfants ?... Dis-le moi... contrefait ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Crapaud ! vilain crapaud ! où ton frère Clarence
Est-il ? aussi son fils à la charmante enfance,
Le doux Plantagenêt ?

LA REINE ELISABETH.

Où sont-ils les courtois
Grey, Vaughan, Rivers, et tous mes amis d'autrefois ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Aussi le bon Hastings ?

LE ROI RICHARD.

Sonnez ! sonnez trompettes !
Tambours ! battez aux champs, noyez-moi ces sornettes
Dans vos bruits tapageurs, afin que jusqu'aux cieux
Ne se fassent chemin les propos factieux
Sur moi, l'oïnt du Seigneur, de ces sottes femelles !
Battez tambours ! battez !... étouffez ces querelles !...

(Fanfares de Trompettes, bruit de tambours.)

(S'adressant aux Reines):

Ou bien dà !... patience,—et sus avec émoi
Gentiment suppliez... où je vous le dis moi,
J'éteindrai vos clameurs avec un chant de guerre,
Où je noierai vos cris... il faudra bien vous taire !...

LA DUCHESSE D'YORK.

Es-tu mon fils ?

LE ROI RICHARD.

Oui, grâce à vous, mon père et Dieu !

LA DUCHESSE D'YORK.

Adone patiemment,—ne sois un boute-feu,
A mon impatience, enfin donne audience !

LE ROI RICHARD.

Je tiens de vous, madame, en ai la conscience.
Que ne puis tolérer de reproche un accent.

LA DUCHESSE D'YORK.

Oh ! laissez-moi parler.

LE ROI RICHARD.

Parlez, incontinent !

Mais à tous vos discours est sourde mon oreille.
Je vous en avertis,

LA DUCHESSE D'YORK.

Ne crois que c'est merveille !

Je veux être avec toi douce comme autrefois.

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! donc, bonne mère, avec vous suis courtois,
Soyez brève surtout !... Eh bien ! je vous écoute :—
Mais je suis très pressé....

LA DUCHESSE D'YORK.

Dans ton ardente route

Es-tu donc si pressé ?... J'ai su t'attendre, moi !...

Dieu sait dans quels tourments ! Dieu sait dans quel émoi ?

LE ROI RICHARD.

Ne suis-je pas venu,—dites-moi, bonne mère,
A la fin consoler votre douleur amère ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Tu le sais bien !... Oh ! non !... De par la sainte croix !
Tu naquis mon enfer, et me mis aux abois.

Un terrible fardeau !... me le fut ta naissance !
 Et revêche et bourru elle fut ton enfance !
 Tes longs jours d'écolier furent aventureux,
 Et ton printemps viril, oseur et furieux.
 Ton âge confirmé, tu devins sanguinaire,
 Et subtil et rusé, mais cherchant l'art de plaire,
 Aimable en haïssant.—Quelle heure de bonheur
 Pourrai-je donc citer ?... Ne la trouve en mon cœur !

LE ROI RICHARD.

Sauf l'heure de Humphrey qu'un beau jour Votre Grâce
 A déjeûner requit—moi—n'étant à ma place !
 Mais que si moi je suis si vilain à vos yeux,
 Laissez-moi passer outre, et les quitter ces lieux,
 Ce, sans vous offenser,—dit entre nous, ma dame !
 Battez tambours ! battez !

LA DUCHESSE D'YORK.

Richard ! Oh ! sur mon âme,
 Écoute ! écoute-moi !

LE ROI RICHARD.

Par trop amèrement
 Vous parlez !

LA DUCHESSE D'YORK.

Rien qu'un mot ! car très probablement
 Tu n'entendras de moi jamais une parole.

LE ROI RICHARD.

Soit ! semblable assurance est baume qui console !

LA DUCHESSE D'YORK.

Ou bien, toi, tu mourras de par l'ordre de Dieu,
 Avant de revenir en vainqueur en ce lieu,
 Ou moi j'aurai péri de chagrin, de grand âge,
 Et je ne verrai plus ta face davantage.
 Adonc prends avec toi ma malédiction,
 Au jour de la bataille, au fort de l'action,
 Elle pesera plus sur toi, la chose est sûre.
 Que le fier attirail de ta complète armure.

Mes prières seront—avec tes ennemis,
 Et les fils d'Edouard, par toi, tous deux occis,
 Au cœur de tes rivaux souilleront le courage,
 Et leur victoire sera pour toi sujet de rage,
 Sanguinaire tu fus, sanguinaire ta fin
 Sera—Monstre abhorré! Te prédis ton destin!

(Elle sort.)

LA REINE ELISABETH.

J'ai certes plus de cause encor qu'elle a maudire,
 Mais je n'ai pas sa verve—Amen donc! à son dire!

(Elle fait mine de partir.)

LE ROI RICHARD.

Madame, arrêtez-vous, et daignez m'écouter.

LA REINE ELISABETH.

Que pourrais-tu me dire? à quoi bon m'arrêter?
 Il ne me reste plus de mon triste hyménée,
 Ces deux charmants enfants de royale lignée,
 Pour être massacrés par ton royal poignard.
 Pour mes filles, hélas! elles seront, Richard,
 Des nonnes pour prier au lieu d'être des reines
 Pour pleurer, et pour être en butte à mille haines,
 Épargne-les, ne viens pour leur jeter un sort,
 Ton œil a des venins qui distillent la mort!

LE ROI RICHARD.

Vous avez une fille et belle, et gracieuse
 De nom Elisabeth, royale et vertueuse.

LA REINE ELISABETH.

Et faut-il quelle meure à cause de cela?
 O Dieu! laissez-la vivre, à mon cœur laissez-la.
 Je corromprai ses mœurs, sa beauté, le proclame,
 Je saurai la souiller,—je dirai, sur mon âme!
 En me calomniant, qu'elle n'est pas le fruit
 Des amours d'Edouard, . . . je ferai tant de bruit
 Que son front pur encor le ceindra d'infâmie,
 Mais qu'elle vive au moins!

LE ROI RICHARD.

Vous seriez ennemie
De vous-même, madame, en agissant ainsi ;
Elle est de sang royal, pour elle ayez merci.

LA REINE ELISABETH.

Elle est de sang royal,—mais pour sauver sa vie,
Je dirai que c'est faux,—à cela je n'obvie !

LE ROI RICHARD.

Dans sa naissance seule est la sécurité
De sa vie.

LA REINE ELISABETH.

Eh bon Dieu !... Mais c'est, en vérité,
Dans cette sûreté que moururent ses frères.

LE ROI RICHARD.

Ils n'eurent en naissant, bah ! qu' étoiles contraires !

LA REINE ELISABETH.

Leurs étoiles !... Non pas !... Mais de mauvais amis !

LE ROI RICHARD.

On ne peut éviter le destin, m'est avis !

LA REINE ELISABETH.

En évitant la grâce, on fait sa destinée.
Las ! mes pauvres enfants ! lys de mon hyménée,
Eussent été dotés d'une plus belle mort,
Si de plus belle vie, eut été fait leur sort !

LE ROI RICHARD.

Vous parlez comme si j'avais-- oh ! quel blasphème !
Egorgé mes cousins !

LA REINE ELISABETH.

Les avez faits—au même !
Les avez dépouillé tout d'abord de leur droit,
Et de leur vie aussi—de leur trône—ainsi soit !
Ne parle de la main sanglante toujours prête
A perpétrer un crime... oh ! non !... mais de la tête
De les assassiner donnant instruction !
Oh ! sur toi, vil tyran, soit la damnation !

Sans doute le poignard n'était que terre à terre,
 Avant d'être aiguisé sur ton cœur fait de pierre,
 Lors il put se vautrer au sein de mes agneaux,
 Et trouver une gaine aux mains de tes bourreaux.
 Ah ! ne devrais parler devant toi de mes anges,
 Jusqu'à ce qu'en tes yeux je fisse mes vendanges,
 Que ton sein le déchire, et de taille et d'estoc,
 Et que mette en lambeaux ton cœur plus dur qu'un roc !

LE ROI RICHARD.

Madame ! aussi bien que dans ma vaste entreprise,
 J'espère recueillir,—et c'est de bonne prise,
 Succès avantageux dans de sanglants combats,
 De même j'aime à dire—en ces derniers débats,
 Que pour vous, et que pour toute votre famille,
 J'ai bonne intention—et par cela je brille !

LA REINE ELISABETH.

Oh ! quel bien ! Dieu de Dieu ! sous la face du ciel,
 Peut m'advenir par vous, mon ennemi mortel ?

LE ROI RICHARD.

Quel bien ? L'avancement de vos enfants, madame !

LA REINE ELISABETH.

Oui, vers quelque gibet passepartout de l'âme
 Pour s'envoler au ciel.

LE ROI RICHARD.

Non pas, l'avancement
 Des terrestres splendeurs de vers le firmament,
 De vers la dignité,—le type de la gloire
 Qui fait qu'un nom s'inscrit aux fastes de l'histoire.

LA REINE ELISABETH.

Oui, flatte mes chagrins avec un tel éclat,
 Dis-moi donc quel honneur, dis-moi donc quel état
 Tu puisses toi, léguer à qui doit sa naissance,
 Las ! à mon pauvre moi !

LE ROI RICHARD.

Ce que j'ai de puissance
 Oui dà ! . . . De plus moi-même—en mes vœux triomphants

Je prétends en doter, sus ! un de tes enfants.
Adonc dans le Léthé de ton âme colère,
Noie une bonne fois d'un tort imaginaire
Que ne t'ai point causé, le triste souvenir.

LA REINE ELISABETH.

Sois bref, de suite dis, où tu veux en venir,
Ton excès de bonté doit cacher une anguille.

LE ROI RICHARD.

Sache donc que du fond du cœur j'aime ta fille.

LA REINE ELISABETH.

La mère de ma fille . . . et te croit dans son cœur.

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! Qu'en pensez-vous ?

LA REINE ELISABETH.

Je pense, sur l'honneur,

Que tu l'aimes ma fille, aussi bien que ses frères
Hélas ! Tu les aimas tous deux les pauvres hères !
De ce merci, merci !

LE ROI RICHARD.

Voyons donc, ne sois pas
Si prompte à nous créer de nouveaux embarras,
J'aime ta fille, et veux, mon désir est sincère,
La faire incontinent la Reine d'Angleterre !

LA REINE ELISABETH.

Eh bien ! Qui comptes-tu lors lui donner pour roi ?

LE ROI RICHARD.

Mais . . . celui-là qui doit la faire reine . . .

LA REINE ELISABETH.

Toi !

LE ROI RICHARD.

Oui bien que je le dis ! . . . Qu'en pensez-vous, madame ?

LA REINE ELISABETH.

Mais comment feras-tu la cour à la chère âme ?

LE ROI RICHARD.

Voilà ce que voudrais certe apprendre de vous
Qui connaissez son cœur, qui connaissez son pouls !

LA REINE ELISABETH.

L'apprendras-tu de moi ?

LE ROI RICHARD.

De tout mon cœur, madame

LA REINE ELISABETH.

Eh bien ! écoute donc quel il est mon programme.
Fais-lui porter d'abord par l'infâme assassin
De ses deux frères qui raccourcit le destin,
Deux cœurs encor saignants, ayant pour leur devise
Ces noms : " York et Rutland "—cette gente surprise
A ses yeux pourra bien certe amener des pleurs.
Offre-lui dans ce cas, pour calmer ses douleurs
Un mouchoir teint de sang,—ainsi que Marguerite
A ton père l'offrit :—c'est tout à fait licite
Parmi les scélérats. Ce mouchoir teint de sang
Était le jeune sang du trop gentil Rutland.
Avec cela, dis-lui d'essuyer ses paupières,
Des mouchoirs teints de sang sont baumes salutaires !
Que si ne réussis à gagner son amour,
Par des moyens si doux, dignes d'un troubadour,
De tes nobles hauts faits, fais-lui tenir la liste,
Mais en les racontant sache être réaliste :
Dis-lui comment Clarenee, en un tonneau de vin,
C'était du Malvoisie—eut un tombeau divin :
Comment périt Rivers,—comment pour l'amour d'elle
Du puits de la vie, Anne, a franchi la margelle !

LE ROI RICHARD.

Vous vous gaussez de moi, ce n'est là le moyen
De gagner votre fille—oh ! mon cœur le sait bien !

LA REINE ELISABETH.

Qui sème des chardons ne récolte des roses,
Si tu fus le Richard qui fit toutes ces choses,
Sache te présenter sous un autre format
Ou tu risques de voir ta cour tomber à plat.

LE ROI RICHARD.

Dites que tout cela, l'ai fait pour l'amour d'elle.

LA REINE ELISABETH.

En bonne conscience, elle, la jouvencelle,
Ne pourrait que te prendre, ayant de son amour
Par si rouges méfaits, acheté le retour.

LE ROI RICHARD.

Un fait étant un fait, ne saurait se défaire,
Les hommes quelquefois de très sotte manière
Agissent—puis alors surgit le repentir
Qui vient les harceler aux heures du loisir.
A vos deux fils si moi j'ai ravi le royaume,
Le rends à votre fille, et ma foi ! c'est un baume.
Si j'ai tué vos fils, eh bien ! j'engendrerai
De votre sang—lignée—et je la maintiendrai !
Au lieu de vous targuer de ce titre de mère,
Vous serez grand' maman ! . . . Grand' maman, ce n'est guère
Moins que d'être maman :—c'est même tout profit,
Vous n'aurez à souffrir point les douleurs du lit.
Vos enfants, entre nous, las ! de votre jeunesse
Ils furent les soucis, les miens de la vieillesse
Qui sera vôtre un jour, seront, j'en suis certain
Les doux consolateurs de votre ancien chagrin.
Votre perte au total est à peine une peine,
Votre fils n'est pas roi, mais votre fille est reine.
Je ne puis vous offrir tout ce que je voudrais,
Acceptez mes bontés, ce sont vos intérêts.
Dorset, votre fils, qui, d'une âme timorée
D'un pas mécontent foule étrangère contrée,
Sera vite promu de par cette union
Aux dignités, objet de son ambition.
Le roi qui nommera votre fille, sa femme,
Familièrement, le promets sur mon âme,
Appellera Dorset frère . . . mère d'un roi.
A nouveau tu prendras ton ancien pouvoir—toi !
De tes temps malheureux, et les grandes détresses,
Tu ne t'en souviendras au milieu des richesses

De tes contentements. Nous verrons maints beaux jours
 Se dérouler encore au contact des amours ;
 En perles d'Orient se changeront tes larmes,
 Et tes bonheurs nouveaux ne craindront plus d'alarmes.
 Va donc, mère, va donc vers ta fille—enhardis
 Son inexpérience, élève ses esprits,
 Prépare son oreille à ce langage tendre
 Qu'un amoureux toujours a l'art de faire entendre :
 Fais reluire en son cœur l'éclat qu'à la beauté
 Partout donne toujours la souveraineté :
 Fais connaître en un mot à la douce princesse,
 Le bonheur de l'hymen, sa tranquille allégresse.
 Et quand ce Buckingham, cerveau lourd et obtus,
 Mon bras vainqueur l'aura châtié, mordicus !
 Je viendrai le front ceint des palmes de la gloire,
 Mener ta fille au lit dans un jour de victoire,
 Et lui narrant les faits enchaînés à mon char,
 Déposer à ses pieds les lauriers de César.

LA REINE ELISABETH.

Que dire pour le mieux à cette fille chère ?
 Te voudrait épouser le frère de ton père ?
 Ou dirai-je ton oncle ? . . . Ou l'infâme assassin
 Qui sut les décimer frères, oncles, cousin ?
 A quel titre veux-tu que je plaide ta cause
 Auprès d'elle, dis-moi ? Qui ne soit une chose
 En horreur à la terre, à mon honneur, à Dieu,
 A son amour, aux lois dont ne puis faire un jeu

LE ROI RICHARD.

Dis que cette union pour la belle Angleterre
 Est un gage de paix.

LA REINE ELISABETH.

Est un gage de guerre,
 Dont l'Angleterre, hélas ! ne verra pas la fin.

LE ROI RICHARD.

Dis-lui que moi, le roi, moi qui suis maître enfin.
 Je me fais suppliant.

LA REINE ELISABETH.

Oh ! oui, pour qu'elle accorde
Ce que défend le roi des rois ! . . . Miséricorde !

LE ROI RICHARD.

Dis-lui qu'elle sera dans toute sa splendeur
Une puissante reine, et des reines la fleur.

LA REINE ELISABETH.

Pour déplorer ce titre, ainsi que fit sa mère.

LE ROI RICHARD.

Dis que je l'aimerai d'un amour vrai, sincère.

LA REINE ELISABETH.

Eh ! pour combien de temps ?

LE ROI RICHARD.

Mais, pour l'éternité
De sa gracieuse vie

LA REINE ELISABETH.

Oh ! dis la vérité,
Réponds-moi, franc et net—vivra-t-elle une année ! . . .

LE ROI RICHARD.

J'espère aussi longtemps que de sa destinée
La nature et le ciel prolongeront le cours.

LA REINE ELISABETH.

Dis mieux, aussi longtemps que le roi des vautours,
Que Richard, que l'enfer voudront bien le permettre.

LE ROI RICHARD.

Dis-lui que moi qui suis son roi,—je viens me mettre
A ses pieds adorés.

LA REINE ELISABETH.

De toi, son souverain
Elle abhorre le titre, elle, en son fier dédain.

LE ROI RICHARD.

Voyons ! Sois éloquente en ma faveur, pres d'elle !

LA REINE ELISABETH.

Un honnête récit gagne à rester fidèle,
A ne pas s'écarter de la simplicité !

LE ROI RICHARD.

Pour lors, en simples mots, dis-lui, par charité,
Mon idylle d'amour.

LA REINE ELISABETH.

Simple, et non véridique
Est un style trop dur.

LE ROI RICHARD.

Vous êtes sarcastique !

LA REINE ELISABETH.

Oh non ! pas trop ! oh non !... Morts sont en leur tombeau
Mes tout gentils petiots—je n'en dis trop.... Tout beau !...

LE ROI RICHARD.

A quoi sert rabâcher sur cette même corde ?
Le texte est épuisé : laissons en là l'exorde.

LA REINE ELISABETH.

Je reviendrai toujours sur cet affreux malheur.
Oni, tant qu'il restera des fibres à mon cœur.

LE ROI RICHARD.

Maintenant par mon George, et par ma Jarretière,
Comme aussi, je le dis, par ma couronne altière....

LA REINE ELISABETH.

Ton George est profané :—ta Jarretière aussi
Ta couronne usurpée.... elle sent le roussi !

LE ROI RICHARD.

Je jure !...

LA REINE ELISABETH.

De par rien ! Est profané ton George,
Simulacre odieux de l'affreux coupe-gorge.

Ta Jarretière elle est souillée, et sa vertu
 Jadis chevaleresque est bien moins qu'un fêtu.
 Ta couronne usurpée à sa gloire fait honte,
 Que si tu veux jurer,—et jurer sans mécompte,
 Et pour qu'on puisse croire à ton serment fatal,
 Jure par quelque chose où tu n'as fait de mal !

LE ROI RICHARD.

Que s'il en est ainsi je jure—par le monde ! . . .

LA REINE ELISABETH.

Le monde ! . . . Il est rempli de ton parjure immonde !

LE ROI RICHARD.

De mon père la mort . . .

LA REINE ELISABETH.

Mais ta vie est, d'honneur
 De ton père à la mort le plus grand déshonneur

LE ROI RICHARD.

Adonc, et s'il le faut, je jure par moi-même . . .

LA REINE ELISABETH.

Mais toi-même, de toi, tu n'as fait qu'un blasphème !

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! alors par Dieu !

LA REINE ELISABETH.

N'invoque son saint nom !
 Car le tort fait à Dieu, ne donne pas renom,
 A qui ne craint pas Dieu ! Si tu n'eusses cru faire
 Oubli de ton serment, l'union que ton frère
 Avait fait entre tous, amis comme ennemis,
 N'eut pas été brisée, et ne serait occis
 Mon pauvre frère, hélas ! . . . Ce métal auréole
 Qui ceint ta tête, et qui forme ta gloriolle,
 Eut de mon jeune enfant orné le jeune front,
 Existerait son frère . . . au regard si profond !
 Tous les deux aujourd'hui, las ! devenus poussière

Dans l'obscur de la Tour dorment au cimetière ;
Par quoi peux-tu jurer ? . . .

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! Par l'avenir !

LA REINE ELISABETH.

Par l'avenir ! . . . D'avance oh ! tu l'as su noircir !
Tes crimes du passé, tes longues injustices,
De longs jours à venir font pour moi des supplices !
Les enfants des parents desquels tu fus bourreau
Vivent encor ; -- ne sont couchés dans le tombeau :
Les parents dont tu fis des enfants le massacre
Vivent encor, -- pour toi ne sont un simulacre !
Adonc ne jure pas, crois-moi, par l'avenir,
L'avenir ne sera pour toi qu'un repentir !

LE ROI RICHARD.

Aussi bien, toutefois que vrai, moi je désire
Prosperer, -- sur le sort et m'assurer empire
Me refuse le ciel des heures de bonheur,
Ne me donne le jour de clarté la lueur,
Ni la nuit du repos : que toutes les planètes
Se mettant contre moi, me lancent leurs sagettes,
Si d'un pur dévouement, et d'un amour de cœur
Je n'entoure ta fille . . . étoile de bonheur !
Mon bonheur et le tien, tout cela git en elle,
Sans elle le bonheur n'a pas une étincelle :
Tout est pour le pays, mort, désolation,
Aussi délabrement, annihilation :
C'est là le seul moyen d'éviter ses désastres,
Croyez-m'en, sur ce point j'ai consulté les astres !
Donc, chère mère ! . . . (Il faut que je t'appelle ainsi !)
De mon bien tendre amour, porte-lui le souci,
Non par mes faits passés, mais par ce que j'espère
Me vaudra désormais, l'appui de l'Angleterre ! . . .

LA REINE ELISABETH.

Me laisserai-je ainsi tenter de par Satan ?

LE ROI RICHARD.

Oui, pour faire le bien, si Satan montre élan !

LA REINE ELISABETH.

Puis-je donc oublier qui moi je suis moi-même !

LE ROI RICHARD.

Oui, si le souvenir de vous, porte à l'extrême
Votre courroux vengeur.

LA REINE ELISABETH.

Mais . . . tu tuas mes fils !

LE ROI RICHARD.

Oui, mais je les enterre, et fort bien par Cypris !
Puisque ta fille à toi, moi je l'a prends pour femme,
Et qu'elle engendrera, pour toi, c'est un dictame
De nombreux petits fils, tous sortis de son flanc
Pour l'immortaliser, l'éterniser ton sang.

LA REINE ELISABETH.

Pour la gagner ma fille à ton vouloir,—irai-je ?

LE ROI RICHARD.

Va,—sois heureuse mère ! . . . Et que Dieu te protège ! . . .

LA REINE ELISABETH.

Eh bien ! donc, je m'en vais. Ecrivez moi sous peu,
Et vous saurez par moi ce qu'elle pense . . .

LE ROI RICHARD.

Adieu !

Donnez-lui mon baiser d'amour.

(*Il embrasse Elisabeth. Elle sort.*)

Femme changeante !

Qui se laisse adoucir par parole émouvante ! . .

Entre RATCLIFF, suivi de CATESBY.

LE ROI RICHARD (*à Ratcliff*).

Eh bien ! quelle nouvelle ?

RATCLIFF.

O puissant souverain !

Sur la côte une flotte est mouillée . . . incertain,

Sur le rivage on voit un flot de multitude
 Ne paraissant avoir des armes l'habitude ;
 Amis douteux, cœurs faux ! on pense que Richmond
 Est leur grand amiral ; dans un calme profond
 Ils flottent, espérant que Buckingham en aide
 Leur viendra.

LE ROI RICHARD.

Qu'un ami, voilà le seul remède,
 Vers le duc de Norfolk immédiatement
 File d'un pas léger. Toi Ratcliff promptement,
 Ou Catesby—mais où Catesby peut-il être ?

CATESBY.

Ici, mon bon seigneur ! A vos ordres, mon maître !

LE ROI RICHARD.

Catesby vers le duc, vole . . .

CATESBY.

Oui, monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Ici Ratcliff, ici ! . . . Toi, sois un bon coureur
 Va vers Salisbury—va, pars en diligence . . .

(à *Catesby.*)

Scélérat hébété ! Dans ton insonciance
 Pourquoi rester ici ? . . . n'aller pas chez le duc !

CATESBY.

Mais votre ordre seigneur, mais votre ordre est caduc !
 Moi ! que dirai-je au duc ? . . . Moi ! . . . de par votre altesse ? . .

LE ROI RICHARD.

O Catesby, mon bon ! Excuse ma rudesse,
 Dis-lui de rassembler une armée au plutôt,
 Et vers Salisbury de me joindre bientôt !

CATESBY.

J'y cours seigneur ! j'y cours.

(*Il sort.*)

RATCLIFF.

Plaît-il à votre altesse
De me dire ce que je dois avec prestesse
Faire à Salisbury ?

LE ROI RICHARD.

Rien, avant mon départ.

RATCLIFF.

Vous m'avez dit, seigneur, de partir sans retard.

(*Entre STANLEY.*)

LE ROI RICHARD.

Ah ! j'ai changé d'avis.—Stanley ! quelle nouvelle ?

STANLEY.

Aucune, monseigneur, que l'on dise avec zèle,
Pas mauvaise, pourtant.

LE ROI RICHARD.

A quoi bon lanterner ?
Parle ! quelle nouvelle ?... Il ne me faut berner !

STANLEY.

Le Richmond est en mer !

LE ROI RICHARD.

Dans la mer qu'il enfonce.
Ce blême renégat, ce chardon, cette ronce,
Que fait-il sur la mer ?

STANLEY.

A vous dire le vrai.
Monseigneur ne le sais.

LE ROI RICHARD.

De parler fais l'essai !

STANLEY.

Je crois qu'asticoté par Dorset en personne,
Aussi par Buckingham—pour happer la couronne,
En Angleterre il vient !

LE ROI RICHARD.

Le trône est-il vacant ?
 Le glaive est-il donc mort et n'a-t-il son tenant ?
 Est-il donc mort le roi ? sinon—sinon nous-même,
 D'York quel est l'héritier du royal diadème ?
 Dites-moi donc alors ce qu'il fait sur les mers ?

STANLEY.

Ne puis le deviner, ses desseins ne sont clairs !

LE ROI RICHARD.

Ne pouvez deviner le but de son voyage,
 Ni pourquoi ce Gallois lorgne notre rivage ?
 C'est pour se déclarer de vous maître et seigneur,
 Tu te révolteras pour le suivre, en ai peur !

STANLEY.

Non, très puissant seigneur, n'ayez pas cette crainte !

LE ROI RICHARD.

Mais pour le repousser, voyons, parle sans feinte,
 Où sont-ils tes vassaux ? Ils sont à l'occident
 Faisant la courte échelle, et même ment aidant
 Les rebelles sortant de leurs vaisseaux en foule !

STANLEY.

Mes amis, monseigneur, faits dans vigoureux moule,
 Ils sont tous dans le nord.

LE ROI RICHARD.

Pour moi de froids amis,
 Que font-ils dans le nord ? Ils devraient, m'est avis,
 Être dans l'occident, au roi pour être utiles.

STANLEY.

N'ayant reçu nul ordre, ils sont restés tranquilles.
 Puissant roi, mais s'il plaît à votre majesté
 De daigner m'octroyer la pleine liberté
 Je verrai mes amis, et devers votre grâce
 Avec eux je viendrai, n'importe en quelle place,
 N'importe auquel moment, il vous plaira choisir.

LE ROI RICHARD.

Oh ! oui, je m'aperçois que tu veux déguerpir
Pour rejoindre Richmond, mais à toi ne me fie !

STANLEY.

Vous avez tort, seigneur, je vous le certifie.
Je n'ai jamais été, je ne suis un trompeur.

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! Allez ! c'est bon, faites-vous recruter.
Allez de vos amis relever le courage,
Mais, George, votre fils, qu'il me reste en ôtage :
Faites que votre cœur soit et ferme et loyal.
Sa tête est mon garant, si vous tournez à mal !

STANLEY.

Traitez mon fils selon que je serai fidèle. (*Stanley sort.*)

Entre un MESSENGER.

LE MESSENGER.

Mon gracieux seigneur ! j'apporte la nouvelle
Que dans le Devonshire, ainsi que des amis
M'informent de ces faits, maintenant accomplis.
Le sire Edouard Courtney, plus d'Exeter l'évêque,
Son frère aîné, méchant prélat qui se rebêque
se révoltent avec d'autres confédérés ! . . .

Entre un autre MESSENGER.

DEUXIÈME MESSENGER.

Dans le Kent, les Guilfords et d'autres conjurés,
Mon noble souverain, ont soudain pris les armes,
Et tiennent le pays dans de chaudes alarmes.
Leur nombre et leur pouvoir à chaque instant s'accroît.
Tandis qu'à chaque instant, notre pouvoir décroît.

Entre un autre MESSENGER.

TROISIÈME MESSENGER.

Du noble Buckingham, haut souverain, l'armée . . .

LE ROI RICHARD.

De désastres pourquoi me servir la fumée !...
 Taisez-vous tous, hiboux ! Tiens prends cela pour toi !...
(Il frappe le Troisième Messager.)
 Des nouvelles, j'en veux, mais les veux bonnes moi !...

TROISIÈME MESSAGER.

A votre majesté j'apporte une nouvelle,
 Qui devrait m'avoir fait bien venir auprès d'elle.
 De grands débordements de torrents furieux,
 Du duc de Buckingham ont par leurs flots fougueux,
 Mis l'armée en déroute, et dans la conjoncture
 On ne sait en quels lieux, il erre à l'aventure.

LE ROI RICHARD.

Oh ! je te dis merci ! Tiens ! Tiens ! voilà de l'or !
 Pour compenser le coup. Je fus un vrai butor !
 Dis-moi, quelqu'un a-t-il, sus ! promis récompense
 A qui ramènerait le traître en ma présence !

TROISIÈME MESSAGER.

Où, certes, monseigneur ! De suite ce fut fait !

Entre un autre MESSAGER.

QUATRIÈME MESSAGER.

Sire Thomas Lovel, et le Marquis Dorset
 Sont en armes tous deux dans le comté d'Yorkshire,
 Par compensation, mais, seigneur, dois vous dire
 Que des Bretons la flotte est dispersée au vent,
 Richmond dans le Dorset envoya de l'avant
 Un de ses bâtelets aborder le rivage
 Pour sonder le terrain, et pour faire un parlage.
 Dans ces gens assemblés, mais n'ayant pas de foi,
 Sur la Bretagne, il mit voile... je l'ai vu, moi !

LE ROI RICHARD.

Marchons toujours, allons combattre ces rebelles
 Il est temps d'étouffer d'intestines querelles.

Entre CATESBY.

CATESBY.

Mon haut seigneur ! le duc de Buckingham est pris,
C'est heureuse nouvelle, et dont je m'applaudis.
Toutefois, le Richmond avec puissante armée
Est à Milford si l'on en croit la renommée.

LE ROI RICHARD.

Sus ! à Salisbury ! . . . Sus ! à Salisbury
Rien ne se fait, tandis que nous causons ici.
Allons ! là bas risquer une grande bataille.
Et faisons dans son trou rentrer cette canaille.
Que ce cher Buckingham devers Salisbury,
On le fasse venir,—de le voir j'ai souci ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE V.

Un Salon chez Lord Stanley.

Entrent LORD STANLEY *et* SIR CHRISTOPHER URSWICK.

STANLEY.

A Richmond, de ma part, dites, Sire Christophe,
Que ne je puis l'aider, sans craindre catastrophe,
Du moins pour le présent. Sous ce laid toit à porc
Du hideux sanglier,—de ce fils du duc d'York,
Se trouve emprisonné mon bien aimé fils George
Si de bouger fais mine, on lui coupe la gorge.
Pour mon pauvre cher fils je crains ce résultat
Ce qui fait que mon bras est fait échec et mat.
Mais où se trouve donc Richmond le noble prince ?

SIRE CHRISTOPHE.

Soit à Pembroke, ou soit dans l'ouest de la province
De Galles.

STANLEY.

Mais quels gens, ayant un certain nom,
Près de lui sont groupés !

SIRE CHRISTOPHE.

Un soldat de renom,
 Sire Walter Herbert—et puis noble phalange,
 Sire Gilbert Talbot—au combat plus qu'un ange,
 Sire William Stanley,—de plus le redouté
 Pembroke, et puis Oxford—l'impétuosité
 Fait homme—et puis Thomas avec vaillante troupe,
 Puis Sire James Blunt, et puis maint et maint groupe
 De guerriers valeureux, leur nombre est légion,
 Vers Londres ils s'en vont pleins de décision.

STANLEY.

Eh bien ! va de ma part vers ton seigneur et maître,
 Dis-lui combien je fais de vœux pour son bien-être !
 Que je lui veux du bien, le prouverai plus tard,
 Dis lui qu' Elisabeth est promise à Richard,
 Et qu'à cette union a consenti la reine ;
 Adieu ! Prends ces papiers, ils lui diront ma peine !
(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Salisbury. Lieu découvert.

Entre le SHÉRIF et la garde, avec BUCKINGHAM mené au supplice.

BUCKINGHAM.

Ne pourrai-je parler au noble Roi Richard ?

LE SHÉRIF.

Non, mon très cher seigneur, non certe il est trop tard,
Vous n'avez maintenant qu'à prendre patience.

BUCKINGHAM.

Hastings, Rivers et Grey, les fils pleins d'innocence
D'Edouard, le saint roi qui fut le bon Henri,
Qui, sous des lacs impurs, tous tombèrent ici
De par la trahison et de par l'injustice,
Si vos âmes du ciel, entr'ouvrent l'orifice
De là haut contemplez quel il est mon trépas !—
C'est la fête des morts, aujourd'hui, n'est-ce pas.
Dites-moi compagnons ?

LE SHÉRIF.

Oui, des morts c'est la fête !

BUCKINGHAM.

Eh bien ! le jour des morts à les venger s'apprête
Les crimes de ma vie . . . et je le souhaitais
Quand aux fils d'Edouard, pour de vils intérêts,
Pour les fils de celui qui fut un jour mon maître,
Et pour ses alliés, je devins soudain traître.
Il est bien que ça soit ce sombre jour des morts,
Qui me voye expier à la fin mes vieux torts.
Ce grand Voyant là haut par de là le nuage,
Sur ma tête coupable a fait créver l'orage.

Le glaive des méchants, ainsi le vent le ciel
 Se retourne contr'eux, et c'est bien naturel.
 Tombe ainsi lourdement sur moi, de Marguerite
 La malédiction : " *Quand* " de façon subite,
 " *Lui, de chagrins,*" dit-elle, " *abreuvra ton cœur,*
Pense alors que je t'ai prèdit moi, ton malheur!"—
 Messires! je suis prêt, vers le billot infâme
 Conduisez-moi, j'ai soif de remiser mon àme!
 (*Sortent Buckingham, le Shérif et les gardes.*)

SCÈNE II.

Une Plaine près de Tamworth.

Entrent avec tambours et drapeaux RICHMOND, OXFORD, SIRE
 JAMES BLUNT, SIRE WALTER HERBERT *et autres avec*
soldats en marche.

RICHMOND.

Frères d'armes! Et vous mes amis bien aimés,
 Sous le joug d'un tyran broyés et abimés,
 Nous avons pénétré de la vieille Angleterre
 Jusqu'au cœur du pays. Ici de notre père
 Le valeureux Stanley, nous recevons vraiment
 Lettre consolatoire, un encouragement!
 Le sanglant sanglier, l'éhonté misérable,
 De vos vignobles qui, lui, n'a fait qu'une étable,
 Qui fait son ange en vous l'impudent folichon,
 Cet aviné gremlin, et cet impur cochon,
 Git à l'heure qu'il est, au centre de cette île.
 Près de *Leister* (1) au doux climat, charmant, fertile.
 De Tamworth à *Leister*, seulement un demain
 Aujourd'hui nous sépare, allons y donc grand train.
 Allons! Au nom de Dieu, chers amis du courage!
 Allons y moissonner de la paix le doux gage,

(1) Nous écrivons ici pour le lecteur français *Leister*—prononciation du mot *Leicester* dans la langue anglaise. Nos oreilles souffrent encore du *Lei-ces-ter*, en trois syllabes, introduit il y a bien des années, dans la tragédie de " *Marie Stuart* " de Lebrun.—*Note du Traducteur.*

Pour obtenir ce but, s'il faut sanglant combat
 Combattons ! . . . Par nos bras, sachons sauver l'état.

OXFORD.

Pour combattre à coup sûr ce sanglant homicide
 Du Dieu bon, mais vengeur, mettons-nous sous l'égide !

HERBERT.

Oui, car tous ses amis vont se ruer sur nous.

BLUNT.

Ses amis ! . . . En est-il dans repaire de loups !
 De prétendus amis l'entourent, oui, par crainte,
 A l'heure du péril, mais cessera leur feinte,
 Et seul il restera, des tyrans c'est le sort !

RICHMOND.

Pour l'atteindre, allons donc faisons vaillant effort,
 Nous vaincrons, mes amis, de ce n'avez doutance.
 Car notre cause est juste ! . . . En Dieu notre espérance.
 Des rois Dieu fait des Dieux et des hommes des Rois,
 Quand ils savent venger la patrie et les lois ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

Champ de Bataille de Bosworth.

*Entrent le ROI RICHARD et des troupes, le DUC DE NORFOLK,
 le COMTE DE SURREY et autres.*

LE ROI RICHARD.

Arrêtons-nous ici, dressons, ici, nos tentes,
 A ce champ de Bosworth, nos forces imposantes,
 Sachons bien les masser.—Surrey ! mon cher seigneur !
 Pourquoi ce sombre front ?

SURREY.

Plus léger est mon cœur !

LE ROI RICHARD.

Monseigneur de Norfolk! . . .

NORFOLK.

Présent! mon seigneur lige!

LE ROI RICHARD.

Cher Norfolk! nous allons en avoir du litige,
Ferme nous taperons.—Ah! Ah! Ah! n'est-ce pas!

NORFOLK.

Nous aurons à donner, à recevoir hélas!
De nombreux horions.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dresse ici ma tente,
J'y veux coucher ce soir!

(*Des soldats se mettent à ériger la tente.*)

Ah! j'ai l'âme contente
En pensant à ce lit; . . . Où sera-t-il mon lit
Demain! . . . Ah bah! n'importe où se pose le nid! . . .
A-t-on pu s'informer, dites-le moi, mes maîtres,
Quel il est, au total, le nombre de ces traîtres?

NORFOLK.

Six ou sept mille au plus, voilà leur maximum!

LE ROI RICHARD.

En ce cas, c'est pour nous, *Bonus, Bona, Bonum!*
Triple de ce montant est notre force armée.
Et puis le nom du roi vaut lui seul une armée,
C'est un pouvoir immense et qui leur fait défaut.
Allons examiner, messires, il le faut.
De ce vaste terrain quel il est l'avantage,
Se consulter avant, certe, est d'un esprit sage:
Discipline surtout; de la guerre c'est l'art!
Demain qu'on soit exact; point le moindre retard.
Car demain, chers seigneurs, sera, la chose est sûre.
Un jour très occupé, ma foi—je vous assure. (*Ils sortent.*)

Entreat de l'autre côté du champ, RICHMOND, SIRE WILLIAM BRANDON, OXFORD, et autres seigneurs. Quelques soldats dressent la tente de Richmond.

RICHMOND.

Le soleil fatigué s'est couché dans de l'or,
 Et de par ses splendeurs, fait présager encor
 Que le jour qui va suivre, aura pour destinée
 Auréole de feu, splendide matinée !
 Sire William Brandon contre le roi Richard
 Dès demain vous serez, vous, mon porte-étendard !
 Qu'on place dans ma tente une plume et de l'encre.
 Car, de notre salut, moi, je veux tracer l'ancre,
 Analyser la forme, et l'ordre du combat,
 Afin, le vil Richard ! le faire échec et mat !
 En donnant à chacun son rôle et son programme,
 Qui sera de chacun du devoir le dictame.
 Vous Oxford, vous Brandon, et vous Herbert aussi
 Faites-moi le plaisir de demeurer ici.
 Garde son régiment de Pembroke le comte !
 Vous capitaine Blunt, que nul danger ne dompte,
 A Pembroke, pour moi, portez un doux bon soir,
 Dites-lui mon désir :—A deux heures le voir !...
 Cette nuit que sans bruit, il vienne dans ma tente,
 De lui serrer la main, je serai dans l'attente,
 Bon capitaine !... Encore une chose de plus !
 Savez-vous où Stanley se tient dans ces talus !

BLUNT.

A moins que je ne sois dans une erreur grossière,
 (Et je ne le crois pas !)—Moi, j'ai vu sa bannière
 Se balancer au vent, moins d'un mille d'ici,
 Son régiment doit être à peu près au midi
 De la force du roi.

RICHMOND.

Très bien ! s'il est possible
 Toutefois sans péril, de trouver accessible
 Moyen, mon brave Blunt, d'arriver jusqu'à lui,
 Ce message important, donnez-lui,—le voici.

BLUNT.

Cette tâche, seigneur, le devoir m'y convie,
Oh ! je veux l'entreprendre au péril de ma vie,
Dieu vous donne, seigneur, un doux repos ce soir.

RICHMOND.

Bonne nuit, capitaine !.. Au revoir ! au revoir !..—
Vous, messires, allons, rentrons tous sous ma tente.
L'air est humide et froid, et n'a rien qui nous tente
À rester au dehors.—Allons délibérer
Sur le jour de demain qui doit nous libérer.

(Ils se retirent sous la tente.)

Entrent dans sa tente le ROI RICHARD, NORFOLK, RATCLIFF
et CATESBY.

LE ROI RICHARD.

Quelle heure est-il ?

CATESBY.

Seigneur ! Mais du souper c'est l'heure.
Neuf heures ont sonné.

LE ROI RICHARD.

N'importe ! Je demeure
Ici,—ne souperai, ne veux souper ce soir ;
De l'encre et du papier, je désire en avoir !—
Eh ! quoi !... N'est-elle pas en état ma visière ?
Et mon armure aussi ?

CATESBY.

Votre armure princière,
Est en très bon état, n'en doutez, monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Occupe-toi, Norfolk, de nous sois le veilleur !
Et pose autour de nous, de bonnes sentinelles.

NORFOLK.

Je m'en vais les choisir, elles seront fidèles !..

LE ROI RICHARD.

Aussitôt que du jour aura poind la lueur
Sois debout, doux Norfolk.

NORFOLK.

Oui, certes, monseigneur!

(*Il sort.*)

LE ROI RICHARD.

Ratcliff !...

RATCLIFF.

Mon bon seigneur!

LE ROI RICHARD.

De suite qu'on m'envoie

D'armes un poursuivant, et qu'il se fraye voie
Vers le seigneur Stanley, qu'il ait commandement
D'amener ce matin ici son régiment,
De peur que dans la nuit du sommeil, tombe George,
George son aimé fils. Me sens froid à la gorge,
Remplis-moi vite un bon bol de vin chaud,
J'ai vraiment soif; et puis,—point ne l'oublie, il faut
Qu'on apporte en ma tente, une grande chandelle!

(*à Catesby.*)

Le cheval blanc Surrey, Catesby, qu'on le selle!...
Qu'il soit prêt pour demain à l'heure du combat,
Vaque aussi que ma lance, elle soit en état.
Eh! Ratcliff!...

RATCLIFF.

Monseigneur!

LE ROI RICHARD.

Dis! As-tu vu par chance

Le Duc Northumberland, si sombre d'apparence?

RATCLIFF.

Je l'ai vu, monseigneur, vers la brune, ce soir
Aller avec Surrey semer des mots d'espoir
Parmi les escadrons, relever le courage
Des soldats, excreer sur eux leur fascinage!

LE ROI RICHARD.

Bien ! Je suis satisfait.—Sus ! donnez-moi du vin !
 Ma gaité, mon esprit, oh ! je les cherche en vain,
 Je n'ai plus cette ardeur qu'encore avais naguère,
 Je me sens soucieux, plus qu'à mon ordinaire !
 Et l'encre et le papier sont-ils prêts ?...

RATCLIFF.

Oni, seigneur !

LE ROI RICHARD.

Bien ! fais attention de la nuit au veilleur !
 Au milieu de la nuit viens-t-en devers ma tente,
 Pour m'aider à m'armer !... Ton âme soit contente !...
 (*Le Roi se retire dans sa tente, Ratcliff et Catesby sortent.*)

*La tente de RICHMOND s'ouvre, et le laisse voir lui, entouré de
 son état major.*

Entre STANLEY.

STANLEY.

Que pour toi la victoire aux ailes de corail,
 Et la fortune aussi soient à ton gouvernail !

RICHMOND.

Que le bonheur que peut donner la nuit, beau-père !
 Soit avec toi ! Dis-moi ! comment va notre mère ?

STANLEY.

Par procuration pour elle... te bénis !
 Ses vœux de tous les jours, sont pour toi, son cher fils !
 Assez sur ce sujet !... L'heure silencieuse
 S'avance dans l'obscur, et file ténébreuse !
 Bref, car il est urgent d'avoir tout sous sa main,
 Prépare ton combat de bonne heure, demain !
 De Dieu remets ton sort au divin arbitrage.
 Sois prudent ! sois vaillant ! surtout ne perds courage !
 Moi !... je ne puis hélas ! faire ce que voudrais,
 Je t'aiderai pourtant,—suis dans tes intérêts.
 Mais trop ouvertement, pour toi, rien ne puis faire.

Sans signer le trépas de mon George, ton frère !
 Adieu, Richmond, adieu !... Le manque de loisir
 Empêche l'amitié de s'épandre à plaisir.
 Nous aurons meilleurs temps après cette campagne,
 Adieu donc ! sois vaillant ! Le succès t'accompagne !

RICHMOND.

Mes chers et bon seigneurs ! de vers son régiment
 Conduisez-le, vous tous, immédiatement,
 Moi, je vais essayer, si je puis, faire un somme,
 Afin de me trouver demain un nouvel homme !
 Adonc tous à demain !... Messires et seigneurs.

(Sortent les seigneurs faisant escorte à Stanley.)

O Toi, qui de là haut dispenses les grandeurs,
 Jette un regard benin sur moi ton capitaine,
 Daigne donner aux miens l'impulsion soudaine
 Qui tout anéantit, tout broie et tout détruit,
 De la victoire et fait cueillir le noble fruit.
 Fais-nous les instruments et les terribles anges
 Du châtement, et nous chanterons tes louanges ;
 En tes mains soit mon âme, avant que de mes yeux
 Soient fermés les volets, après pour s'ouvrir mieux.
 Que je dorme, ou que veille, oh ! sois ma sauvegarde,
 Et défends-moi toujours, je me mets sous ta garde !

(Il s'endort.)

*Le FANTÔME du PRINCE EDOUARD, fils de HENRY VI, surgit
 entre les deux tentes.*

LE FANTÔME *(au Roi Richard)*.

Sur ton âme demain, puisse-je lourdement
 Peser—Rappelle-toi—Rappelle-toi comment
 A Tewksbury tu m'as dans ton humeur traîtresse
 Poignardé dans la fleur de ma verte jeunesse....
 Donc désespère et meurs !... Donc désespère et meurs !...

(Se tournant vers la tente de Richmond.)

Sois allègre, Richmond... car les âmes en pleurs
 Des princes égorgés t'assurent la victoire....
 De Henri la lignée est pour toi, pour ta gloire....

*Surgit le FANTÔME de ROI HENRY VI.*LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

Lorsque j'étais vivant et qu'était oint mon corps,
 Il fut par toi criblé de trous mortels alors :
 Pense à la Tour, à Moi!—Pense, meurs, désespère!
 Henry VI, te le dit : "Point de ton heure dernière!"

(à *Richmond*.)

Henri qui te prédit que tu deviendrais roi,
 Veille sur ton sommeil, tous ses vœux sont pour toi!

*Le FANTÔME de CLARENCE surgit.*LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

Puissé-je lourdement surplomber sur ton âme
 Demain!... Jusqu'à la mort, par fourberie infâme,
 Moi lavé sans espoir dans un vin écœurant...
 Mon souvenir pour toi, soit remords déchirant!...
 Dans le combat demain, sans but soit ta rapière,
 De tes mains qu'elle tombe, ... oui, meurs et désespère!

(à *Richmond*.)

Les héritiers frustrés d'York, Richmond, sont pour toi.
 Te préserve le ciel! Richmond, tu seras roi!

Surgissent les FANTÔMES de RIVERS, de GREY et de VAUGHAN.(1)RIVERS (*au Roi Richard*).

Puissé-je comme un plomb, moi, peser sur ton âme
 Demain, moi qui par toi mourut de mort infâme,
 A Pomfret, moi Rivers!... va!... désespère et meurs!

GREY (*au Roi Richard*).

Pense à Grey! pense à Grey! sur toi tous les malheurs!...

VAUGHAN (*au Roi Richard*).

Pense à Vaughan! pense à Vaughan—laisse tomber ta lance
 Et désespère et meurs :... oui, meurs sans espérance!

(1) Ce nom se prononce en anglais comme s'il était écrit ainsi : *Vaun*—ou *Vawn*.

TOUS (*à Richmond*).

Debout, Richmond! debout! Richmond ce sont nos torts
Qui le vaincront Richard!... vaillants soient tes efforts!

Surgit le FANTÔME de HASTINGS.

LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

Coupable, éveille-toi!... finie est ta carrière,
Pense à Lord Hastings, meurs... Va! meurs et désespère!

(*à Richmond*.)

Belle âme sans remords, sors de ton doux sommeil,
De la noble Angleterre et deviens le soleil.

Surgissent les FANTÔMES des deux jeunes PRINCES.

LES FANTÔMES (*au Roi Richard*).

Etouffés dans la Tour, à tes deux neveux rêve,
Rêve infâme Richard, que de plomb soit le glaive.
De notre souvenir—qu'il éveille tes peurs...
Aux bas fonds des enfers va... désespère et meurs!

(*à Richmond*.)

Dors Richmond, dors en paix, et surgis dans la joie.
Du sanglier jamais tu ne seras la proie;
Mais la souche de rois heureux dans l'avenir.
D'Edouard les deux fils te disent de fleurir.

Surgit le FANTÔME de la REINE ANNE.

LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

Richard! c'est moi, ta femme—oh! oui, ta pauvre femme
Qui du sommeil jamais n'a trouvé le dictame
Auprès de toi; qui vient le troubler ton sommeil
Qui maintenant n'aura qu'un unique réveil.
Oh! pense à moi demain!... demain, dans la bataille,
Ton glaive n'y vaudra pas un glaive de paille,
Bourelé de remords, va... désespère et meurs.

(*à Richmond*.)

Toi! rêve de succès—surgiront tes couleurs!
Ame tranquille dors, car de ton adversaire
La femme pour toi prie, ardente est sa prière!

Surgit le FANTÔME de BUCKINGHAM.

LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

La couronne, c'est moi qui l'ai mis le premier
 Sur ton ignoble front ; et je fus le dernier
 Qui tomba sous les coups de ta scélératesse ;
 Oh ! pense à Buckingham demain dans ta détresse ;
 Que soient des pleurs de sang tes pleurs, les derniers pleurs !
 Le plus vil des tyrans . . . va . . . désespère et meurs !

(*à Richmond.*)

De te porter secours sans avoir eu la chance,
 Loin de toi je mourus dans la désespérance ;
 Mais que ton noble cœur ne soit épouventé,
 Les bons anges de Dieu, je dis la vérité,
 Seront pour toi demain Richmond ! . . . Richard l'infâme
 Du hant de son orgueil tombera . . . le proclame.

(*Les Fantômes s'évanouissent. Le roi Richard s'éveille en sursaut.*)

LE ROI RICHARD.

Vite un autre cheval ! . . . qu'on me donne un cheval !
 Qu'en bandant ma blessure on arrête le mal.
 Jesus ! miséricorde ! . . . Eh ! ce n'était qu'un rêve ! . . .
 Couarde conscience ainsi tu mets en grève
 Ma raison—Ce flambeau n'a qu'un reflet blafard ;
 C'est le muet minuit dont m'orne est le regard.
 Des gouttes de sueur de mon front tombent froides,
 Mes cheveux effarés se hérissent tout roides . . .
 Qu'est-ce donc que je crains ? . . . Qui cause ma frayeur ?
 Moi-même ! . . . ah bah ! . . . de moi ne saurais avoir peur !
 Richard aime Richard !—Eh oui ! parbleu, je m'aime
 De tendre affection, sinon d'amour extrême.
 Est-il un assassin ici ? . . . Non pas ! . . . Mais si,
 Je suis un assassin . . . Dans le crime endurci . . .
 Eh ! bien done, enfuis-toi ! . . . Quoi ? . . . m'enfuir de moi-même,
 Pour me venger . . . de moi ? . . . Mais je m'aime, je m'aime ! . . .
 Pourquoi m'aimé-je ainsi ? . . . Pour ce que me suis fait
 A moi-même de bien ! . . . Oh ! non pas, par le fait,
 Car j'ai commis vraiment des actes détestables.
 Je suis un scélérat . . . Mais trop défavorables
 Sont mes pensers sur moi . . . je me juge trop mal.

Je me mens à moi-même, et c'est bête au total.
 Imbécile! ne dis que du bien de toi-même! . . .
 Non . . . pas de flatterie en ce moment suprême.
 Hélas! ma conscience a langues par milliers
 Qui racontent des faits assez peu réguliers,
 Et comme un scélérat de ces faits chaque histoire
 Me condamne . . . et chacune est un réquisitoire.
 Parjure je le fus, parjure je le suis,
 Et des meurtres cruels en ai-je aussi commis ?
 Tous ces méfaits divers, tous ces divers outrages,
 Me citent à la barre . . . et font pleuvoir leurs rages
 Sur moi, tous me criant : " Va ! désespère et meurs !"
 Et si je meurs, qui donc en versera des pleurs
 Sur mon coupable moi ? . . . Mais personne ne m'aime,
 Eh ! qui donc m'aimerait ? qui donc ? puisque moi-même
 Vrai ! je me bats les flancs, malgré mon amitié
 Pour moi, pour en trouver pour moi de la pitié !
 Il m'a semblé qu'entraient cette nuit dans ma tente
 Tous mes décapités me jetant l'épouvante,
 Tous ceux occis par moi m'ajournant à demain.
 Et me pronostiquant de mes crimes la fin.

Entre RATCLIFF.

RATCLIFF.

Monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Qui vient là ?

RATCLIFF.

Ratcliff ! rien davantage !

Ce matin par deux fois le coq de ce village
 A fait concoco,—vos amis, tous debout,
 Agraftent leur armure, est chacun prêt à tout !

LE ROI RICHARD.

Oh ! Ratcliff ! J'ai rêvé cette nuit vilain rêve . . .
 Dis-moi, de nos amis bonne est-elle la sève,
 Crois-tu qu'ils me seront fidèles aujourd'hui ?

RATCLIFF.

Sans doute, monseigneur, n'en prenez pas d'ennui.

LE ROI RICHARD.

Je crains, vois-tu, Ratcliff, quelque chose de sombre.

RATCLIFF.

Ne vous effrayez pas, mon bon seigneur d'une ombre.

LE ROI RICHARD.

Par l'apôtre Saint Paul¹ les ombres, cette nuit,
 Dans l'âme de Richard ont certes plus produit
 D'indicible terreur, que de cette poupée
 Qu'on appelle Richmond, ne produirait l'épée
 De dix mille soldats. Il n'est pas encor jour,
 Voyons! viens avec moi, promenons nous autour
 Des tentes, viens rôder, comme font les cloportes.
 Qui veut connaître tout, doit écouter aux portes.

(*Le roi Richard et Ratcliff sortent.*)

RICHMOND *s'éveille.* *Entrent OXFORD et autres.*

LES SEIGNEURS.

Bonjour, Richmond!

RICHMOND.

Criez merci, mes chers seigneurs,
 Ici vous surprenez le plus grand des dormeurs.

LES SEIGNEURS.

Votre nuit, monseigneur! dites, fut-elle bonne?

RICHMOND.

Ma nuit!... Je ne voudrais la céder à personne!
 Du sommeil le plus doux, j'ai dormi, mes seigneurs,
 Mon sommeil fut peuplé de songes enchanteurs,
 Tous ceux là dont Richard a dépêché les âmes
 Là haut, sont tous venus illuminés de flammes,
 Vers ma tente, et m'ont tous salué le vainqueur.
 Me disant: "Sois allègre, et léger soit ton cœur!
 Car tu vaincras Richard. Si favorable rêve,
 Pendant toute la nuit, sans lacune, ni trêve,
 Ma tenir compagnie, et ce doux souvenir

Est augure de gloire et dore l'avenir!
Et maintenant, seigneurs, dites-moi, quelle est l'heure ?

LES SEIGNEURS.

Quatre heures ont sonné.

RICHMOND.

Point ne faut que demeure
Davantage à causer ; il est temps de s'armer,
Et de prendre nos rangs et de nous affirmer.

(S'avançant vers ses troupes.)

Plus que ne vous ai dit, n'en dirai, camarades,
Le temps me le défend, et longs discours sont fades.
Mais rappelez-vous bien que combattent pour nous
Et notre juste cause et Dieu. Penser bien doux !
Des martyrs et des saints les vœux et les prières
Planent autour de nous, agitent nos bannières.
Le Richard excepté, ceux que nous combattons,
Préfèreraient au lieu de le suivre à tâtons,
De nous voir en ce jour la gagner la victoire,
Car suivre ce Richard n'est pas titre de gloire !
Quel est-il en effet ? . . . Un profond scélérat,
Un tyran sanguinaire, un homme assassinat,
Elevé par le sang, un gredin, un rebelle,
Qui tua qui lui fit un jour la courte échelle.
Un caillou très grossier quoiqu'enclavé dans l'or
Du trône d'Angleterre, où grouille ce butor !
Un ennemi de Dieu, qu'il fut toujours cet homme !
Qui certes n'eut jamais renom de gentilhomme.
Donc, si vous combattez, vous, l'ennemi de Dieu,
Dieu vous fera vainqueurs, vous deviendrez dans peu
Soldats de sa justice, et sa milice armée,
Et vous atteindrez tous soudain la renommée.
Si vous suez afin de mettre le tyran
A bas, -- vous dormirez en paix, quand ce Satan
Vous l'aurez fait tomber. Si pour votre patrie,
Vous combattez, -- sitôt l'acte de braverie
Terminé, vous aurez l'abondance et la paix.
 Vos femmes, vos enfants, c'est dans vos intérêts
De les sauvegarder, alors dans vos vieillesse.
Vous aurez le profit de vos nobles prouesses.

Adonc, au nom de Dieu qui préside aux exploits,
 Au nom de notre cause, au nom de tous nos droits.
 Avancez vos drapeaux, et tirez votre épée,
 Au monde et préparez glorieuse épopée!
 Quant à moi, si je suis vaincu, mon pauvre corps
 Il gira sur ce sol, mais gira sans remords.
 Que si cette journée est heureuse, au contraire,
 De mon gain, vous aurez avec moi part entière,
 Battez tambours, sonnez trompettes, hors de ce lieu
 A la Victoire! . . . au nom de Saint George et de Dieu!
 (*Ils sortent.*)

Reuvent le ROI RICHARD, RATCLIFF, suivants et soldats.

LE ROI RICHARD.

Que dit Northumberland de l'ennemi frivole
 Ayant pour nom Richmond ?

RATCLIFF.

Il dit sur sa parole
 Que Richmond n'est pas fait du tout pour un combat.

LE ROI RICHARD.

Il dit la vérité. Ce n'est point un soldat !
 Que dit alors Surrey ?

RATCLIFF.

Surrey, dans un sourire
 A dit tant mieux pour nous que ce soldat pour rire !

LE ROI RICHARD.

Et Surrey n'a pas tort! . . . Mais l'horloge là bas
 Voyez ce qu'elle dit, et comptez ses hélas.
 Vite un calendrier! . . . quelqu'un de ses demeures
 A-t-il vu le soleil ouvrir la porte aux heures
 Le matin d'aujourd'hui ?

RATCLIFF.

Pas moi, mon cher seigneur!

LE ROI RICHARD

Pour sûr, alors qu'il est et maussade et boudeur,
 Il eut dû ce matin déjà dissiper l'ombre . . .
 Ce jour-ci, pour quelqu'un, sera certe un jour sombre.
 Ratcliff ?

RATCLIFF.

Quoi ! monseigneur ?

LE ROI RICHARD.

Aujourd'hui le soleil

Paraît ne pas vouloir sortir de son sommeil,
 Il boude notre armée, et semble se complaire
 Dans un linge à laisser notre mère, la terre.
 Ouais ! . . . tous ces beaux dédains à moi certes ne font,
 Si me boude le ciel, il menace Richmond,
 Du moins autant que moi.

Entre NORFOLK.

NORFOLK.

Mon bon seigneur ! de suite
 Armez-vous ! armez-vous ! Et Richmond et sa suite
 Nous offre le combat.

LE ROI RICHARD.

Qu'on selle mon cheval !

Allons vite ! allons sus ! Par mon ordre royal
 Qu'on éveille Stanley, qu'il amène par groupes.
 Immédiatement auprès de moi ses troupes,
 Dans la plaine, je veux, moi, mener mes soldats,
 Et voici, mes seigneurs, l'ordre de mes combats.
 Sur toute la longueur je mets mon avant-garde,
 Cavaliers, fantassins, pour plus de sauve garde,
 Mes habiles archers je les place au milieu,
 Surrey, mon bon, Norfolk à la grâce de Dieu
 Serez de ces troupeaux humains les capitaines,
 Nous—nous nous réservons irruptions soudaines
 Partout où nous verrons nos troupes s'affaiblir,
 A la rescousse et nous viendrons les secourir.
 Qu'en penses-tu, Norfolk ? Avec ça, par Saint George
 A l'impuissant Richmond nous ferons rendre gorge !

NOLFOK.

Bonne direction, ô guerrier souverain !
 Sous ma tente ceci l'ai trouvé ce matin.

(Il lui donne un rouleau.)

LE ROI RICHARD *(lisant)*.

“ Toi Joekey de Norfolk, tâche d'être ton maître,
 Car Dickon que tu sers est un perfide, un traître ! ”

(Parlant).

Ceci, certes ne vient pas du tout d'un ami,
 C'est une invention pure de l'ennemi.
 Eh ! messires ! allons !... Oui, chaenn à son poste,
 Allons, mais n'allons pas de nous, faire holocauste !
 La conscience, amis, entre nous, n'est qu'un mot
 Mis en usage pour le poltron ou le sot,
 Que nos bras bien armés soient notre conscience,
 Le glaive notre loi, notre seule espérance !...
 Et sinon vers le ciel, marchons et d'un pas fier
 Bras dessus, bras dessous, ensemble vers l'enfer !
 Que dirai-je de plus pour me faire comprendre ?
 Souvenez-vous avec qui vous devez attendre
 A vous mesurer, vous !... Avec un ramassis
 De hideux vagabonds, de fuyards, de bandits,
 Avec de vils laquais, des paysans, la brume
 De notre humanité, et des Bretons l'écume.
 De ces gens, en un mot, qui sont sans feu ni lieu,
 Qui pensent s'établir en votre beau milieu ;
 Ils n'ont pas comme vous de charmantes épouses
 Ils patagent là bas de vaches dans les bouses,
 Ils voudraient les souiller vos femmes,—vos états
 Ils voudraient les chiper les affreux scélérats.
 Ils voudraient s'abreuver surtout dans vos délices,
 Et faire de ces dons le joujou de leurs vices,
 Ils sont conduits par qui,—mais par un rien du tout,
 Par un être qui n'a que l'odeur de l'égoût,
 Hébergé bien longtemps aux frais de notre mère
 Dans la Bretagne où vit, où trône la misère !
 De France, à coups de fouet eïnglons tous ces haillons,
 Mendians affamés, venant par bataillons,
 Pour s'imposer à nous, nous tailler des croupières,

Et de nos revenus nous voler les salaires.
 Tous ces Bretons bâtards, eussent été pendus,
 Les pauvres rats qu'ils sont, s'ils n'étaient pas venus,
 Eux les affreux rebuts de là bas, de la France,
 Tous fussent morts de faim de par leur indigence.
 Si nous sommes vaincus, que ce soit, m'est avis
 Par des hommes, non pas, par d'infimes souris.
 Les Bretons! . . . mille fois les ont rossé nos pères,
 Allons, le fouet en mains! vite les étrivières! . . .
 Nos femmes! . . . non jamais ne les auront ces gens.
 Ni nos filles non plus! . . . leur tambour je l'entends.

(Tambours au loin.)

Allons vaillants soldats de la vieille Angleterre!
 Battez-vous crânement! Nul ne reste en arrière!
 Allons, tous à vos rangs braves francs-tenanciers,
 A vos flèches! allons! vite braves archers!
 De vos exploits allons, vite étonnez la terre!
 Cavaliers! Dans le sang, vous! frayez-vous carrière! . . .

(Entre un MESSAGER.)

LE ROI RICHARD *(au Messager)*.

Que dit-il Lord Stanley? Vient-il enfin ici
 M'apporter son secours?

LE MESSAGER.

Il n'a pas ce souci,
 Il ne veut pas venir.

LE ROI RICHARD.

Sus! qu'on coupe la gorge,
 A mon ôtage—au fils! . . . A son bien aimé George!

NORFOLK.

L'ennemi, monseigneur, a passé le marais,
 Allons au plus pressé, pensons à George après!

LE ROI RICHARD.

Oh! mille cœurs sont gros dans ma vaste poitrine.
 Sus! que mon étendard sur la plaine domine! . . .
 Sur nos fiers ennemis levez vos fronts altiers,
 Saint George nous protège et soit sur nos cimiers.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une autre partie du Champ de Bataille.

Fanfares. Va-et-vient de troupes. Entrent NORFOLK et des troupes; CATESBY vient à sa rencontre.

CATESBY.

Monseigneur de Norfolk à l'aide ! à la rescousse !
 Le roi, c'est merveilleux, sans reculer d'un pouce,
 Oubliant qu'il est roi, se bat comme un soldat,
 Son cheval est tué, mais à pied il combat,
 Cherchant Richmond partout sans la moindre prudence,
 A l'aide ! monseigneur ! ou nous perdons la chance
 De gagner la journée

Fanfares. Entre le ROI RICHARD

LE ROI RICHARD.

Un cheval ! un cheval !
 Je donne mon royaume à l'infime vassal
 Qui me donne un cheval

CATESBY.

Retirez-vous, messire,
 Je vais vous procurer un cheval !

LE ROI RICHARD.

Qu'est-ce à dire ?
 J'ai joué, vil esclave, et sur un coup de dé
 Ma vie . . . et risquerai qu'il en soit décidé
 Du dé par le hasard . . . et d'estoe et de taille
 J'ai tué cinq Richmond sur le champ de bataille,
 En est-il un sixième . . . Eh done ! qu'il vienne à moi,
 Je l'envoie en enfer, ma parole de roi !
 Un cheval ! un cheval ! je ne suis économe
 Rien que pour un cheval je donne mon royaume !

(Ils sortent.)

Fanfares. Entrent le ROI RICHARD et RICHMOND. Ils quittent la scène, et rentrent dans la coulisse en se battant. Retraite. Fanfares. Puis entrent RICHMOND, STANLEY, portant la couronne, d'autres Seigneurs, et des troupes.

RICHMOND.

A vos armes, à Dieu, grâce, mes fiers amis,
La victoire est à nous, ont fui nos ennemis,
Est tombé dans la mort, l'épervier sanguinaire !

STANLEY.

O courageux Richmond si savant à bien faire !
Ce diadème, vois ! si long-temps usurpé !
Au front du scélérat, sitôt qu'il fut frappé,
Je l'ai sus ! arraché ;—maintenant je te donne
Pour en parer ton front cette noble couronne.

RICHMOND.

Dieu dise à tout amen ! à Dieu je dis : Merci !
Mais le jeune Stanley vivant est-il ici ?

STANLEY.

Il est en sûreté de Leicester dans la ville,
Où nous nous retirons. Le jugez-vous utile ?

RICHMOND.

Quels hommes de renom, de la bataille au fort,
De part et d'autre ont-ils, dites, trouvé la mort ?

STANLEY.

Norfolk, Ferrers, Brandon sont tombés dans la plaine,
Et puis Brackenbury—la nouvelle est certaine.

RICHMOND.

Qu'on les enterre ainsi qu'il convient à leur rang,
Et puissent-ils fermer cette écluse de sang !
Pour les soldats vaincus, Nous avons sympathie,
A ceux qui reviendront soumis . . . pleine amnistie ! . . .
Comme nous en avons pris la communion,
Nous voulons consacrer cette belle union
Et de la rose rouge et de la rose blanche,
En mettant à néant les torts de chaque branche.

Qui long-temps contempla leur inimitié
Jonira de la voir changée en amitié.
Folle! bien folle hélas! fut longtemps l'Angleterre,
Le frère aveuglement versa le sang d'un frère,
Le fils occit le père, et le père le fils,
Oh! ces temps douloureux aujourd'hui sont finis;
Et York et Lancaster, deux pommes de discorde,
Naguère divisés font la paix pour exorde,
Maintenant que Richmond ainsi qu' Elisabeth
S'unissent de l'esprit au semblable bouquet,
Successeurs tous les deux, d'une maison royale,
Avec la sanction de Dieu pour décrétale.
Puissent leurs héritiers, s'ils en ont . . . à jamais
Enrichir l'avenir par les fruits de la paix,
De la si douce paix, mère de l'abondance!
Emousse, ô cher Seigneur! la traîtresse démence
De ceux-là, qui voudraient troubler ce beau pays
Par de sanglants exploits du genre humain honnis:
Maintenant que la paix fleurit sur l'Angleterre,
Daigne nous l'assurer . . . c'est là notre prière! (*Ils sortent.*)

LA TOILE TOMBE.



DERNIER OUVRAGE

DU

CHEVALIER DE CHATELAIN.

BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE.

Vième et dernier vol. paru le 19 Janvier, 1872, pp. 513, avec une introduction de 23 pp., et 12 portraits gravés sur acier des principaux Poètes de l'Angleterre et l'Amérique.

PRIX UNE GUINÉE.

ROLANDI, LIBRAIRE, No. 20, Berners Street, Oxford Street, W.

Quelques Opinions de la Presse sur cet Ouvrage

“The Chevalier de Chatelain has made a judicious selection of the beauties of English poetry for introduction to his countrymen in their own language. By this means the latter will become familiar with the works of our best writers; for the translation is effected in a sympathetic and conscientious spirit, and with remarkable ability. English students of the French language will also derive assistance from the work.”—*The News of the World*, January 28th, 1872.

“Of this translation of many of the choicest specimens of true English poetry by the best authors, from Shakespeare to the present time, one simple word of commendation is sufficient. They are so well done that no Frenchman, on taking them up and reading them, could possibly believe them to be anything else than original, were he not told by the best authority that they had their source in a widely different country to his own. This volume, let us add, is most superbly illustrated with exquisitely engraved portraits of most of those poets from whose works the ‘Beauties’ have been selected.”—*Bell's Weekly Messenger*, February 3rd, 1872.

“ M. de Chateelain has taught us our duty.—He has made use of his own rich language as a vehicle to recall us from the sinful negligence into which our tastes have fallen, and he gives to those of us who enjoy a knowledge of French an opportunity of feeling how we have, in this rich, money-making land of ours, neglected to appreciate the beauties of our English poetry. There are some, however, we are thankful to see, who are not utterly lost to all sense of that refined taste, for in his preface, M. de Chateelain acknowledges the receipt of a sum of money from a subscriber for twenty copies of his work, who desires that his name may remain as it is, ‘Anonymous.’

“ M. de Chateelain is severe in his censures: which are the more keenly felt because they are true. We are ashamed to translate the following, because those who do not understand French will at least be spared the mortification of reading our true character. He says:—

“ ‘Or l’Angleterre, ou disons mieux, le peuple Anglais à peu d’exceptions, près, et nos quelques souscripteurs Anglais forment cette honorable exception qui confirme la règle, est encore le peuple de boutiquiers de Napoléon premier. L’Angleterre accueille la richesse en manufacturant des Baronets, à bouche que veux-tu! quand l’occasion s’en présente, parce que la richesse soutient la noblesse. Soyez un marchand de poissons de Billingsgate, sans éducation aucune, devenez énormément riche, vous voilà de suite par la grâce de votre or, fait Baronet, au nez et à la barbe des vieux Baronets, qui n’en peuvent. Mais les lettres n’y sont nullement encouragées; et parmi les littérateurs, les poètes surtout, sont traités à l’égal de parias. L’Angleterre, à sa honte soit dit, a laissé mourir Burns . . . gabelou. Elle a laissé mourir de faim Chatterton, et de misère, sans penser à le plaindre, ce délicieux Millevoye Ecossais, Michael Bruce, l’auteur de *l’Élégie écrite au Printemps*, duquel nous faisons un tardif apothéose dans ce volume. Les beaux vers de Burns et de Michael Bruce . . . qu’ont ils été pour vous, Messieurs les Anglais? . . . *Marguerite autè porcos!* Pour l’Angleterre la poésie n’est absolument rien, bien que l’Angleterre ait à la bouche le grand nom de Chaucer, le père de la Poésie Anglaise, le grand nom de Shakspeare, auquel elle n’a pas su élever un monument, et qu’elle insulte nuitamment sur ses théâtres en permettant que les chefs-d’œuvre du poète soient représentés par des histrions de bas étage, comme le fut il y a deux mois la ‘Tempête’ au Queen’s Theatre, où un Monsieur George Bignold, oubliant que Caliban est, de fait, le roi de l’île qu’il habite, en a fait un hideux singe, dont il lui a plu d’endosser la personnalité, au profond dégoût de tous les amis de Shakspeare; où la Miranda n’était pas possible à entendre, non plus que le Ferdinand, et où les vers du poète ont été non pas parlés, mais *hachés, mais mâchés comme chair à pâté.*”

“ We make no apology; we have really nothing to say except that we hope a copy of this charming translation has fallen into the hands of Mr. Gladstone, and that he will read the author’s address to his subscribers.

“ The selection of poems from the beginning to the very end of the last page, will be read with surprise and pleasure. With surprise at the inexhaustible resources of the French repertoire, and the unwearrying genius of the man who has undertaken so bold

a task as to ask us to read our own poets in his language; with pleasure, because of those soft, easy, flowing periods which entice the reader on from one beauty to another as when strolling on the bank of some beautiful stream, murmuring as it glides, and revealing fresh beauties of nature at every bend, we wander on until we meet, with a sigh, that sad word 'The End.'

"What can be more beautiful than the following rendering of those well-known lines of Longfellow's, in 'Evangeline.'

“ Tandis qu' Evangéline en extase, à l'écart,
Vivait de souvenirs, et dans un moude à part ;
Au milieu du bruit fou de la folle musique,
La mer, la triste mer lui chantait son cantique,
Et, le cœur ulcéré sous le poids du chagrin,
Furtive, elle gagna la porte du jardin.
En sa sérénité la nuit était superbe.
Eu se levant, la lune argentait les bois, l'herbe ;
Sur le fleuve filtrait son reflet tremblotant,
Comme pensers d'amour sur un cœur mécontent.
De tous côtés les fleurs au jardin si nombreuses
Entr'ouvraient leur calice aux brises amoureuses,
Laisant de leur parfum, trésor délicieux,
Monter doucement la bonne odeur aux cieux ;
Car le parfum des fleurs dans ce moude éphémère
C'est la confession, la suave prière
Qu'à la nuit font les fleurs ; la nuit les entend mieux
Lorsqu'elle a revêtu la robe d'un chartreux.' ”

"Those who subscribe to this fifth volume of M. de Chatelain's, will never regret the investment."—*The Court Circular, February 3rd, 1872.*

THE LAST OF THE TROUBADOURS.*

"Gas, steam, electricity, and a general love for the commonplace, are slowly but surely driving out from among us the grand and ancient art of Poesy. But before the world throws off entirely a skill which it has possessed from the earliest historic periods, we have before us in the present instance an example of more than one notable fact, in rhymical and rhythmical lore. The author of the work before us is emphatically a poet of the highest order, and although now in his eighth decade, his right hand hath not lost its cunning nor his brain that subtle appreciation of word-painting and of thought which stamp him one of the leading thinkers of this present speculative age. He is indeed a bold man who ventures to deal prosodically with two of the most complex of human languages; to carry involved thought from one to the other; to preserve the aroma of sentiment, the savour of wit, or the profundity of wisdom in rhymes, more often than not, sweeter than those indited by the original writer; to descend from the heights of Shakespeare through the hundreds of human links, which join the glories of the Swan of Avon to the inanities or pruriencies of a Tupper or a Tennyson; to cull from each

* *Les Beautés de la Poésie Anglaise, par le Chevalier de Chatelain. Tome 5. Jersey: Weston, Bath Street.*

of the English authors thus immortalised something characteristic, something salient, and something absolutely individualistic; to clothe the whole of this, extending over some hundreds of pages, in the most melodious music of which the French language is capable, and so to deal with such a net-work of linguistic and mental difficulties, forms, as a whole, a task which we are bold enough to say emphatically, and without fear of contradiction, has been hitherto without parallel in the literary history of any two nations. No intricacies of thought, no difficulties of language, have been formidable enough to deter the Chevalier de Chate-lain from distilling the spirit of English poetry into the harmony of his incomparable French lyrics. Four volumes of a similar nature have preceded this, the crowning work of our veteran author and politician; and these taken as a unity make, perhaps, one of the firmest international rivets which could join the intellects of the Gaul and the Anglo-Saxon. Long after the Chevalier reposes under the marble which will relate his varied adventures in the council-chamber and in the study; long after those who have had the privilege of knowing him in the flesh shall have likewise started on their spiritual journey, will these books be looked upon as evidence of the genius of a man who possessed the Promethean spark of the poet, the accuracy of the grammarian, and a comprehension of the French and English languages which renders him absolutely ambi-lingual. It is a trite and hackneyed remark that without such and such a book, 'no gentleman's library can be complete.' But to remark it of this work is but a bare and unvarnished truism."—*The Jersey Express and Channel Islands Advertiser, February 15th, 1872.*

"This is the fifth and concluding volume of the Chevalier's translation of English poems into French. We have on former occasions spoken of the veritable genius that inspires this admirable scholar in his literary labours, and we have in the volume before us additional proofs if any could be possibly wanting, of his high intelligence and exquisite taste. To English students of the French language, and to schools the work will be most useful."—*Reynolds's Newspaper, 17th February, 1872.*

"We cheerfully set ourselves the pleasant task of noticing this the fifth and last volume of 'Beautés de la Poésie Anglaise.' More comely than its predecessors for it is 'orné de douze gravures sur acier des principaux Poètes Anglais,' more cosmopolitan in its contents, it demands, and deserves, higher commendation. It has been our lot to notice all the volumes that have preceded it, and our opinions are on record to show that none of them have fallen short in our esteem. The present volume should have 'seen the light' in November last, but its advent was necessarily delayed. The actual date marks an important period. On that day our worthy friend, its author, we ought to say as well as its compiler, passed by a year the allotted 'three-score years and ten.' Important to all who value the services he has rendered to philology, one graceful tribute we note with satisfaction, has been paid to this in the subscription for twenty copies by an unknown admirer: for, alas, man is but mortal, and we dare hardly hope for their number to be very greatly swollen. No pessimists are we though, and we hope, and confidently hope, for better luck than the thought suggests. The list of subscribers reveals to us many

well-known names, and will be very gratifying to the gentleman immediately concerned, and his '*fidèle et amé collaborateur*' although '*brillant plutôt par la qualité des noms que par leur quantité*' and '*la qualité rachète la quantité.*' Amusing enough is the *Conte Bleu*. '*Trois chances de Bonheur,*' and ingenious the application. Long may the carding frame be full of wool, foreign and home grown. Our friend can show worthy samples of both."—*Stratford-upon-Avon Chronicle, March 1st, 1872.*

"The Chevalier has not contented himself with selecting passages from our well-known poets, but has brought before us, in a new garb, some beautiful verses from many poets of less note, and his brave independence in not binding himself by the laws of literary fashion, and rescuing these verses from oblivion, tempts us to alter an old passage, and to say that in this case many a '*sacer vates,*' will, perhaps, escape being forgotten, because he has now met with one who is '*fortis.*'"—*The Illustrated Review, March 1st, 1872.*

"The worthy Chevalier completed his seventy-first year on the 19th of January last, the day on which this volume was published. He has therefore passed the threescore years and ten allotted to so few of our race. His hand seems to have lost none of its cunning, and his heart but little of the fire of his youth; and we are sure his readers will, with us, heartily wish him many more years before he finally lays down his prolific pen. This fifth volume of the "*Beauties of English Poetry*" is the concluding one of the series, and the five volumes comprise translations into French verse of not fewer than 1,500 poems of 500 different authors, English and American. We have not seen the other four volumes, but it has been our privilege to examine many other works of his, original and translated; and we hesitate not to say, that in his day he has done a good day's work, and has deserved well of his country. By his labours he has put it in the power of his countrymen to form a very fair idea of many of the best poems in our language; and one who has done such a service cannot be said to have lived altogether in vain. In looking over this volume, and finding many of our favourite pieces rendered into vigorous French, we could not help wishing that some kindred spirit would do for us what M. de Chatelain has done for our neighbours. An able translation into English of the choicest gems of French and German poetry would be a welcome boon to many who are not able to read or to appreciate them in the original. Of the great classic authors of the dead languages so called, such as Homer, Virgil, Horace, &c. we have translations by the dozen, and the cry is, still they come; but the case is vastly different with regard to the works of modern writers.

"The volume before us, a goodly octavo of upwards of 500 pages, the veteran author regards as the crowning of his edifice. That his tastes are eclectic and his sympathies wide and generous are evident from the fact that his extracts are taken from every class or kind of poetry. In the choice of some of his subjects, however, he seems to have been guided by no other principle of selection than the whim or caprice of the moment. But we can forgive what we consider unworthy selections, when we find extracts from such poets as Chaucer, Shakespeare, Byron, Shelley, Keats, Scott,

Moore, Wordsworth, Tennyson, Browning, &c. It will not be expected that the Chevalier has been equally happy in rendering authors so widely different in their styles; nor will we undertake to say in which he has been most successful. As a fair specimen we give a few verses of Longfellow's well known *Psalm of Life*, beginning, "Tell me not in mournful numbers"—

‘UN PSAUME DE LA VIE.

“Ce que le cœur du jeune homme dit au psalmiste.”

‘Ne venez pas me dire en des accents funèbres
 Que la vie est un songe creux !
 Car l'âme qui sommeille ou vit dans les ténèbres
 Est morte; et tout n'est pas ce que pensent nos yeux.
 Car la vie est réelle, et non chose légère,
 Et sa fin n'est pas le tombeau;
 Quand le psalmiste dit: “Poussière à la poussière
 Doit retourner,” de l'âme il n'éteint le flambeau.

* * * * *

Pour exemple prenons des grands hommes la vie,
 Et nous pourrons comme eux un jour
 Laisser derrière nous un nom digne d'envie,
 La trace de nos pas et de notre labour;
 Et le sillon tracé par nous viendra peut-être
 En aide plus tard au malheur,
 Un frère naufragé retrempera son être
 En creusant ce sillon avec nouvelle ardeur.
 Sus donc! sus donc! debout! ayons cœur à l'ouvrage,
 Cœur pour affronter le destin,
 Vers le but avançons sans cesse avec courage,
 Qui sait bien travailler, en paix attend sa fin!”

The volume contains a dozen engravings of the principal poet from whose works the selections are made. Most of these portraits are taken from used-up plates, and that of Shakspeare, somehow, has a thoroughly French look. Otherwise the get-up of the book is unexceptionable—fine, clear type, good paper, and luxurious margin. We are glad to see from the introduction that M. de Chatelain has taken our hint in reference to “The Lady of the Lake.” In noticing, in July last, his translation of “Othello,” we advised him to turn his attention to Scott's poetical masterpiece. He now tells us that if spared a year or two longer he will give us a French rendering of that popular poem.—*The Perthshire Advertiser*, March 7th, 1872.

“Le Chevalier de Chatelain has been at the pains of putting a great deal of English poetry before his countrymen in their own language. To say that he has been more than ordinarily successful is no small praise.”—*The Echo*, 11th March, 1872.

BEAUTIES OF ENGLISH POETRY.

“A remarkably fine volume—the fifth of a series of translations of English poetry into the French tongue has lately been given to the public by that indefatigable and most competent literary artist, the Chevalier de Chatelain. This highly gifted gentleman deserves to be held in grateful remembrance for all time by the educated men of France and England. He has enabled French

readers to become acquainted with a large number of the finest poems of English, Irish and American authors, and thus, while increasing the intellectual enjoyment of one set of people, extended the reputation of another, and benefited both. We have had the pleasure of noticing several of the Chevalier's previous works, and need not here repeat, what is familiar to our readers, our high opinion of his remarkable powers as a translator and his brilliancy as an original writer in his native tongue, both in poetry and prose. We may remark, however, that the volume now under our notice is in all respects the crowning one of the series. It is a large and compact volume of more than five hundred pages, containing selections from the works of about eighty writers, and including about twice as many distinct compositions. Amongst the authors are Shakspeare, Longfellow, Burns, Tennyson, Hood, Browning, Byron, Præd, Keats, D. F. MacCarthy and other popular favourites. The work is further enriched with a number of fine steel-engraved portraits which, of themselves, are worth the whole price of the volume. They include a large medallion head of Tennyson, a remarkably fine portrait of Robert Browning, another of John Keats, and portraits of Hood, Longfellow, Thomas Moore, Winthrop Praed, Sir Walter Scott, Shakspeare, Shelley and others. The poems selected for translation are in nearly all cases characteristic of their authors and good in themselves; but from this description we would except the only specimen from Browning which is given in the present volume, inasmuch as it is simply an expression of the most venomous bigotry, and a gross libel on one of the doctrines and practices of the Catholic Church. The series of volumes to which we are now referring constitute, we believe, the greatest body of poetic translation produced by any one man, and form a noble monument to the great mental endowments and remarkable intellectual activity of the Chevalier de Chatelain."—*The Nation*, Dublin, 16th March, 1872.



DRYDEN PRESS :

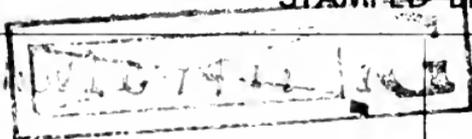
Imprimerie de J. DAVY et FILS, 137, Long Acre, Londres.

h

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Santa Barbara

STACK COLLECTION

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW.





3 1205 03058 7818

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 001 432 275 4

